

Actualités du Patrimoine Autobiographique



Bulletin de liaison du groupe de lecture APA-AML N°3 - 1^{er} trimestre 2013

Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Simone Bellière, Nadine Conreur, Nadine Dekock Hardt, Marie-Louise De Moor, Myriam De Weerd, José Dosogne, Raymond Du Moulin, France Huart (Université des Femmes), Christiane Jacobs, Katalin Lakatos, Nicole Leclercq (AML), Michèle Maitron Jodogne, Francine Meurice, Anne Mingeot, Jean Nicaise, Marc Quaghebeur, José Trussart.

Coordination de la rédaction et composition du numéro :

Francine Meurice

N.B. Sauf mention contraire, les présentations des documents sont de la rédaction.

Relecture :

José Dosogne, Michèle Maitron Jodogne, Nicole Leclercq, Louis Vannieuwenborgh.

Composition électronique :

Luc Wanlin.

Numérisation :

Paul-Etienne Kisters

Graphisme de la couverture :

André-Yves Meurice

Éditeur responsable :

Marc Quaghebeur, Directeur des AML, Archives et Musée de la Littérature, Bibliothèque royale Albert 1^{er}, Boulevard de l'Empereur, 4 - 1000 Bruxelles – Belgique.

© APA-AML Bruxelles

Couverture : *Le chef Ebongolo*, 1956, Fonds José Trussart, [AML 00671/2811] CR num. © AML

Que ce numéro 3 de notre bulletin de liaison soit dédié à *Kati Lakatos*, membre active, assidue et enthousiaste de notre groupe de lecture de l'autobiographie, qui nous a quittés en juin 2012, à presque nonante ans. Quelques semaines à peine auparavant, elle avait écrit son dernier écho de lecture qui est publié ici. En 2013, pour son anniversaire, nous créerons un fonds Katalin Lakatos pour y déposer ses écrits à côté de son autobiographie, *Le triangle de Berlin-Schönholz* dont elle avait apprécié l'écho de lecture de Jean Nicaise paru dans notre n° 2 de 2012.



Présentation du numéro

Ce numéro 3 de notre bulletin de liaison accorde une place importante aux récits d'« anciens du Congo » qui continuent à s'accumuler sur les planches de nos étagères. Cet ensemble de documents, qui finissent par tisser une forme d'intertexte, construit une représentation de la colonie belge du Congo et de la colonisation qui complète, affine ou confirme ce qui a peu à peu été mis en lumière par le programme *Papier blanc, Encre noire* des AML lancé en 1989. Si cet intertexte permet de constater qu'il y a bien un discours partagé du récit colonial au Congo belge, les prises de position au sein de ce discours commun dessinent un partage du corpus suivant le sexe des auteurs, suivant les Régions où ils sont affectés (l'Ouest et l'Équateur s'opposent à l'Est du Katanga et du Kasai), suivant leur âge, suivant leur nationalité d'origine. La représentation de la colonie est donc genrée, territoriale, générationnelle et située par rapport à la métropole colonisatrice.

Que pensent donc ces différents scripteurs des réalités communes qu'ils font surgir dans leurs récits comme des objets de questionnement, comme des faits notables de ce qu'a signifié pour eux le vécu spécifique de la colonisation belge ?

C'est à travers les thématiques récurrentes de ce discours partagé qu'ils construisent leur représentation de la colonisation belge : la rencontre d'un autre monde naturel avec ses grands paysages, ses orages, ses jacinthes d'eau, ses cours d'eau, ses lacs ; la rencontre d'un autre monde culturel avec la ségrégation des Blancs et des Noirs, la mixité impossible (la palpation d'un infranchissable dans la relation avec les boys ou les travailleurs noirs) ou souvent clandestine au niveau sexuel (les ménagères) ; la rencontre des clivages sociaux belges entre les colons et les agents de l'État, entre religieux des missions et laïcs ; la présence des pères scheutistes ; la présence portugaise ; les transports et les voies de communication – toutes choses qu'il faudra un jour pouvoir comparer aux corpus déjà publiés, littéraires ou non.

Les cinq textes présentés ici se positionnent par rapport à ces thématiques. Les points de vue adoptés sont celui d'un anticolonialiste pour José Trussart, celui de la féminité en devenir pour Isabelle Van Dorpe, celui des épouses d'agents coloniaux pour Georgette Purnôde et Renée Many, et celui du miroir pour le théâtre des Bilulus.

Le deuxième corpus important de notre fonds est constitué des témoignages concernant les deux Guerres mondiales. Que le scripteur ait pris note au moment des événements (Fernand Mallieux, Gérard Van Braekel) ou que la rédaction ait pris corps bien après ceux-ci (José Trussart, Janine Laruelle-Louvet, Simone Van Malderen, Betty Osters, Jean Leclercq, Simone Van Remoortere, Gisèle Bastin), ces textes interrogent et réinterrogent l'accident intime que la guerre a provoqué chez le sujet, pour l'élaborer dans ce qu'il a de douloureux, d'exceptionnel, mais aussi d'aventureux.

Pour commémorer, en 2014, le centenaire de la Première Guerre mondiale, nous préparons un inventaire des récits autobiographiques, des lettres et des journaux intimes de notre fonds APA et de celui des AML qui traitent de la Guerre 1914-1918 pour éditer une anthologie. Nous y rendrons également un hommage à Henry Bauchau qui aurait fêté son centième anniversaire en 2013. Avec son dernier récit autobiographique, *L'enfant rieur*, qui s'ouvre sur le fond des flammes de l'incendie de Louvain, il nous laisse bien des choses à penser sur le statut fondateur du traumatisme de cette guerre, chez lui, mais à l'identique, dans les documents de ses contemporains de l'APA. Bien des choses à penser également pour nous, lecteurs assidus du texte de l'autobiographie, sur cette cascade d'emboîtements des appellations dont use Henry Bauchau pour se désigner lui-même quand il veut raconter son histoire de vie, spatialisant en quelque sorte le pacte autobiographique pour y projeter ses instances du *moi*, comme sur une scène.

Un troisième corpus de notre fonds, lui aussi assez étoffé, concerne le militantisme en Belgique. Des témoins ou des militants des combats pour le droit à l'objection de conscience, pour les

droits des femmes, ou pour le droit des peuples, souhaitent que des traces de leur engagement subsistent dans la mémoire collective et confient à l'APA, tantôt le récit de leur lutte et de leur résistance (Pierre Debbaut, Marie-Louise De Moor, Jeanny Graff, Gisèle Bastin, *Le « roman » de Louise*), tantôt leur correspondance qui fut l'arme de cette lutte (André Vandermensbrugghen, François Houtart).

À côté de ces trois grands thèmes (Congo, Guerres mondiales, militantisme) qui regroupent la majorité des documents qui nous arrivent, la revue consacre un chapitre à des carnets intimes un peu particuliers. Particuliers dans le choix singulier d'expression du scripteur pour prendre note de son intériorité à des moments où l'intention autobiographique est sous-jacente. La photo (Aria Molineaux), l'architecture (José Dosogne), la musique (Georgette Detry), le symbole (Léon Laffut), la métaphore (Marcel Évrard), l'introspection (Françoise Deroo), sont utilisés comme matériau d'écriture pour atteindre un autre registre de la confiance de soi. Certains carnets sont des cahiers d'avant-textes, haltes provisoires dans le processus de la réécriture continue de l'autobiographie (José Dosogne).

Les trois rubriques de clôture du présent numéro donnent un aperçu du travail qui se fait en parallèle à celui du groupe de lecture et qui ne transparait pas dans les échos de lecture des quatre précédents chapitres : l'encodage et l'inventaire des fonds (le fonds Mallieux-Slacmeulder), la mise en ligne du texte complet des autobiographies des auteurs qui le souhaitent (Jean Nicaise), la collaboration avec d'autres associations (l'Université des Femmes et sa collection de récits de vie), la composition de petites anthologies (Arlette Raynaud).

Le contenu de cette troisième livraison de notre revue est le résultat du travail assidu de notre groupe de lecture qui se réunit chaque mois, un lundi après-midi, pour prendre connaissance, archiver, lire et rendre compte des documents que les déposants nous confient. Les documents, qui nous arrivent à un rythme régulier, trouvent le chemin de nos archives le plus souvent par le *bouche à oreille*, ou par recoupement. – Fernand Colleye nous a donné des archives de Charles Moeller qui étaient en sa possession après que nous lui ayons parlé de la correspondance de François Houtart ; elles viendront compléter le fonds du Charles Moeller-académicien que les AML possédaient déjà. – Parfois des déposants prennent contact avec nous grâce au site des AML¹ où le catalogue de nos documents et la revue sont consultables en ligne.

Nous avons également collaboré aux travaux des *Journées de l'autobiographie* de l'APA-France qui ont eu lieu à Genève à la Pentecôte 2012 pour commémorer le tricentenaire de Jean-Jacques Rousseau. Louis Vannieuwenborgh avait préparé une conférence intitulée « Amiel juge de Jean-Jacques ». Sa communication qui suivait, lors de la séance plénière d'ouverture des journées, celle de Philippe Lejeune, est parue dans *La faute à Rousseau* n° 61² ainsi qu'un autre article consacré à Amiel, « 27 septembre, l'anniversaire d'Amiel ».

Pour le futur, nous accueillons vos documents (lettres, journaux personnels, carnets de notes, récits, etc.) pour les conserver dans le patrimoine de l'autobiographie. Nous recherchons particulièrement ceux qui concernent la guerre 1914-1918 pour compléter notre anthologie mais également parce que nous prévoyons de collaborer, ainsi que les autres archives de

¹ Si vous visitez le site internet des AML (<http://www.aml-cfwb.be/>), vous constaterez qu'il a été totalement repensé et enrichi. Le cheminement pour arriver dans notre fonds consacré à l'autobiographie est légèrement modifié mais plus direct, il suffit de dérouler le menu archives et, au bas de la liste, de cliquer sur Fonds APA-AML. Pour chercher les références d'un document, vous entrez dans le catalogue général de la base de données et suivez la procédure habituelle en remplissant la fiche avec le nom de l'auteur. Pour obtenir un inventaire global des documents de notre fonds, tapez uniquement MLPA, comme cote, dans la fenêtre de recherche.

² Le n° 61 de *La faute à Rousseau*, Revue de l'association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique, APA, Ambérieu-en-Bugey, paru en octobre 2012, était consacré aux « Anniversaires ».

l'autobiographie d'Allemagne, *DTA* et d'Italie, *L'Archivio dei diari*, aux moments de rencontre et d'études que l'APA-France organisera pour le centenaire en 2014.

Notre numéro 4 consacrera donc un de ses chapitres aux échos de lecture des documents relatifs à la Première Guerre mondiale. Louis Vannieuwenborgh annonce que l'on pourra y lire également un compte rendu d'un journal intime qu'il a découvert en travaillant pour le Cercle d'histoire d'Uccle au service de cartographie de la KBR. Joseph Vandermaelen (1822-1894), fils du fameux cartographe Philippe Vandermaelen, a laissé à sa mort des fragments de journal intime qui ont rejoint, à la Bibliothèque royale, le gigantesque fonds de cartes et plans laissé par son père. Marguerite Silvestre, archiviste-géographe près la section Estampes, Cartes et Plans, a déposé aux APA-AML une belle copie couleurs de ces pages après en avoir fait l'analyse dans un article, joint au dépôt également, paru dans les annales du Cercle d'Histoire de Jette. Nul doute que ce riche matériel suscitera un écho intéressant.

Francine Meurice et Marc Quagbeur

Introduction

Dans le numéro 2 de notre bulletin de liaison, je m'étais interrogée sur notre pratique de lecture des documents autobiographiques au sein de notre groupe de lecture et de recherche APA-AML. J'en avais déduit que la rédaction des échos de lecture et l'échange autour de ces échos, lors de nos réunions mensuelles, donnaient une première forme de socialité³ à ces textes relevant de *l'écriture ordinaire*, à ces écrits précisément privés de socialité. Dans les discussions de notre groupe, nous avons bien perçu que la posture difficile de celui qui entreprend d'écrire un écho de lecture découle de la caractéristique même du texte qui lui arrive, sans mode d'emploi, sans contexte critique susceptible de guider son interprétation. Nous nous étions définis comme *des lecteurs débonnaires*, suivant l'expression de Raphaël Baroni⁴, conscients que nos lectures, nos relectures et nos interprétations, balisées par la réflexion de groupe, trouveraient les moyens de faire parler nos textes.

Cette livraison de notre revue poursuit la réflexion sur le type de socialité que notre pratique de lecture peut offrir à ces écrits personnels, intimes. Socialité qui sera sans doute amenée à se modifier par l'existence de groupes tels que les nôtres. En conservant, en archivant, en lisant ces écrits du for privé, et en en rendant compte, nous leur tissons un contexte de lisibilité, une ébauche de construction de leur socialité. Cette socialité s'élabore autour d'au moins quatre positions de lecture⁵ spécifiques qui orientent notre travail de lecteur débonnaire : 1. le document que nous lisons n'a pas trouvé sa place dans d'autres archives du royaume ; 2. personne d'autre que son auteur ou son déposant n'estime qu'il est à conserver ; 3. il est un fait historique par son existence même ; 4. notre lecture est une surlecture, le document ne nous avait pas prévu comme lecteur potentiel. Nous avons pu identifier ces quatre positions lectorielles, que j'appellerai des modes de socialité, dans la manière dont notre travail d'archivage permet de replacer ce type de document dans un espace de lecture commune et partageable.

Premier mode de socialité : les archives « déchets »

« On ne peut pas tout prendre, la place est limitée, on doit constituer des fonds cohérents, toute conservation est fondée sur un tri, tout tri engendre des déchets, et le déchet, ce sera... moi »⁶.

C'est avec beaucoup d'humour que Philippe Lejeune déclare que les archives de l'APA conservent les déchets qui restent après le tri des autres archives, rendant évident aussi pour nous que nous gardons à l'APA-AML ce qui ne trouve pas d'usage dans les autres archives⁷. Nous venons d'en vivre un bel exemple. François Houtart, après avoir eu connaissance de notre existence tout à fait

³ Pour rappel, différentes formes de socialité entourent les œuvres éditées : l'édition elle-même, la critique qui escorte l'ouvrage avant, pendant et après sa distribution, l'histoire et les contextes littéraires dans lesquels l'ouvrage s'inscrit. Dans ce cadre de « l'institution de la littérature » ou de l'édition, le lecteur a déjà une idée de ce qu'il va lire, prémisse sur laquelle il assiera son interprétation. Ces différentes formes de socialité constituent un mode d'emploi du texte qu'il va découvrir – ce qui est tout l'inverse pour les textes du fonds de l'APA.

⁴ « Les livres que [ces lecteurs débonnaires] lisent sont aussi des éléments de leur socialité, c'est la raison pour laquelle ils ont besoin d'en canaliser le sens, de le situer en l'attribuant à une source identifiable. Faire du sens de l'œuvre une affaire qui ne relève pas de la pure subjectivité revient au fond à resocialiser le texte, à lui reconnaître un nouveau pouvoir, une valeur dans le monde » Raphaël Baroni, *L'œuvre du temps*, Paris, coll. Poétique, Le Seuil, 2009, p. 162.

⁵ Les trois premières positions de lecture découlent des caractéristiques spécifiques de l'archive APA repérées par Philippe Lejeune dans « Comment l'APA archive-t-elle ? » in *Télémaque, Archiver et interpréter les témoignages autobiographiques*, sous la direction de Beatrice Barbalato et d'Albert Mingelgrün, Presses universitaires de Louvain, 2012, p. 23-29.

⁶ Philippe Lejeune, *ibidem*, p. 24.

⁷ On peut imaginer qu'à l'inverse, certaines archives dorment aux Archives Générales du Royaume, qui pourraient rejoindre notre fonds.

fortuitement à travers un échange personnel de correspondance avec José Dosogne, a décidé de nous donner sa correspondance, ses photos et ses cartes postales. Jusque-là, il ne savait que faire de ce patrimoine. Il a très bien compris la spécificité de notre archivage en retirant de ses archives politiques, qu'il remet aux Archives générales du Royaume, et des archives de ses écrits scientifiques, qu'il a données à l'ARCA (les Archives du Monde Catholique à l'UCL), tous les feuillets de sa correspondance pour les donner aux APA-AML. Et c'est avec l'intention qu'elles soient lues et parce qu'il savait que c'était là notre pratique qu'il nous réservait, par ce geste de sélection, ces pages de son for privé. Si François Houtart est un personnage public, déjà légitimé, dont les écrits bénéficient d'une large socialité, ce n'est pas uniquement par cette légitimation que l'APA-AML archivera et lira sa correspondance. Le fonds APA joue pleinement son rôle d'archive spécifique en concentrant toutes les écritures ordinaires de type autobiographique à côté des autres fonds des AML, qui sont spécialisés dans la conservation des documents légitimés⁸ par la notoriété de leurs auteurs. Avec le temps, l'APA pourra répertorier dans les collections des AML les documents autobiographiques qui entrent dans la spécialisation de son corpus, c'est là l'avantage de travailler dans la même base de données et dans la même institution, qui avait déjà accueilli des documents moins légitimés que ceux de Verhaeren et de Thiry.

Deuxième mode de socialité : l'autolégitimation

« C'est vrai, je l'avoue, je ne suis pas du XIX^e siècle, mais au secours, prenez-moi ! »⁹

Comme le rappelle Philippe Lejeune dans la suite de sa réflexion sur la spécificité de l'archive APA, si les différents centres d'archives décident de conserver des documents autobiographiques d'auteurs inconnus, ces documents ne seront pas accessibles comme tels puisqu'ils ont été enregistrés grâce à une notoriété indirecte leur venant de leur parenté (les scripteurs sont de la famille d'un auteur célèbre) ou de la thématique de leurs écrits (ils parlent de la Première Guerre mondiale, par exemple). C'est donc depuis la création de l'APA par Philippe Lejeune, en France, en 1992, que les écritures ordinaires autobiographiques font l'objet d'un archivage séparé et accessible directement comme corpus spécifique. C'est sur ce principe que nous travaillons également aux AML, puisque toute notre collection APA est répertoriée en un inventaire distinct dans la base de données, sous la cote MLPA. Seule la démarche d'alimentation de ce patrimoine autobiographique (en venant y déposer ses écrits autobiographiques inédits) justifie leur archivage ; il n'y a pas de condition autre à leur conservation que cette autolégitimation. Jusqu'à présent, le don le plus imposant de *papiers personnels* est le fonds Maurice de Wée. Le fonds de ce juriste des tribunaux mixtes, représentant de la présence belge en Égypte dès les années 1920, légué par le fils de l'auteur, entre dans cette catégorie des écrits autolégitimés, sans qu'aucune notoriété indirecte n'intervienne dans sa conservation. L'inventaire de ce fonds a été publié dans le premier numéro de notre revue¹⁰. L'APA-AML est donc un lieu d'accueil pour tout qui se demande « Que faire de mes papiers ? »¹¹.

Troisième mode de socialité : l'écriture comme fait historique

« L'idée d'une collecte axée directement sur les écritures ordinaires de gens inconnus, éventuellement des contemporains, écritures qui seraient considérées elles-mêmes comme des faits historiques, et non comme des sources, n'a jamais été vraiment exploitée. »¹²

⁸ Ils ne le sont pas tous, loin de là ! C'est en quoi l'intégration de l'APA-AML au sein des AML n'est pas un hasard.

⁹ Philippe Lejeune, « Comment l'APA archive-t-elle ? », *op.cit.*, p. 25.

¹⁰ Louis Vannieuwenborgh, « Inventaire du fonds Maurice de Wée », in *Actualités du patrimoine autobiographique*, n°1, 1^{er} trimestre 2011, p. 8-13.

¹¹ Philippe Lejeune, « Comment l'APA archive-t-elle ? », *op.cit.*, p. 24.

¹² *Idem*, p. 24.

Comme le révèle la présentation du contenu de ce troisième numéro et l'ensemble de nos échos de lecture, la collection de nos documents commence à faire émerger certains grands thèmes. Certains événements du quotidien des Belges ont clairement été des incitateurs d'écriture : l'émigration au Congo, l'exode de 1940 pendant la Deuxième Guerre mondiale, le militantisme dans la résistance et pour les droits humains. Dans ces grands événements qui viennent briser le temps quotidien uniforme et poussent un certain nombre de personnes à prendre la plume, l'écriture est bien un fait historique en lui-même. Mais aux côtés de ces grandes catégories de récits ou de témoignages, qui sont souvent commandés par le désir de transmettre un vécu d'exception et qui disent donc clairement en quoi leur acte d'écriture est un fait historique, bien d'autres sont plus secrets ou plus taiseux. La collecte et la lecture de ces *archives du moi* constitue un corpus pour l'histoire de l'écriture autobiographique. Notre pratique de l'écho de lecture nous rend particulièrement attentifs, comme lecteurs débonnaires – et nos échos le disent – à ce questionnement essentiel qui concerne l'énigme de l'advenue d'un texte.

Quatrième mode de socialité : un lecteur qui s'invite

« Tout dialogue se déroule, dirait-on, en présence du troisième, invisible [...] »¹³

La plupart des documents que nous lisons à l'APA sont lus par des lecteurs qui ne sont prévus ni par le texte, ni par les genres de discours auxquels ils appartiennent : un journal intime ne prévoit pas d'autre lecteur que le scripteur ; un récit de vie privé n'imagine pas de sortir du cercle de la constellation familiale ; une liasse de correspondance ne concerne que les protagonistes de l'échange épistolaire ; seule l'autobiographie, qui se désigne comme telle, suppose d'élargir au plus grand nombre le cercle de ses lecteurs, à l'instar du texte littéraire.

Le cas de figure le plus significatif pour notre fonds APA-AML est celui de la correspondance, parce que le fait que le scripteur des lettres ou leur dépositaire fasse le geste d'y déposer ses écrits autorise et désigne automatiquement un lecteur qui n'est pas invité au départ par l'échange épistolaire. Cet invité supplémentaire que l'on peut désigner, en suivant Bakhtine repris par Dominique Maingueneau, comme un *surdestinataire*¹⁴ devient le nouveau lecteur à qui les lettres sont destinées dans cette configuration modifiée. Cette lecture autre, ou cette métamorphose du contexte de la réception, prend différentes formes suivant les stratégies que la scénographie du don de la correspondance met en place.

Dans le cas où les lettres sont restées intactes dans la transmission, le lecteur invité lira les lettres comme un récit et non comme un échange épistolaire puisqu'il n'est pas inclus dans le cadre de l'échange. C'est le cas pour la correspondance de François Houtart par exemple ; les lettres sont rassemblées par le lecteur en petits dossiers thématiques qui sont autant de récits des combats dont les lettres sont les armes. Et reliant tous ces récits entre eux, le surdestinataire devient le réceptacle de l'image que le scripteur-donateur, qui transparait dans les lettres, a voulu que l'APA conserve dans le patrimoine de l'autobiographie.

Dans le cas où la correspondance est recopiée, traduite ou choisie par les dépositaires des documents, le lecteur invité n'a plus accès aux originaux, et de ce fait la totalité des routines de l'échange épistolaire, notamment les formules d'ouverture et de clôture de la lettre, font défaut. Nous avons pu observer dans le corpus que nous réunissons autour de la Guerre 1914-1918 et qui concerne aussi la Révolution russe, certaines modifications dans ce sens. Elles sont intentionnelles et modifient le genre épistolaire lui-même pour sélectionner les informations historiques ou factuelles au détriment des interactions personnelles et privées. Cette stratégie de

¹³ M. Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, (trad.), Paris, Gallimard, 1984, p. 337.

¹⁴ Dominique Maingueneau, « Détachement et surdestinataire, La correspondance entre Pascal et les Roannez » in *Le rapport des places dans l'épistolaire* (coord. par J. Siess et S. Hutin), *Semen*, n° 20, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2005, p. 93.

construction d'un surdestinataire formaté relève d'une forme d'intervention *éditoriale* à l'image de celle que décrit Maingueneau pour la correspondance entre Pascal et les Roannez, en l'expliquant par *l'histoire publicationnelle* de son corpus. Elle intervient en amont du don à l'APA et joue dans l'image (l'ethos) que le donateur veut donner de sa famille.

Notre troisième année de travail est déjà bien entamée depuis notre intégration au sein des AML, et des personnages familiers ont surgi dans notre vocabulaire de travail au sein du groupe de lecture. Ils nous aident à dialoguer avec les textes énigmatiques pour leur faire écho. Le lecteur débonnaire, en première ligne, qui ne réalise l'outrance de son interprétation que sous la réprimande bienveillante des autres lecteurs du groupe. Le lecteur invité, un peu détective, qui doit débusquer le non-dit en prenant de la hauteur, en se prêtant à la surlecture ou en la provoquant, dans la confrontation parfois violente des lectures multiples. Des usages aussi coordonnent nos mouvements qui nous font porter nos textes vers une socialité qui les rend plus lisibles : nous ne leur demandons plus pourquoi ils sont arrivés chez nous, ils s'autolégitiment, mais nous les interrogeons sans relâche comme faits historiques sur ce qui les a fait advenir en écriture.

Francine Meurice

Regards sur le Congo colonial

Autobiographie d'un opposant belge

Le projet du développement communautaire

**Trussart, José, *Indépendance Tcha-tcha, Récit autobiographique*, 2011, 323 pages
[MLPA 00211]**

Écho de lecture

Partir, à 25 ans, le 8 juillet 1956, pour le Congo belge, « en toute connaissance de cause » (p. 19), c'est-à-dire dans un climat qui précède l'Indépendance non-annoncée ; partir « non dans un paquebot mais dans un Douglas DC6 » (p. 19), ce qui rompt dès l'abord avec l'imagerie du voyage d'émigration coloniale ; partir comme assistant social engagé par l'Université libre de Bruxelles pour un projet pilote de développement communautaire, donc dans les marges du « régime colonial à trois têtes : l'administration, les missions, les colons » (p. 171) ; partir en petit frère de Rimbaud, le cœur encore gros de la poésie à quitter pour larguer toutes les amarres, y compris celles aussi de l'amour d'une femme, car elles feraient entrave à la *liberté libre* de s'engager dans la réalité ; partir pour partir... C'est ainsi que partit José Trussart, pour trois ans – mais il prolongea – jusqu'en 1985. Pourquoi prolongea-t-il ? C'est ce qu'il nous raconte, dans ce premier tome de son autobiographie couvrant les années 1956 à 1962, écrite bien des années après, en 2011, pour dénouer la raison profonde qui le fit retourner encore, là-bas, dans la Région de Busu-Mélo dans la Province de l'Équateur en octobre 1959 : aller chercher sa fille, Anne-Marie, née le 17 juillet 1959.

Ce bébé de la mixité est au cœur du récit de son père dans son berceau d'énigmes, d'amour et de paradoxes déchirants. Car comment recevoir autrement cet écrit que comme un héritage ? Cet aveu difficile qui remplacera avantageusement dans la transmission ce que d'autres en châteaux

ou capitaux auront construit... Car il aura fallu enlever l'enfant à sa mère, une ménagère¹⁵. Mais ce n'est pas qu'une ménagère, c'est un amour, un vrai couple, un bonheur.

José Trussart traverse toutes les frontières qui sont inhérentes au discours colonial belge habituel des documents des archives autobiographiques ou qui sont dénoncées par les témoins, et en premier lieu, celles de la sexualité. Les pages qu'il livre sur sa relation amoureuse avec Anna, sa compagne Ngombe, sont des textes rares dans la littérature qui concerne les ménagères. Cependant, même s'il n'y a pas de ségrégation raciale dans son amour, c'est comme si les frontières reculaient et devenaient intérieures. Il s'interroge plusieurs fois sur l'opacité d'Anna, sur la nature de cet amour qui ne se verbalise pas. Il y a l'obstacle de la langue, certes, mais pas uniquement, il lui manque la négociation des échanges affectifs. Il s'interroge sur ses propres limites qui lui interdisent de faire d'Anna son épouse officielle. Quand les conflits auront remplacé l'amour, l'énorme carence des droits de la femme africaine se révèle à travers les réactions des protagonistes. Le lecteur de 2012 trouve évident et plus que légitime ce qui se cache derrière les revendications maladroitement d'Anna : le droit au travail ou à un revenu, surtout en situation de marginalisation du clan, le droit à un statut légal au sein du couple, le droit de maternité, le droit de divorcer ou de se séparer (elle a fui un mariage forcé). Son compagnon ne semble pas comprendre le gouffre d'inégalités qui sépare les amants quand il lui rétorque : « Tu n'es pas ma *ménagère*, tu es la femme que j'aime maintenant et tu es libre de me quitter comme je suis libre de mon côté » (p. 182) alors qu'elle lui disait que plus aucun homme de sa tribu ne voudrait d'elle parce qu'elle avait vécu avec un Blanc. Il essaie donc d'inventer ce qui n'existait pas encore, l'amour libre sans ségrégation, en sortant des stéréotypes.

Cette conduite, utiliser l'arme de la raison pour lutter contre les préjugés, blancs ou noirs, il la tiendra tout au long de ce *journal de voyage* qui, s'il est écrit *a posteriori*, tient de cette forme les entrées datées et la mention des lieux. Ce n'est pas pour rien qu'il travaille pour l'ULB qui lui donne un outil de préhension de la réalité au Congo qui correspond bien à sa personnalité libre examinateur. Ce projet de développement communautaire lui permet de se situer par rapport au modèle colonial, de le décrypter, de le jauger, de le remettre en question en initiant une nouvelle manière de fonctionner. Il a pour première mission d'observer, de prendre des notes, d'aiguiser son regard d'ethnologue et de sociologue. Chargé d'enquête, émissaire de la faculté, il doit envoyer des rapports et définir les besoins de la population qu'il observe pour l'aider à mettre en place des projets autogérés de développement. Ses ambassadeurs, pour conquérir la confiance des Ngombe, ce seront les enfants, avec qui il communique par le jeu, mais aussi les personnes clés, avec qui il aura un lien personnel : Saint-Gabriel, son traducteur interprète, à qui il donnera un statut et un meilleur salaire ; le chef Ebongolo¹⁶ qui lui donnera son amitié paternelle en échange de sa confiance et le surnommara *Mwana Mandefu*, « enfant à barbe » (p. 113), après avoir éprouvé et compris son jeune ami. José Trussart a travaillé avec les chefs de villages dans le respect des règles coutumières, alors que le pouvoir colonial les avait ignorés et les avait doublés par des évolués instaurés « capitas ». Il a organisé des festivals de danse et de musique alors que l'Administration publique les interdisait. Se marginalisant parmi les autres Blancs, il refuse de suivre l'administrateur de territoire dans son recensement de la population pour la frapper de l'impôt de capitation et la réprimer à coups de chicotte et de chaînes. Il préférera se déplacer en stop, de village en village, avec le camion de la Compagnie des huileries du Kasai. Ensemble, ses deux amis, Ebongolo et Saint-Gabriel, et ses collègues arrivés de Belgique, ils aideront les villageois à construire les structures pour les besoins prioritaires qu'ils se sont choisis : l'éducation, l'alphabétisation, la santé et un centre de formation de techniciens agronomes. C'est avec ce dernier qu'ils réussissent à dépasser l'image défavorable des travaux agricoles, associée

¹⁵ C'est ainsi que l'on appelait, durant la période coloniale au Congo belge, les femmes noires qui vivaient avec un Blanc.

¹⁶ Dont le portrait figure sur la couverture du présent numéro.

dans les esprits à l'esclavage des travaux obligatoires éducatifs¹⁷. Son centre communautaire mis en place, il sera satisfait de le voir fonctionner comme un véritable conseil communal.

Les frontières intérieures se délitent et il lui sera reproché de ne pas respecter les distances *hygiéniques* et d'être un agent déstabilisateur pour l'Administration. Serrant la main des villageois, accueillant les élèves sur sa propre barza, payant trop ses domestiques, il sera soupçonné, par les colons, d'être un communiste. Créant un réseau concurrentiel d'écoles laïques, il sera accusé, par les missionnaires, d'être un franc-maçon, ce qu'il n'était pas, et on lui collera la réputation fantasmagorique que l'Église entretient à l'égard de la Loge, d'initier à la sodomie. Le promoteur d'une autre voie de développement de la société africaine combat bien sur les trois fronts de l'occupation coloniale.

Le corps à corps de José Trussart avec l'Afrique est écrit comme une conquête de soi, une initiation, préfigurant le rapport de l'homme à la nature tel qu'il sera pensé au XXI^e siècle – ce qu'il respecte chez les Ngombe et apprend dans leur communauté, c'est l'harmonie du rapport à la nature. La densité de la sensation existentielle et de ces *Noces* – au sens camusien – avec le paysage et sa sensualité, est le fruit d'une écriture à couches superposées et d'une conquête progressive de la posture autobiographique. C'est parce qu'il y a eu des poèmes écrits avant le départ, écrits là-bas, qu'il y a eu des lettres reçues et envoyées, qu'il y a eu des rapports, des notes, le projet bien avancé d'un roman et, que le récit en garde les traces et les citations, que la conquête d'une littérature du réel de soi est advenue et qu'il fut possible de raconter ce vécu en s'extirpant du clivage entre tour d'ivoire et engagement, entre transposition romanesque et témoignage.

Le projet fut-il une utopie ? C'était extravagant comme entreprise, pour une petite équipe. Et José Trussart se donnait au-delà de ses forces. Il ne fut d'ailleurs pas dupe, allant jusqu'à penser que cette voie différente de rapport à l'autre était peut-être aussi une forme de manipulation. Il pose la question. Les subsides de l'ULB pour ce centre communautaire de développement ne serviraient-ils pas à fournir une main-d'œuvre agricole au profit du colonat expatrié ? Restent dans son entreprise des avancées qui préfiguraient le futur : les ONG, les films ethnologiques, la lutte pour

¹⁷ T.O.E. Note de José Dosogne qui a vécu dans la même région (Basankusu, Province de l'Équateur) à la même époque : « J'ai connu les travaux obligatoires éducatifs (T.O.E.) au cours de mon séjour de 1953 à 1956, comme agent territorial chargé de veiller à leur exécution en milieu coutumier. Ils représentaient un certain nombre de prestations dans l'année, qui étaient réalisées par la collectivité des hommes, mais je ne me souviens plus des particularités telles que les âges, la fréquence, la durée. Pour l'essentiel, quatre particularités les différenciaient à égale valeur : 1. ces travaux sont réalisés par les Congolais à leur profit exclusif ; 2. leur motivation est essentiellement d'ordre éducatif, et non punitif, vexatoire, ou découlant de la seule relation dominant-dominé ; ils veulent corriger un comportement ; 3. ils ne sont obligatoires que par défaut, parce que les indigènes n'y adhèrent pas d'emblée ; 4. ils n'existent qu'en raison d'une anomalie dans la structure coutumière, dans le sens d'une anomalie que le mode coutumier ne corrige pas, même en évoluant dans le temps, c'est-à-dire au long des générations. En fait, le rapport de domination homme-femme était central dans ce débat. On pourrait ajouter encore qu'il ne s'agit pas d'imposer un mode propre au colonisateur blanc, puisqu'il tend uniquement à modifier et à rationaliser le rapport de travail homme-femme au sein de la communauté indigène, rapport qui est caractérisé par une surcharge excessive des femmes en face de la vacuité de l'horaire des hommes et de leur indifférence en face de leur compagne et de l'avenir immédiat. Les femmes ont en effet la charge du bois, de l'eau, de la maison, de la cuisine, de la lessive, des enfants. Ce n'est que dans le cas d'un emploi pour l'homme que la répartition du temps occupé se met à changer. La culture d'un jardin proche des habitations incombe également aux femmes. Elle apporte un petit surplus qui représente une sorte de commodité, mais quasi rien de plus. Autre chose était de s'adresser aux hommes pour créer des champs avec récolte annuelle, ou bisannuelle, de nature à accumuler les apports de produits d'une saison à l'autre – c'est là que j'ai ressenti le plus d'opposition – en introduisant même une diversification souhaitable et utile. On sent bien qu'ici, il s'agissait de mettre fin à la précarité des apports nutritionnels ancestralement régis par la cueillette et la chasse, ou la pêche – c'est-à-dire puiser uniquement dans la nature, avec tous ses aléas et ses carences. La tradition restait encore un frein dans ce domaine, à proximité de l'indépendance de 1960. Le rapport de domination homme-femme demeurait intouchable. »

l'autodétermination, l'écologie politique, le patrimoine des musiques et des danses ethniques, la mixité culturelle, le communautarisme et la négociation avec le dédale du droit coutumier. Restent de belles pages de description d'un monde spectaculaire et grandiose, et le frôlement de la mémoire impalpable de l'Histoire non écrite. S'informer des droits du sol n'est pas aisé dans cette région où les Ngombe, initialement répartis sur les deux rives du fleuve Congo, sont divisés en clans rivaux depuis qu'ils ont chassé les Mongo au-delà de la rivière Lopori et que l'occupation coloniale a figé la situation. José Trussart, avant de décider de l'emplacement d'un centre communautaire, consulte les chefs de villages et s'informe ainsi de leur histoire. Il constate que, si les versions diffèrent et que les souvenirs sont labiles, cependant, « tous les clans, sans exception, se souvenaient d'avoir fui, avec la complicité des gens d'eau les envahisseurs *Blancs* qui les forçaient à récolter le caoutchouc et le copal dans les marais et châtiaient dans le sang ceux qui faisaient preuve d'insubordination – on coupait les mains des improductifs ou on les jetait vivants aux crocodiles – mais tous revendiquaient aussi le fait d'avoir franchi le fleuve Congo, en premier » (p. 120).

Francine Meurice

Les récits des filles et des épouses belges d'expatriés

Van Dorpe, Isabelle, *Une enfance au Congo, au temps où Dieu y était belge, Souvenirs*, 136 pages [MLPA 00216]

Écho de lecture n°1

Une enfance au Congo se passe avant l'indépendance, au temps où les Belges étaient considérés... presque comme des dieux. Bien des changements sont intervenus depuis...

Isabelle Van Dorpe a vécu au Congo entre 1952 et 1960, c'est-à-dire depuis l'âge de 7 ans jusqu'à l'âge de 15 ans, avec ses parents, ses quatre frères et sœurs qui deviendront bientôt sept. Le récit est donc celui d'une enfant et d'une adolescente. Elle est originaire de la région flamande et parle le flamand. Son père est médecin, profession qu'il exercera en Afrique.

L'ensemble du manuscrit, agréable à lire, pourrait facilement servir de base à une série à l'américaine ou à un roman-fleuve à la française. Le texte est bourré d'anecdotes diverses. Il faudra choisir parmi les plus alléchantes. C'est ce qui sera fait ci-dessous.

Le grand voyage

Le voyage commence en bateau et se poursuit par quatre jours de chemin de fer, pour atteindre le Kasai où vivront désormais les membres de la famille. Dès leur arrivée, la pauvreté, la saleté leur sautent au visage. Mais bientôt une mission à Luluabourg, propre et bien tenue, leur rend courage. Il y a aussi la cité indigène, ouverte jour et nuit, joyeuse et sonore.

La rentrée des classes se profile à l'horizon. Ce sera l'internat pour les grands et des cours à la maison pour les plus petits. Le pensionnat est tenu par des religieuses de Gand qui, bien que néerlandophones, ne parleront aux enfants qu'en français. Les parents ne visitent leurs enfants que toutes les trois semaines. Les repas ne semblent guère appréciés, peu copieux et accompagnés de vermines diverses. Le mercredi et le samedi sont les jours de courrier. Les lettres ont déjà été lues en haut-lieu, mais elles sont encore relues par les surveillantes du réfectoire avant leur remise aux destinataires. Il y a pourtant la sœur Edmonde qui veille sur le linge avec un soin méticuleux réchauffant le cœur. L'hygiène des sanitaires laisse beaucoup à désirer. Il n'y a que des enfants blancs dans ce pensionnat mais aussi quelques *enfants du péché*. De ceux-là on ne connaît que les pères ; les mères ne viennent jamais à l'école.

À l'école, les cours sont bien donnés mais le néerlandais exige un autre accent que celui que pratique Isabelle, ce qui la rebute un peu et lui donne l'impression qu'en corrigeant le sien, elle perdrait jusqu'au souvenir de sa ville natale, Courtrai. Les autres cours et les offices religieux sont décrits avec beaucoup d'humour, de tristesse aussi : l'enfant ne s'amuse pas beaucoup dans son pensionnat. Jusqu'à ce qu'elle prétexte un sérieux mal au ventre. Le médecin mandaté lui prescrit huit jours de repos à la maison. C'est tout à fait ce qu'il lui faut.

Leur maison n'a ni eau courante ni électricité. La cuisine permet tout juste de cuisiner au bois. Un des boys fait la cuisine, l'autre le jardin et le troisième est un homme à tout faire. Des descriptions méticuleuses suivent, sur les tenues des indigènes, jamais négligées, alors que certains Blancs le sont. Ils portent des chaussures lorsqu'ils en ont les moyens, mais pour les longues marches, ils les portent sur la tête. Les femmes sont toujours torse nu mais portent des jupes cachant soigneusement les genoux. C'est là leur pudeur.

La mort donne lieu à des spectacles inusités chez nous. La veuve, à moitié nue, se couvre de cendres et profère des lamentations. Des pleureuses sont fréquemment demandées, frappant le sol avec des volatiles jusqu'à en faire des chiffons inertes. Bien des choses sont à dire sur les coutumes africaines de la mort, bien des études ont été menées et publiées sur ce sujet.

L'Église

Les Blancs et les Noirs sont séparés mais l'office se dit en latin ; ce n'est donc pas un véritable apartheid. Le dimanche, les Blancs se réunissent après la messe, ils s'échangent les nouvelles mais les enfants préfèrent les réunions de Noirs qui sont beaucoup moins ennuyeuses. Les musiciens s'y déchaînent et les danseuses « se mettent à l'aise ». Mais les parents viennent rapidement rechercher leurs enfants.

Les sœurs de Saint-Joseph

Elles font visiter leur pouponnière, leur maternité, leur dispensaire... La pouponnière garde des bébés dont la mère est décédée et dont les familles tardent à se manifester pour récupérer l'enfant. Les grands malades sont soignés et nourris par leur famille, qui les accompagne, mais ceux qui n'ont pas de famille sont nourris par les sœurs au prix de réels prodiges. Quant aux sœurs, elles éprouvent souvent de la nostalgie d'être si loin de leur famille, qu'elles ne revoient que tous les dix ans.

La visite de Bonne-maman

Bien des choses sont à découvrir pour elle. Retenons les danses organisées par les Sœurs et celles reprises par les danseuses face à leurs familles et amis. C'est Bonne-maman qui décide de rentrer à la maison : « ce n'est pas convenable », dit-elle. Elle a voulu faire un cadeau aux indigènes, mais ce fut mal accueilli ! Ceux-ci offrent un cadeau à leurs supérieurs, mais ils ne sont pas les supérieurs de bonne-maman ! Alors, malentendu ! Bonne-maman, fatiguée des différences de vie, est heureuse de rentrer en Belgique.

Les jeux

Il faut fabriquer soi-même les jouets avec l'aide de Papa qui est un adepte de l'autarcie, à la grande joie des enfants. Les arbres du jardin servent de base à des exploits imaginaires. La chasse aussi fait partie des amusements et des divertissements. De même que l'équitation, les visites, les excursions, les promenades, les vacances aux lacs... et aussi la beauté de la nature, les chants des indigènes qui scandent leurs travaux : tout cela ne peut échapper à une petite fille. Elle décrit tout cela en détail et avec amour.

Le collège

Le collège est tenu par des Pères de Scheut flamands, qui sont beaucoup plus agréables à fréquenter que les religieuses de l'internat. Il est mixte et réservé aux Blancs avec très peu de Noirs, souvent très bons élèves. Cependant, Isabelle n'accroche pas aux cours, surtout pas aux cours de grammaire.

Retour en Belgique

Les événements de 1960 provoquent une inquiétude générale. La famille quitte l'Afrique et le père, qui pensait rester, part aussi... Les enfants s'intègrent sans problème dans l'enseignement belge. Isabelle entame des études artistiques. Le récit d'Isabelle s'arrête là avec la mort de la grand-mère et un regard en arrière vers le Congo de son enfance.

Nadine De Kock

Écho de lecture n°2

Pour avoir connu, au long des années 1930 à 1960, l'étendue d'un cléricisme encore sensible dans les Ardennes et à Bruxelles, j'ai trouvé un intérêt certain au récit autobiographique d'Isabelle Van Dorpe. Au Congo de 1953 à 1956, je n'avais jamais rencontré d'aussi près autant de missionnaires décrits au quotidien. Ils se trouvent au cœur de son texte du fait que son père, médecin, était à leur service. Ils sont également présents dans sa scolarité. Mais leur pouvoir m'apparaît d'emblée plus envahissant que l'intellectualité caractérisant les prêtres diocésains de Bruxelles ; très omniprésents dans le corps professoral, ils se montraient moins encombrants et plus souples, alors même que l'on s'approchait des remises en cause de la modernité.

La superbe des Scheutistes est à juger à la lumière d'un événement dont Isabelle ne parle pas du fait de son jeune âge au moment des faits rapportés dans ses *Souvenirs*. Il s'agit de l'accord, peu connu, conclu à l'initiative de Léopold II avec le pape, avant de remettre le Congo à la Belgique en 1908. En passant au-dessus de la tête de l'épiscopat belge, le roi a en effet installé *de facto* la puissance et le monopole des missions catholiques. Plus d'une dizaine d'ordres religieux ont ainsi été dotés d'importantes concessions au Congo, au point d'être amenés à dégarnir leur contingent de Chine et d'ailleurs. La défense de Léopold II contre les critiques faites par les Protestants à propos des excès de la récolte du caoutchouc était à ce prix.

En outre, c'est dans l'Ordre important des Scheutistes qu'ont été entendus des propos assez troubles, mettant par exemple en doute l'âme des Noirs, ou estimant qu'il n'importait pas de trop éduquer les Africains, voire encore, comme le rapporte Isabelle, de se demander *si Dieu n'avait pas commis l'erreur de créer l'homme noir*.

Par ses attaches familiales *bien installées* (un notaire, un médecin, un ancien missionnaire) et la période vécue au Congo avant l'indépendance, Isabelle se situe au point névralgique d'un système qu'elle décrit avec pertinence. Beaucoup de différences ont été rencontrées dans le discours et le jugement émis sur l'action missionnaire, selon qu'ils émanaient des colons ou des agents contractuels privés et publics, tout comme les choses ont été considérées d'une autre manière lorsqu'il s'agissait des régions intéressantes, riches et peuplées, ou des territoires secondaires, médiocres, comme les marécages de l'Équateur que j'ai connus dans leur dénuement.

Isabelle nous place aussi dans le contexte de nos particularités linguistiques et de ce qu'il en était advenu au Congo, en montrant le mécanisme ambigu d'une sorte de ségrégation de fait dans l'emploi de nos deux langues.

Les rôles partagés entre coloniaux, hommes et femmes, étaient partout les mêmes ; la plupart du temps les hommes étaient au travail et leurs épouses à la maison. Les contacts avec les autochtones étaient réglés par la seule nécessité ; ils se limitaient strictement aux boys et à leur famille. Dans l'échelle des classes, la supériorité blanche était affichée ; le personnel noir occupait une situation intermédiaire, au-delà de laquelle il n'y avait que le vide. L'intérêt pour leur histoire individuelle et privée n'existait pratiquement pas, même si la narratrice en rapporte certains détails. Les stéréotypes de la colonisation à la belge étaient partout pareils, et les chromos significatifs sont bien enregistrés par Isabelle, qui manie le doute et l'ironie avec spontanéité,

souvent de façon discrète, pour exprimer ses propres limites, son questionnement ou son jugement. En général, elle sait faire la différence entre *les certitudes* et *les sables mouvants*.

Les questions insolubles se posent. Les autochtones ne sont pas *comme nous*. Comme aussi ces Sœurs qui, dans un tel environnement, cachent leurs cheveux de façon obsessionnelle. Vierges et mariées à Jésus, elles font face au péché, armées de piété, assidues aux offices tels que le Salut et à l'automatisme des Litanies, lorsqu'elles ne sont pas couchées à plat ventre sur le sol et les bras en croix, dans la grande prosternation devant le prêtre. Isabelle a mal vécu ce genre de coercition à l'école primaire, et le Collège l'a libérée des Sœurs.

Isabelle est tout entière ainsi. Elle aime la messe chantée du dimanche, mais aussi les lézards accrochés au mur de l'église pendant les offices. Le roi Baudouin *vient se montrer en 1955*, il n'assure que *l'entretien des illusions*. Le pays est riche de sa faune et de sa flore, de ses bruits et de ses chants, de ses étoiles et de ses orages, qui meublent le quotidien au grand plaisir de la narratrice. Mais il est clair que ce n'est pas le pays des Blancs ; ils ne sont que *de passage*. Les seins nus des Noires et les marchés sont anecdotiques, ils ne retiennent l'attention que quelques instants. La vie des villages représente un monde à part, sans intérêt ; c'est l'univers de *l'autre* qui montre *la différence* et *l'impossibilité* de se fréquenter. On n'essaie même pas.

Les esprits et les ancêtres évoqués à grand bruit par les indigènes encombrant le panorama quotidien de leur incompréhensible charivari. Il est particulièrement remarquable qu'aucune question n'est posée sur le mépris et le rejet des *idoles*. La contradiction, évoquée par Isabelle, entre le christianisme et la spiritualité africaine ne serait-elle pas – la question vient de moi – la justification de l'apartheid, à tout le moins à l'église ? Certes, il y a les danses et la musique noires, mais encore la messe en latin et sa traduction en dialecte, comme aussi les noëls de chez nous chantés par les autochtones. Comment concilier *l'évangélisation des sauvages* et *l'entreprise coloniale* ?

Toutes les questions, intentionnelles ou non, sont posées de façon intuitive au fil des pages. Il y a toutefois des impossibilités qu'il faut reconnaître. Papa est passé par les cours d'Anvers *sans avoir entendu parler de la vie coloniale*. Mais il s'abstient spontanément de tutoyer ses collaborateurs, par respect, alors qu'il les paralyse involontairement en les invitant chez lui pour un drink. Voyons, Monsieur Van Dorpe, cela ne se fait pas !

La grand-mère vient en visite en 1954. Que de choses choquantes, à côté de son empathie pour les Sœurs ! Mais n'est-on pas toujours heureux de *rentrer chez soi* au plus vite ? Non, au galop...

La vie à Luluabourg, plus tard, est un must, un *paradis* ! Loin de la sauvagerie, comme on est bien ! D'ailleurs une Congolaise douée, revue 50 ans plus tard, ne fait-elle pas partie de l'élite puisqu'elle enseigne dans une université américaine ? Pourquoi cette destinée lui était-elle refusée au Congo belge ? Isabelle a peut-être perçu ce qu'il y avait d'injuste dans la remarque d'une Sœur qui lui déconseillait de fréquenter cette compagne de classe, mais savait-elle que l'État belge a interdit dans les années 1920 d'envoyer en Belgique des étudiants noirs ?

José Dosogne

Purnôde-Fraineux, Georgette, *De Namur au Congo belge, Souvenirs de 1941 à 1948, 2008*, 81 pages [MLPA 00213]

Présentation

Le texte, écrit par Georgette Purnôde en 2008 et déposé par son fils, couvre trois périodes de sa vie : à Namur de 1941 à 1946, à Élisabethville au Katanga et à Luluabourg au Kasai, de 1946 à 1948.

Les 42 pages écrites, auxquelles s'ajoutent 39 photos et une carte, dépeignent la collision de plusieurs mondes. La rencontre de son futur mari dans le milieu namurois, les études, les

professions, le milieu, la jeunesse, mais aussi l'occupation allemande et la ville bombardée. Leur départ au Congo en 1946 et leur mariage, dans cet éden tant célébré du Haut-Katanga, prolongé par le Tanganyka et le Kivu. Leur mutation à Luluabourg, dans le Kasai où tout est différent, sauf l'appartenance au B.C.K. (chemin de fer du Bas-Congo au Katanga) qui emploie son mari.

Georgette observe et vit en femme ces mondes successifs qu'elle exprime avec précision. Le monde assez strict de la Belgique a cédé la place à une certaine légèreté confortable katangaise. Les amitiés et les petites histoires de voisinage occupent le couple. Les Noirs sont une énigme ; ils sont surtout observés et connus à travers les boys et leurs familles. La colonisation n'est pas mise en question. La nature surprend à travers les orages. La famille belge vit ses deuils et la naissance du fils a lieu loin d'elle. Georgette tient une chronique de la vie quotidienne qui exprime les choses avec simplicité. Mais la solitude des femmes est énoncée, avec la nostalgie, et souvent la déprime.

Tout empire au Kasai. Climat extrême, éloignement de tout, retrait du monde. Médecine élémentaire, déplacements à risques. Vie animale exacerbée, comme les orages, encore plus ressentis. Le dépaysement des boys éloignés de leur région répond à celui des Blancs si loin de leur pays. Les deux saisons sont durement ressenties (la saison sèche et la saison humide).

Cette expérience coloniale ne dure qu'un terme, et le travail rappelle le mari au pays.

José Dosogne

Écho de lecture

À l'intention de son fils Alain, Georgette Purnode fait revivre, en 2008, au fil d'une mémoire encore vive – elle a 85 ans – une tranche de sa vie, entre ses 18 et ses 25 ans, à Namur (1941-1946) et au Congo belge (1946-1948).

Adolescente de 18 ans, en 1941, elle subit l'occupation nazie. Tout est rationné (chauffage, nourriture et vêtements) mais elle vit ces années difficiles avec la légèreté de son âge. Elle poursuit des études de secrétariat, consacre ses loisirs au piano et suit des cours de danse en compagnie de son frère. La violence cependant rôde : un soldat allemand tente de la violer.

À 19 ans, diplômée, elle entre dans le monde du travail, d'abord comme dactylo dans une société de gérance et ensuite à la Société Générale de Banque de Namur.

Non dépourvue de charme, elle attire le regard des hommes. Monsieur Muller, son professeur de piano avec lequel il y a rencontre d'âmes, le frère d'un curé que sa maman bigote voudrait lui voir épouser, un employé de la Banque, futur chef de bureau, qui la reconduit jusqu'à l'arrêt du tram, un monsieur plus âgé qui lui déclare sa flamme... Ses parents lui reprochent son esprit volage. « Si j'apprends qu'il s'est passé quelque chose avec cet homme, je préfère m'étendre dans ma tombe » lui dit sa mère. De son côté, son père n'est pas moins sévère et lui interdit de se rendre à une soirée dansante. Elle se révolte. Elle s'enferme dans sa chambre menaçant de se jeter par la fenêtre. C'est le drame...

Quel est le bon prince qui la libèrera de cette tutelle contraignante et rigoureuse ? Monsieur Raymond, un employé des postes dont elle a fait la connaissance alors qu'elle suivait les cours du soir de comptabilité, jouera ce rôle. Depuis lors, elle refoule toutes les propositions et se réserve à lui.

Ils envisagent de se marier. Monsieur Raymond est engagé par la B.C.K.¹⁸ pour le Congo belge et doit s'embarquer dans les huit jours. Son départ est précipité. Elle le retrouvera quatre mois plus tard, début juin 1946 à Elisabethville, au Katanga : « Enfin les retrouvailles, enfin la vie à deux, enfin la liberté ». Ils se marieront discrètement, le 27 juin 1946, dans la crypte de l'église de

¹⁸ Chemin de fer du Bas-Congo au Katanga.

la ville ; seuls un prêtre et deux enfants de chœur aux pieds nus, sont présents. Raymond a 26 ans et Georgette en a 22.

Une nouvelle vie commence, dans un monde inconnu, auquel rien ne les a préparés.

Petite parenthèse personnelle : « L'arrivée de nos jeunes gens au Congo belge coïncide avec le départ de nombreux coloniaux de l'Administration et du Privé qui, retenus par la guerre bien au-delà de leur terme, aspirent à retrouver la mère patrie, les parents et parfois l'épouse et les enfants demeurés en Belgique. Durant ces années de guerre, les Congolais ont été soumis à rude épreuve et vivent encore sous le régime des 120 jours de travail obligatoire car l'effort de guerre ne s'est pas arrêté. La guerre froide Est-Ouest exige de rester vigilant. Il faut continuer à fournir aux alliés le caoutchouc, l'étain, le cuivre, l'uranium. Des populations entières sont déplacées pour fournir des travailleurs forcés aux grandes sociétés d'exploitation minière et agricole qui se développent dans des zones peu peuplées. Le nombre d'indigènes sous-salariés est passé de 47. 000 en 1917 à près de 700. 000 en 1945. Le climat général est sous tension. Les Congolais sont confinés, sous le régime du couvre-feu, dans des quartiers réservés, pompeusement baptisés « La Cité » ou « Le Belge » dont ils ne peuvent sortir qu'entre 4 h. du matin et 20 h. pour autant qu'ils soient munis d'un visa qui les autorise à se rendre au travail dans la ville des Blancs. Le régime de la coercition est en vigueur. Il faudra attendre 1947 pour qu'une ordonnance du gouverneur décrète que « le clergé noir, les autorités et les juges coutumiers, les gradés de la Force publique, les agents congolais de l'Administration coloniale, sont dispensés du fouet ».

C'est dans ce climat de méfiance entre Blancs et Noirs, de ségrégation raciale et sociale, que nos jeunes coloniaux font connaissance avec la colonie. Ignorant cette réalité, Georgette apprécie le calme de la ville, ses rues et ses trottoirs « lisses et d'une grande propreté » et le climat « parce que la chaleur n'était pas trop forte et qu'il fallait mettre un lainage le soir, il était difficile de se croire en Afrique ». S'attardant sur la condition même des Congolais, elle constate naïvement : « Ils ne semblent pas connaître la misère. Ils n'ont pas de frais de chauffage, ni d'électricité, ni de loyer à payer. Marchant pieds nus, ils cueillent les fruits, fabriquent des galettes de maïs, prennent de la vitamine D que leur donne le soleil. Ils n'ont pas de dépense en mobilier, en vêtements, en nourriture... Le port du casque ne leur est pas nécessaire tandis que sans protection, nous risquons un coup de soleil sur la tête ce qui est susceptible d'entraîner notre mort ».

Les conditions de vie de Georgette au Katanga sont ce qu'un hôtel cinq étoiles planté dans une réserve naturelle en Afrique du Sud pourrait offrir à ses vacanciers, services compris : bungalow avec son mobilier exotique, salon, salle à manger, chambre à coucher, salle de bains, une pièce appelée magasin et, au bout d'un long couloir vitré, la cuisine où règne Ilunga le cuisinier et boy à tout faire, et qui fait tout, en effet, absolument tout. Envions la vie de princesse de Georgette qui n'a aucune charge de ménage. Ses journées, elle les passe à lire, à écrire à ses parents, à faire quelques courses et à parler avec la femme d'Ilunga qui est « toujours à broyer du manioc dans un chaudron, à cuire des galettes de maïs sur un feu de bois, à se tresser les cheveux sans s'arrêter de jacasser » et « Quand Raymond est de retour au foyer, nous jouons aux échecs et nous profitons de notre liberté pour forger notre intimité, sans le regard bienveillant ou méfiant de notre mère et de notre belle-mère. Nous sommes seuls à prendre une décision. Le baiser du soir et le baiser du matin scellent notre amour. Ayant tous deux connu la guerre, nous avons appris la valeur des choses. Nos dépenses sont limitées. Nous avons le projet de bâtir plus tard une maison avec un jardin qui deviendrait le paradis de nos enfants ».

Changement de décor, Raymond est muté à Luluabourg à deux journées de train d'Élisabethville. À noter ici – Georgette n'en parle pas – que les soldats congolais de la Force publique, drillés à la « belge » et qui ont combattu victorieusement en Éthiopie et en Abyssinie, mécontents de se retrouver après ces exploits en position subalterne, se sont mutinés en 1944, à Luluabourg,

brisant l'unité nationale de la Force publique et obligeant les autorités belges à renforcer les contrôles.

Nos deux jeunes gens sont cantonnés dans un îlot en construction dont ils sont les premiers habitants. La vie y est sans attrait, le confort est rudimentaire. Il n'y a ni magasin, ni boulangerie dans la ville. Leur nouveau quartier n'est pas encore desservi par l'eau courante. Il faut puiser l'eau à la source dans un ravin, la faire bouillir, la filtrer. C'est tout un travail. Ilunga est surchargé. Il dit qu'à Luluabourg, le boy cuisinier lave la vaisselle mais ne l'essuie pas. Un second domestique s'impose pour les tâches ménagères : cirer le sol, prendre la poussière, couper l'herbe de la parcelle, aller puiser l'eau et essuyer la vaisselle ! Ce nouveau domestique doit être mis au pas : « Il fallait le surveiller, lui dire de ne pas toujours rester au même endroit, qu'il était inutile de prendre la poussière sur le papier à lettres et sur les bouquets de fleurs ! ».

Les distractions sont rares dans ce quartier isolé. Un poste de radio vient meubler leur journée. De nouveaux voisins, des jeunes couples qui découvrent le Congo pour la première fois, occupent les maisons alentour au fur et à mesure que leur construction s'achève. Une petite communauté se crée, refermée sur elle-même, avec laquelle on partage les petits commérages et ses loisirs en soirées et en week-end. On joue au ping-pong, à des jeux d'intérieur, on se fait son propre carnaval. « Mais l'intimité est absente des conversations » regrette Georgette. « Les relations si amicales soient-elles, gardent une certaine distance. Personne ne s'appelle par son prénom, ne se tutoie, ne livre sa pensée profonde ».

Sont-ce là des comportements habituels tels qu'ils se pratiquent dans certains milieux hiérarchisés : le club des officiers, le club des ingénieurs de la Gécamines ? Georgette ne nous le dit pas.

La nature hostile se manifeste dans tous ses états. Danger de mort : Les serpents, les termites, les moustiques, les mygales, les scorpions, les mouches maçonnes... « Les orages étaient violents et je cachais ma tête sous l'oreiller. À chaque orage des travailleurs noirs tombaient foudroyés. Ils ne savaient pas que leurs pieds nus attiraient l'électricité ». Le soleil est impitoyable, la chaleur est insupportable.

Et puis Georgette découvre qu'elle est enceinte. C'est une voisine plus expérimentée qui l'en persuade. Pour consulter un gynécologue, il faut se déplacer jusque Mikalay à travers la brousse et franchir la Lulua, sur un radeau et sous le regard gourmand des crocodiles. Une équipée mémorable !

Un enfant naîtra : Alain. Ce témoignage devient particulièrement intéressant lorsqu'il nous décrit la situation d'une jeune femme, loin de sa famille, devant accoucher puis élever son premier enfant, privée des soins et des conseils habituels, dans un climat insalubre et livrée à une médecine élémentaire.

Quelques mois plus tard, le jeune couple rentre au pays. Entretemps, d'autres enfants sont nés dans la petite communauté et, en mère patrie, des membres de la famille leur ont laissé la place : la sœur de Georgette, Suzanne, qui était entrée dans les Ordres, a été emportée par une pleurésie, sa grand-mère ainsi que la grand-mère de Raymond se sont éteintes de vieillesse...

Partie seule pour le Congo belge, Georgette, revient en compagnie de Raymond et du tout jeune Alain dans sa mère-patrie qu'elle retrouve avec soulagement.

Tout cela est dit sur un ton placide, réservé, sans recherche d'effets, donnant l'impression d'une transcription de confidences enregistrées, au jour le jour, sur une bande magnétique. C'est un compte rendu sans beaucoup d'états d'âme, sinon une certaine nostalgie qui se dégage de la description des paysages. Par contre l'image qui nous est donnée des indigènes est stéréotypée, sortant tout droit d'un catalogue d'agence de voyages. « La jalousie, l'ambition, la cupidité, n'existent pas chez eux. Chaque tribu s'entraide, a le même patois et les mêmes traditions. Leur vocabulaire est très réduit. Bilulu veut dire une bête, aussi bien un éléphant qu'un moustique. Ils

parlent très vite, avec de grands gestes. Ils sont souples comme une liane, dansent avec leurs tripes, imitent les Blancs en portant des lunettes dépourvues de verres. »

Des moments d'authenticité pourtant, lorsque Georgette prend du recul pour évoquer ses relations avec ses domestiques et le rôle protecteur de ceux-ci, éduqués à servir craintivement leur Blanc et à leur obéir, – ce qui n'empêche pas de leur rendre hommage, en passant. « Nous étions de nouveaux coloniaux sans expérience et sans apprentissage, ce qui est une lourde erreur de la part des responsables. Heureusement, sans même y réfléchir, nous avons la chance incroyable de confier notre ménage aux mains d'un Noir attentif et dévoué. Étant jeunes et gais de caractère, notre attitude envers nos boys était d'une gentillesse spontanée et d'une compréhension assez rare, ce qu'ils appréciaient certainement. Le soir, Maria (l'épouse du cuisinier) venait nous retrouver pour demander une cigarette que Raymond lui donnait volontiers. »

Plus pathétique encore, le dévouement servile du second boy lorsque Georgette est hospitalisée à Mukalay, en prévision de son accouchement : « Nous ignorons de quelle façon il s'est débrouillé pour lessiver, repasser, remplir d'eau un broc pour ma toilette, laver le seau unique qui servait à me soulager. Comment pouvait-il traverser en courant cet abominable trajet (entre l'hôpital et la maison, plusieurs kilomètres et la traversée de la Lulua en radeau) pour nous remettre notre courrier à temps ? Où logeait-il ? Comment se nourrissait-il ? »...

Lorsqu'elle se justifie : « Ainsi que tous les coloniaux, nous mettions les Noirs à l'écart de notre vie » et ajoute : « les travailleurs noirs se tenaient respectueusement à distance. Jamais un mot, ni un geste, ni un regard ne m'a heurtée. Seul, le travail comptait ! Seule l'obéissance était de rigueur », elle témoigne simplement de ce que fut notre colonisation et en donne les traits essentiels.

Quant aux nombreuses photographies représentant Raymond, le papa d'Alain, que celles-ci soient prises en plein air ou sur le porche de la villa familiale ou à l'intérieur, j'observe que, la plupart du temps, Raymond porte le pantalon long, souvent la chemise à manches longues et la cravate alors que les expatriés portaient habituellement, le « capitula », short plus ou moins ample, et la chemise sport à manches courtes. Seul le casque rappelle que Raymond n'est plus à Namur mais au Congo belge. Étrange, cet accoutrement vestimentaire, tout autant que la discrétion de Georgette sur la fonction qu'exerce son époux.

Une autobiographie, au sens propre, appelle un certain dévoilement de soi, attitude difficile à tenir devant son propre enfant : est-ce cela qui me laisse l'impression d'un non-dit ?

José Trussart

Many, Renée, *600 femmes sur un bateau ! ou la relève des ménagères, Congo belge 1945-1960, récit inédit*, Bruxelles, J. Goemaere, 1988 [MLPA 00257]

Écho de lecture

Nous sommes en 1946 : 600 femmes et quelques enfants montent à bord de l'*Élisabethville* à Anvers, pour rejoindre à Matadi les maris partis six mois avant elles. Ils remplaçaient, dès septembre 1945, tous ceux qui furent contraints de rester au Congo durant la guerre.

Les voyageuses, en surnombre, s'installent pour six semaines de voyage. Les plus jeunes doivent se contenter d'une cale sombre, peu aérée, étouffante, transformée en dortoir. Leur lit est un hamac ; leurs malles, reléguées dans la soute, ne sont accessibles que deux fois par semaine. Malgré l'inconfort et les différences de classe, la discipline et la bonne entente semblent régner. Compensation : en cette fin de guerre, les repas sont soignés.

Que font ces dames ? Elles bavardent, s'occupent à des travaux d'aiguilles, lisent, écrivent, se dorent au soleil, dansent le soir accompagnées peu à peu par l'équipage, les enfants courent partout. C'est tout ce que l'on sait. Après le point d'exclamation du titre, on pourrait s'attendre à plein d'anecdotes pittoresques : 600 femmes et un équipage d'hommes en vase clos ! Une remarque à l'arrivée : le bateau ressemble plus à un bateau d'émigrés !

Et Ghislaine notre écrivaine ? Ghislaine ne voit rien, perdue dans ses rêves, ses interrogations sur l'avenir, les souvenirs de son Ardenne natale et de sa chère famille si simple, si pieuse, si proche de la nature. Elle s'inquiète, son mari l'aime-t-il comme elle l'aime ? Les fiançailles, le mariage et le départ de Serge trois semaines après, ont été si précipités ! Il s'est montré si froid, si distant dans l'intervalle. Leur relation est restée strictement amicale. Chaque soir, il s'esquivait avec son père pour d'interminables parties de poker. En six mois, elle n'a reçu que deux lettres. Heureusement, elle a la compagnie de son amie Andrée, une jeune femme moins sentimentale, et la distraction d'un gentil flirt platonique avec un commissaire de bord. Remarquée au milieu de 600 femmes ! Enivrant ! Mais aussi un peu inquiétant !

À son arrivée, son inquiétude, son dépit s'accroissent. Son mari se montre distant et écarte toute occasion d'intimité. On peut penser que la situation s'arrange par la suite car elle aura trois enfants et sa vie lui plaira. Mais Ghislaine n'en dit rien. Elle évoque longuement sa famille et sa vie en Ardenne, à Sugny, et sur les bords de la Semois, mais passe sous silence l'évolution de ses rapports avec son mari alors qu'elle a mis les lecteurs dans la crainte à ce sujet. Est-ce tabou ? La déception est-elle trop forte ou l'entente si harmonieuse ? Quand elle apprend l'existence des « *ménagères*, cette institution discrète mais bien établie car nécessaire dans la vie d'un broussard, puisqu'elle lui crée un simili ou un vrai foyer », elle ne demandera jamais à son mari s'il en a profité pendant son absence.

Le récit de Ghislaine, un peu naïf et malhabile, pourrait décevoir car il n'élucide pas l'énigme de son titre accrocheur, mais c'est là tout son intérêt. Ghislaine, c'est Renée qui n'ose pas dire *je* car l'énigme est restée entière pour elle aussi. Si elle s'étend longuement sur le voyage, sur la traversée, elle passe très vite sur les 15 ans de sa vie coloniale à Boma puis à Léo, sur ses « percées » en brousse avec son mari, dans la Mayumbe, en forêt profonde ou dans la savane puisqu'il est ingénieur des eaux et forêts. Seuls les jours d'arrivée et deux journées en brousse sont évoqués. Si elle n'a jamais pu savoir si son mari avait connu une *ménagère* au Congo, elle sait par contre qu'il a vécu avec une *ménagère* dans la suite de sa vie, en Amérique latine où il fut engagé après leur retour en Belgique en 1960. Ce qui ne peut se dire est donc le drame intérieur d'une relation de couple qui n'est pas transparente. On comprend d'autant mieux que la narratrice – qui a attendu le décès de l'époux pour écrire – ne parle qu'à demi-mots de ce qui lui rend le cœur gros puisqu'elle destine son récit à ses petits-enfants.

Pourquoi écrit-elle en 1988 ? Pour se purger de sa peine conjugale mais aussi parce que son amie a retrouvé une lettre que Ghislaine lui avait envoyée de Boma-Kisundi, le 8 juillet 1946. Dans cette lettre de six pages, document authentique d'époque qui décrit sa vie au quotidien, elle formulait le vœu de transmettre l'aventure des 600 femmes sur le bateau du Congo à ses petits-enfants.

La lettre est placée comme un noyau attestant la vérité des faits, au cœur du petit livre autoédité. Elle balise le temps qu'il aura fallu à la femme – 40 ans – pour questionner, du point de vue de l'épouse blanche, le couple mixte du colon et de sa ménagère. Elle désigne les destinataires de la transmission de ce patrimoine autobiographique au sein de la constellation familiale.

Anne Mingot et Francine Meurice

Le théâtre itinérant au Congo

Heckmann, Monique, Zimmermann, Jacques, *Le Guignol de Bilulu, théâtre de marionnettes*, transcription d'interview, 2011 [MLPA 00259]

Présentation

Il s'agit d'un témoignage oral de Monique Heckmann et de Jacques Zimmermann, à bâtons rompus, sur base d'interviews réalisés et transcrits par Myriam Deweerdt, José Dosogne et Francine Meurice, en 2011, lors de plusieurs rencontres.

Les comédiens retracent de mémoire les 132 représentations de marionnettes qu'ils ont données dans l'Est du Congo Belge au profit des enfants des expatriés et des enfants congolais, du 11 septembre 1955 au 6 juin 1956. Ils estiment à 75. 000 le nombre des spectateurs ayant assisté à leurs représentations.

Jacques Zimmermann a conservé ses agendas d'époque et fait le relevé, appuyé par une carte, et avec précisions de dates, de l'itinéraire suivi à partir de Stanleyville (Kisangani) pour aboutir à Élisabethville (Lubumbashi), des villes et bourgades où les marionnettes se sont données en spectacle, et des moyens de transport utilisés (avion, voiture, train, bateau, bac), soit près de deux mille kilomètres.

Le récit et la carte sont complétés par la reproduction d'un exemple des programmes présentés. Des petits scénarios mettant en scène Bilulu (le petit Blanc) et Polé-Polé (le petit Noir) qui se sont liés d'amitié et partagent des aventures tintinesques. Polé-Polé suivra Bilulu en Belgique pour d'autres aventures... 12 photos illustrent ce voyage.

José Trussart

Écho de lecture

Cette aventure exceptionnelle dans un pays qui ne l'est pas moins par la diversité de ses paysages et la richesse de ses réserves naturelles fut encouragée, au départ par le Ministère de la colonie – par l'octroi d'un billet d'avion –, et assistée matériellement sur place par l'Administration territoriale, les missions et les sociétés minières. Elle rencontra un énorme succès populaire.

Une première tournée avec le support technique du Gouvernement provincial colonial (véhicules motorisés et personnels auxiliaires) conduisit la troupe à travers la province de Stanleyville. Vu le succès rencontré auprès de la population et sur insistance des missions, les deux comédiens se lancèrent dans une seconde tournée, avec leurs propres moyens, dans les provinces du Kivu et du Katanga. Cette tournée se termina à Élisabethville.

Il faut savoir qu'à cette époque (1955-1956), la ségrégation raciale, bien qu'on s'en défende officiellement, était de mise. Les enfants *Blancs* ne fréquentaient qu'exceptionnellement les enfants *Noirs*, ceux-ci résidant dans une Cité *extra-muros* qui leur était réservée et appelée *Le Belge* ! Les représentations se donnaient donc dans des salles distinctes selon l'appartenance raciale et le plus souvent en plein air lorsqu'elles s'adressaient à des Congolais.

L'enseignement à l'école primaire était donné en Lingala et en Swahili selon les régions. Les textes des scénarios, élaborés d'abord en français, furent traduits dans les langues vernaculaires afin de les rendre accessibles aux enfants congolais. Des interprètes locaux furent alors sollicités pour jouer les rôles de Bilulu et de Polé-Polé.

À noter que les orphelins dont il est fait mention étaient, pour leur majorité, des enfants naturels, mulâtres nés de relations mixtes, retirés à leur mère congolaise et placés, pour « leur bien », dans des institutions spécialisées confiées aux missions. Parfois le père naturel en supportait la charge.

Sur internet, j'apprends que plusieurs représentations ont été données dans la salle de cinéma du collège Saint-François-de-Sales à Élisabethville. Le témoin s'exprime comme suit : « C'est là également qu'une troupe présentait des spectacles de marionnettes suspendues dont le héros

s'appelait Bilulu (insecte) et qui quémandait l'aide des petits spectateurs chantant : « Bilulu, t'en fais surtout pas (bis). T'en fais surtout pas puisque nous sommes là (bis) », et cette chanson réussissait chaque fois à donner confiance au malheureux héros sous les cris d'encouragement des spectateurs. Il n'est pas fait mention de Polé-Polé (cf. *Une enfance au Congo Belge*).

En ce qui concerne le comportement des spectateurs, Monsieur et Madame Zimmermann-Heckmann font observer que les enfants congolais vivaient les aventures de Bilulu avec beaucoup plus d'enthousiasme et d'intensité que les enfants des expatriés. Ces marionnettes restèrent longtemps dans la mémoire des enfants *Blancs et Noirs* qui eurent la chance de les voir évoluer.

Étrangement, c'est qualifiés de « Bilulu » que les Kasaiens installés à Élisabethville furent chassés en 1961 par les Katangais et durent réintégrer leur province d'origine. « Bilulu », devint dans le langage courant, une injure grave, un terme de mépris découlant des pratiques de cet insecte qui pollue la farine de manioc !

José Trussart

Les accidents intimes causés par les guerres mondiales

La guerre 1914-1918 en Belgique

Les lettres de prison

Mallieux, Fernand, *Souvenirs de prison 1917-1918, 1919-1921* [MLPA 00227/0002]

Ce récit fait partie du fonds Fernand Mallieux légué par sa belle-fille, Germaine Slacmeulder, à la collection APA-AML. Fernand Mallieux, avocat et écrivain, l'a rédigé à partir de ses lettres écrites de la prison Saint-Léonard à sa femme. Ces lettres manuscrites sont conservées également dans nos archives [MLPA 00227/0001].

Écho de lecture n°1

Avocat liégeois, Fernand Mallieux raconte son incarcération par les Allemands du 27 octobre 1917 à la mi-janvier 1918.

Son récit a été écrit au mois d'août suivant. Il compte 49 pages dactylographiées auxquelles s'ajoutent celles d'un épilogue daté d'octobre 1921.

Liège, octobre 1917 : la ville est occupée par l'armée allemande depuis que celle-ci a mis fin, il y a un peu plus de trois ans, à l'héroïque résistance des forts qui la défendaient. Le 27, dans la matinée, Fernand Mallieux se rend au siège de la police militaire pour effectuer des démarches concernant le sort de compatriotes emprisonnés. Il fait longuement antichambre jusqu'au moment où deux policiers lui apprennent qu'il est en état d'arrestation. Il est emmené à la prison Saint-Léonard. Placé dans une très petite cellule, Fernand Mallieux se sent tout désemparé : « Il fait froid et noir, aurais-je cru qu'on pouvait être aussi seul ? ».

Fernand Mallieux a hébergé un prisonnier de guerre russe transféré en Belgique et qui s'est évadé. Il lui a procuré de faux papiers et l'a mis en rapport avec un passeur qui devait lui faire franchir la frontière hollandaise. Pour pénétrer aux Pays-Bas, qui étaient neutres, il fallait surmonter l'obstacle constitué par les fils électrifiés d'une clôture tendue par les Allemands le long de la

frontière belge¹⁹. Le soldat russe réussira à bondir par dessus l'obstacle après avoir dû lutter contre une sentinelle allemande et l'avoir étranglée. À la suite de l'arrestation de passeurs, les Allemands découvriront l'implication de Fernand Mallieux dans l'aide apportée aux fugitifs désireux de gagner les Pays-Bas. Après avoir nié cette complicité, Fernand Mallieux finit par l'avouer.

Pendant deux mois et demi, jusqu'à sa libération, Fernand Mallieux sera seul dans la cellule où il a été mis en détention lorsqu'il est arrivé à Saint-Léonard. Il souffrira naturellement de sa détention, qu'il supportera courageusement, mais il ne subira ni humiliations ni brutalités. Il ne sera pas torturé.

La lecture ainsi que des réflexions philosophiques et spirituelles meubleront les loisirs forcés de Fernand Mallieux. Il ne pourra pas recevoir la visite de ses proches mais entretiendra avec eux une correspondance assez fréquente. Il recevra souvent des colis dans lesquels la nourriture occupe une grande place.

Fernand Mallieux aura l'occasion de s'entretenir avec le bâtonnier. Il parviendra à communiquer avec des codétenus, soit au cours des promenades, soit à l'intérieur de la prison à travers les conduites de chaufferie, voire même à travers les murs. Il réussira à donner à des codétenus des conseils d'avocat. Il chargera sa femme de prendre des contacts en faveur de ceux-ci.

Au fil du son récit, Fernand Mallieux décrit les procédures mises en œuvre dans le cadre de la répression exercée par l'occupant et auxquelles il a été confronté comme avocat. Il relate aussi le sort de certains de ses codétenus.

S'il rapporte trois interrogatoires qu'il a subis, Fernand Mallieux ne parle pas d'une comparution devant un tribunal.

En janvier 1918, sa femme, informée par deux avocats, lui apprendra dans un message caché « sous un pâté de pommes de terre » qu'il a été condamné à un mois de prison imputé sur la détention subie. Ensuite, un dimanche soir, le directeur de la prison viendra lui annoncer qu'il sortira le lendemain matin, à six heures.

Peu après sa libération, Maître Mallieux « rasé de frais, un gros paquet de livres sous le bras, quelques fleurs à la main, [retrouvera] chez lui ».

Raymond Du Moulin

Écho de lecture n°2

Dans ce récit, Fernand Mallieux prend le pseudonyme de Nicole Langelier qu'il utilise par ailleurs pour signer des articles. Curieusement, *Nicole* est ici un prénom masculin. Nicole Langelier annonce en début de texte que « L'auteur éprouva une répugnance insurmontable à parler de lui à la première personne » mais ajoute que : « Tout est vrai dans ce récit ». Celui-ci a été rédigé en août 1918.

La Belgique est sous la botte allemande depuis août 1914. Maître *Langelier* a plaidé à Liège la cause de nombreux patriotes arrêtés par l'Occupant. Celui-ci tente par tous les moyens d'empêcher le passage de la « frontière », c'est-à-dire celle de la Hollande neutre et proche par laquelle beaucoup de jeunes hommes tentent de s'échapper. En 1917, l'avocat est lui-même incarcéré. Il est accusé d'être l'un des complices d'une dame Archambeau qui a hébergé un Russe, prisonnier de guerre évadé. La dame a trahi. Les autres accusés nient tous.

¹⁹ Cette clôture est le sujet d'un article de l'historien Alexis Vanneste qui a été publié récemment sous le titre : « Le premier rideau de fer ».

Le plus pénible de la geôle (toujours écrit *géo*le !) est son étroitesse. L’avocat y marche parfois en diagonale pour gagner quelques centimètres. Il doit transformer la table pliante en lit pour la nuit. Le seul lien avec l’extérieur est la sonnerie des cloches de l’église Saint-Léonard et à travers les barreaux de la fenêtre, la vue sur les toits et une colline. Toutefois, « la prison n’est pas le royaume de l’absolu silence », écrit-t-il, « puisque l’on y parle fût-ce en cachette [...] Les murs résonnent au moindre bruit et transmettent le son d’une chambre à l’autre [...]. Dans ce vaste corps circule ainsi un courant de vie générale où l’individu retrouve une raison d’exister. L’on se contente de peu, il est vrai, quand on est enfermé ; avant tout, la créature humaine veut vivre, elle s’accroche éperdument au monde qui se dérobe et qui continue à s’agiter autour d’elle, plein de désirs et de rumeurs. » La promenade quotidienne de quinze minutes dans le jardin ne permet guère de contacts avec d’autres prisonniers puisque l’on doit déambuler en rond, bien séparés les uns des autres, en d’étroits sentiers.

Le détenu peut écrire une lettre par semaine ; le geôlier lui apporte une seule feuille de papier et un crayon mais reprend tout, trente minutes plus tard. La famille peut envoyer du courrier grevé des mêmes restrictions. Toutes les lettres passent par la censure.

À titre d’exemple, trois lettres à son épouse sont reproduites fidèlement, chacune à des dates de plus en plus rapprochées du dénouement. C’est le seul endroit où le *Je* apparaît. La première lettre citée commence par *Chère Amie*, la seconde par *Chère Jeanne*, la troisième beaucoup plus tardive par *Ma chère Janot*. Le signataire la rassure sur sa santé et son moral, s’enquiert de la conduite et des résultats scolaires de ses deux fils ; il leur adresse force conseils. Ce courrier use d’un style très littéraire aux images poétiques ; elles semblent venir naturellement à l’auteur tout au long des *Souvenirs*.

Aucune visite n’est permise. Les proches peuvent néanmoins apporter des vêtements, de la nourriture et des livres. La bibliothèque de la prison offre un choix restreint. Langelier demande à sa femme du Pascal et du Bossuet mais ne semble ni se livrer à la prière ni participer à un service religieux. En revanche, il médite beaucoup, en philosophe et en juriste.

À ce titre, il juge la Justice du Keiser Guillaume II. Elle respecte en apparence les règles de la guerre tout en les transgressant. Siègent au Conseil de Guerre des officiers peu au courant du droit. Un avocat peut intervenir, certes, mais seul le président détient le dossier, c’est-à-dire le rapport de la police qui s’est livrée aux interrogatoires. Ses méthodes sont rudes mais bien loin de ressembler à celles que la Gestapo mettra en œuvre lors de la Deuxième Guerre mondiale. Les moyens utilisés pour obtenir des aveux sont ceux de toutes les polices : privation de sommeil, défilé des interrogateurs, menaces, alternance de la carotte et du bâton. Les condamnations prescrivent presque toujours la peine capitale. Le verdict est soumis à deux échelons supérieurs, qui ordonnent ou non l’exécution. Celle-ci est la décision la plus courante. Il n’y a pas de Cour d’Appel. On fusille les malheureux patriotes à l’aube dans la cour même de la prison.

Langelier attend longtemps d’être interrogé ou confronté à ses co-accusés, y compris Mme Archambeau. Il nie comme tous les autres. La dénonciatrice finira par être déclarée folle.

Un dimanche soir, à la mi-janvier 1918, le directeur vient annoncer au détenu qu’il est condamné à un mois de prison imputé sur la détention et à une amende. Il est relaxé le surlendemain : « Langelier, rasé de frais, un gros paquet de livres sous le bras, quelques fleurs à la main, rentrait chez lui. »

Il se demande s’il pourra encore plaider pour les patriotes arrêtés. Tout l’homme est là !

Jean Nicaise

Les lettres du front

Trussart, José, *Un volontaire de guerre, 1914-1918*, 33 pages et annexes [MLPA 00243]

Écho de lecture

Une collecte de souvenirs de la guerre de 1914-1918 a été lancée au sein de l'APA-AML en vue du Centenaire de 2014. José Trussart a dès lors entrepris d'aller à la rencontre de son père, dont il ne connaissait que certains détails de sa vie de soldat. Les médailles figuraient en bonne place dans le salon. En 1938, à l'âge de 7 ans, José prend la mesure, de proche en proche, de cet homme parti à la guerre à 16 ans, gazé au front, trépané, à demi-sourd et porteur d'une grosse cicatrice. Son récit est en tous points émouvant. Il voit en lui un héros, d'autant plus qu'il apprend, enfant, de la bouche même de l'intéressé, qu'un homme a été sauvé sur le champ de bataille par son père.

L'enfance de José avance. Une seconde guerre commence, avec l'image d'un Roi controversé, et une aventure familiale périlleuse dont José a déjà fait le récit²⁰. Le père et la fille sont donc des héros.

L'adolescence fait suite à l'enfance. Ensuite, en 1979, le père meurt des séquelles de la Première Guerre.

Logique avec lui-même, José Trussart entame la vraie recherche en commençant par la famille, c'est-à-dire une correspondance sauvée de la guerre, tout en retrouvant les origines françaises de son père. Le Musée de l'armée est l'étape suivante, même si les *découvertes* sont loin d'être faciles à obtenir.

Le dossier de son père finit par exister. Il est abondant et va de 1914 à 1980. Tout semble y être : hospitalisations, promotions, et même condamnation. Une semaine d'absence inexplicquée, est-ce un problème ? Finalement cela semble avoir été fréquent dans les périodes de stress inhumain générées par cette guerre infernale. Le père de José Trussart est d'ailleurs gracié en 1923 et réintégré dans ses droits (il avait été considéré comme déserteur).

José Trussart note que ce sont de très jeunes gens qui sont soldats en 1914 et qu'à l'aune des normes actuelles de l'ONU, ils seraient considérés comme des enfants-soldats. Les circonstances très variées qui ont présidé à leur enrôlement sont résumées dans une phrase que j'ai notée au Musée de l'armée, à propos des engagés volontaires de 1914-1918 : « les jeunes gens enthousiastes se ruent dans une guerre qu'ils croient courte ».

Le patriotisme est partout teinté d'un regain de religiosité à l'époque (multiplication des statues et des *potales*, pèlerinages, domaines mariaux, piété multiforme – Vierge et Sacré-Cœur –, Banneux, Beauraing, Basilique de Koekelberg et Montmartre). Il inspire par exemple cette citation relevée dans la collégiale Saint-Martin de Montmorency, en bordure de la plaque²¹ notant « les héros morts pour la France : ils ont réalisé dans leur foi la beauté de la victoire, l'achèvement de la justice et la splendeur de la récompense ».

José Dosogne

²⁰ *Ma sœur cette héroïne* [MLPA 00252]

²¹ La France a systématiquement élevé 45.000 monuments aux morts dans 45.000 villages.

La guerre 1940-1945 en Belgique

Les écrits d'époque

Les journaux d'exode

Van Braekel, Gérard, *Carnet de route, du 18 mai 1940 au 31 juillet 1940*, Journal manuscrit en trois tomes (copie), 56 pages [MLPA 00215]

Écho de lecture n°1

J'ai rassemblé de nombreux récits de l'exode d'un million et demi de Belges fuyant devant l'invasion allemande en mai 1940 sous le titre *La grande panique de mai 40* [MLPA 179]. Le présent *Carnet de route* mériterait d'être joint à cette modeste anthologie. Il s'agit du journal d'un jeune homme de dix-sept ans tenu soigneusement pendant l'exode. L'écriture du manuscrit dont j'ai lu la photocopie est appliquée et très lisible.

Le 18 mai, les Van Braekel s'embarquent dans la camionnette conduite par le père. Ils prennent avec eux la famille P. Mme P. se montrera insupportable. Pourtant ses amphitryons la supporteront avec patience jusqu'au point d'arrivée dans le sud de la France.

Tout ce petit monde démarre de Mouscron. Sur la route de Dunkerque, le cortège des réfugiés subit des bombardements et des mitraillages ; il y a des blessés et des tués. Le soir, le groupe heureusement épargné par les bombes et les balles, trouve à se loger dans une « grange gardée par les rats », entre Calais et Saint-Omer. Le lendemain, la petite troupe, en dépit d'une panne, arrive sans trop d'encombres à Saint-Calais, dans la Sarthe. Une charmante dame, Mme Guilmin trouve à la loger. Elle donne une adresse à Sète car la ville est réservée aux Parisiens. Commence alors une longue traversée de la France. Gérard a rencontré un ami prénommé Maurice et ses proches arrivés à Saint-Calais avec leur Skoda. À l'occasion ils joueront le rôle d'estafette. Jour après jour, Gérard note fidèlement les péripéties de chaque étape, entre autres les menaces de réquisition de la camionnette. Les réfugiés passent la nuit au petit bonheur, au besoin dans la camionnette, parfois dans une école ou dans une ferme, bref, là où ils trouvent un accueil plus ou moins bienveillant. Cette bienveillance se transforme en hostilité à Châtellerauld atteint le 28 mai, jour de la capitulation de l'armée belge décidée par Léopold III. Il vaut mieux quitter cette ville pour rejoindre Poitiers par la campagne. Les villageois se montrent rapidement moins vindicatifs sauf un fermier qui « ne veut absolument pas (les) recevoir à cause de la trahison du roi ». Les voyageurs éviteront ensuite au maximum le Massif Central, car la camionnette peine dans les côtes. Détour par Toulouse, puis par Carcassonne la médiévale qui éblouit Gérard.

Les réfugiés arrivent enfin à Sète le 10 juin. Les personnes dont ils avaient l'adresse sont parties pour Bizerte. M. Van Braekel et sa suite vont s'installer près de Montpellier à Palavas (800 habitants). La camionnette est confisquée ; on loue des cabanons au bord du canal du Rhône à Sète, séjour de week-end des Montpelliérains. La famille P. s'installe dans un premier cabanon : bon débarras ! Maurice et les siens dans un deuxième ; les Van Braekel dans un troisième, inconfortable et très sale. La propriétaire de ce cabanon est une virago, surnommée *Moustache* ; elle voudra déjà les déloger au bout d'une semaine, mais ils résistent. Le séjour sera plus long que le souhaitaient les uns et les autres. Gérard écrit une sorte de procès-verbal quotidien. Il semble qu'il prenne des notes car il raconte à plusieurs reprises qu'il recopie son journal le soir. Il passe le temps de différentes manières : lecture de romans, parties de cartes, pêche à la ligne, balades en barque, baignades dans la mer à Palavas-les-Flots, coups de soleil sur la plage, courses dans les magasins du village qui se vident peu à peu des denrées essentielles ; visite à vélo des environs et surtout, pour toute la famille, lutte incessante dès le soir contre des millions de moustiques. Les journées du père sont occupées par la quête d'allocations accordées aux réfugiés et de laissez-

passer dans l'espoir d'un retour paisible. La maman va de temps en temps en train à Montpellier pour des courses moins stériles qu'à Palavas, aux flots pas toujours tranquilles.

Le 28 juillet, c'est le départ tant attendu, tant espéré. On a appris que la maison familiale est intacte. La camionnette est libérée, les batteries sont rechargées, de l'essence est trouvée en fraude. En route ! Le retour ne sera troublé que par l'intervention de gendarmes interdisant le passage malgré le laissez-passer obtenu finalement à la mairie. Le problème sera résolu par un détour pour éviter les pandores. Gérard note chaque ville de l'itinéraire avec un soin scrupuleux. Le passage de *la ligne de démarcation* se réalise sans problème le 30 juillet et ce sont des soldats allemands qui fournissent le carburant ! Gérard nomme encore les villes qui défilent.

Le 31 juillet, enfin l'arrivée à MOUSCRON écrit en grandes lettres ; elles mettent un point final au *Carnet de route* d'un adolescent très doué ; il nous laisse un témoignage personnel et précis de la panique de mai 40.

Jean Nicaise

Écho de lecture n°2

Sans préciser ses motivations, Gérard Van Braekel, âgé de 17 ans, a rédigé un carnet de route au cours de son exode en France qui a duré 75 jours, du 18 mai 1940 au 31 juillet 1940. Ce document est remarquable et il permet de retracer l'itinéraire complet sur la carte. Au vu de l'ampleur de ce récit très détaillé et clairement autobiographique, il donne à penser que l'auteur a pris des notes, ou rédigé son journal, tout au long du parcours. Aux dates des 22, 23, 25 et 26 juin, il précise en effet qu'il « commençait à recopier » ou « qu'il continuait à transcrire » son journal de route. La mémoire seule ne suffirait pas à restituer autant de détails s'ils n'avaient pas été notés au quotidien, ce qui suppose cependant que le déroulement du voyage ne comportait pas de faits de guerre constants et traumatisants.

La date de départ du 18 mai indique clairement un décalage entre le déferlement des troupes allemandes survenu à partir du 10 mai dans les Ardennes et les combats commencés plus tard à Lille, Courtrai, Mouscron, éloignés de plus ou moins 160 kilomètres de la Semois. Renseignements pris aux Archives de Mouscron, les troupes ennemies n'y sont arrivées qu'à partir du 23 mai. Cette date du 18 mai indique également que le départ précipité de la famille de Gérard semble dû à un fait précis : le poste frontière français a été fermé au cours des journées des 18 et 19 mai. Cet écart de calendrier explique les différences déjà constatées dans des récits analogues de notre fonds APA-AML²², où l'exode ressemble davantage à un voyage qu'à une fuite. Il se déroule à pied, à vélo, en voiture, en train, à l'écart d'une guerre qui ne se manifeste que de loin.

Le récit de Gérard nous fournit un véritable laboratoire de l'exode en livrant ce qu'il constate et ce qu'il éprouve sous l'angle de sa jeunesse. Par contre-coup, les faits qu'il ne mentionne pas et qui posent question, en raison de cette même jeunesse, nous sont perceptibles également. Quel est en effet le rapport entre la guerre et la peur qui conduisent les uns à tout quitter et n'empêchent pas les autres de rester ? Gérard montre que leur mouvement, à l'instar de celui des autres familles, semble quasi-spontané : « il faut partir ! ». L'année 1939 avait vu la situation européenne se détériorer dans de multiples conflits, alors que l'état du monde dans les années trente était déjà alarmant.

Leur exode est caractéristique : des familles fuient Mouscron ensemble, en camionnette et en voiture. Au second stade, elles se ressaisissent dans le calme du Languedoc méditerranéen. Au troisième stade, elles reviennent à Mouscron dès qu'elles le peuvent. Aux yeux de certains historiens d'ailleurs, l'exode passe pour une erreur grave et même un des multiples facteurs de la

²² Cf. l'anthologie de récits d'exode constituée par Jean Nicaise, *La grande panique de mai 1940, dix récits autobiographiques*, MLPA 00179.

défaite. Encouragée par les Allemands, qui terrorisent les civils avec leurs Stukas, les mitrailleurs et les bombardements, la marée humaine des réfugiés encombre les routes en s'opposant à la progression des troupes alliées qui remontent vers le Nord.

Gérard a l'œil curieux, le verbe malicieux, l'écriture alerte. Son récit se déploie tantôt en *je*, tantôt en *nous*. La famille se déplace comme d'autres en camionnette, ses membres dorment à l'hôtel et ils mangent au restaurant, dans un café ou dans un bar lorsque les commerces fonctionnent dans un monde qui semble préservé. Curieusement, les pénuries les plus graves n'apparaissent qu'au bord de la Méditerranée. Il arrive certes que l'accueil ne comporte qu'un sol couvert de paille, qu'un fermier traite nos compatriotes comme des animaux, ou que la camionnette serve de dortoir – les dormeurs y sont serrés « comme des pilchards ». Les embouteillages bloquent souvent *les files* de voitures, elles font *la queue* – Gérard connaît les distinctions lexicales.

Le 20 mai un avion allemand lâche des bombes aux environs ; ce sera la seule apparition de la guerre. Un premier rendez-vous ponctue le parcours d'un repos de quelques jours chez une amie de la famille ; le rendez-vous suivant se situera en Languedoc. Gérard lit beaucoup, il achète des livres au passage. Les messes du dimanche sont suivies mais les gestes routiniers et vieillots dérangent le jeune homme.

Le 28 mai agit comme une douche froide : la capitulation belge vicié les rapports avec la population un court moment, mais les gendarmes et les militaires français restent désagréables longtemps, jusqu'à réquisitionner les voitures belges. Le 3 juin, on parle de parachutistes allemands comme d'un fantasme et la *chasse au gibier* s'organise. Gérard découvre que, de départ en départ au quotidien, on ne cesse pas « de quitter les gens et les choses ». Sa montre s'arrête, un curieux présage ! Des désordres de santé apparaissent dans le groupe. Certaines nuits d'orage causent la panique. La camionnette a quelques ennuis. L'essence se raréfie. Gérard vit une série de *premières* qui le fascinent : *première bouillabaisse*, *premières frites*, *premier dîner de tomates*, *première soupe aux tomates*, *première boîte d'anguilles*, *premières allocutions de réfugiés*, *première communion depuis le départ*, *premier jeu de boules*.

Sa découverte la plus marquante est la Méditerranée. Selon lui son eau est faite de quatre bleus distincts. Il y a l'odeur de sel, les marais salants et les étangs, la bande côtière et les cabanons. En outre l'absence de dunes le frappe très fort. L'extraordinaire est pour eux tous d'arriver à la plage proche de Montpellier, leur donnant ainsi vingt ans d'avance sur le tourisme des années 1960. Il s'agit de Palavas-les-Flots qui deviendra « l'archétype de la station familiale et populaire » selon les dires de trois guides touristiques échelonnés de 1966, 1985 à 2008-2009. La famille habite une cabane à l'état brut « pareille à un vieux cercueil », sans gaz, ni électricité, ni eau. Mais il y a le sable, la mer, la pêche, les barques, le soleil, le vent, les vagues et les orages. Toutefois, le mistral, les moustiques, les mouches, les fourmis, les désordres gastriques et les coups de soleil gâtent leur plaisir.

Gérard ne parle pas de l'appel du Général de Gaulle du 18 juin mais de Pétain et de l'Armistice signé le 23 juin. Les denrées se raréfient : pain, café, sucre, beurre, margarine, lait, pommes de terre, charbon et essence. Gérard joue avec son vieil harmonica. La chasse aux hannetons et aux libellules est ouverte. La nécessité de s'inscrire pour toucher les allocations de réfugiés est astreignante.

L'idée du retour à Mouscron apparaît le 28 juin, mais que va-t-on retrouver ? Le 30 juin heureusement, ils apprennent que rien n'y est démoli. Certains Belges retournent déjà au pays. La propriétaire, dite *la Moustachue*, les somme de partir. La rupture France-Angleterre sidère les réfugiés. Mais l'événement dominant pour l'adolescent est d'abord et surtout la visite guidée de l'extraordinaire site de Maguelone et des restes de sa cathédrale – il y consacre quatre feuillets de son journal, le 7 juillet. Il apprend en effet qu'un évêché y a été installé pendant un millénaire du

VI^e au XVI^e siècle et que Maguelone a été le théâtre de la querelle du Sacerdoce et de l'Empire²³. L'autel de la cathédrale tourné vers les fidèles suivant le mode primitif le trouve admiratif.

La camionnette, saisie à l'arrivée, est libérée mais il faut la remettre en état et le visa est long à obtenir. L'essence volée est achetée clandestinement. Cependant des préparatifs allemands sont annoncés en Flandre à mi-juillet en vue d'attaquer l'Angleterre. N'est-ce pas un problème pour rentrer ?

Le départ des réfugiés vide déjà les rues de Palavas. Il n'y a plus rien à acheter. Le visa pour le retour en Belgique est obtenu le 25 juillet, et des milliers d'autos font la queue à la ligne de démarcation. Deux jours plus tard, comme par miracle, un Belge arrive avec un autocar pour les rapatrier. Bernard et Gérard sont à bord et les autres suivent dans la camionnette avec les bagages. Ils doivent forcer les barrages de gendarmerie pour passer et rouler jusque dans la nuit. La ligne de démarcation est franchie le 30 juillet. Après une dernière nuit à Soissons, la frontière belge et Mouscron sont atteints le 31 juillet.

Ne peut-on se demander si le plus grand intérêt de ces périples d'exode, pour la plupart sans nécessité réelle, n'est paradoxalement pas d'avoir permis à beaucoup de nos concitoyens de s'émanciper quelque peu de leur terroir coutumier au cours d'un réel voyage initiatique²⁴, anticipant ainsi sur les villégiatures qui n'allaient pas tarder à s'ouvrir au plus grand nombre ? Il n'en a pas été de même pour les CRAB qui, avec raison, avaient reçu l'ordre de quitter le pays pour échapper aux Allemands, ce qui n'empêcha pas certains parmi leurs membres²⁵ de saisir l'occasion de vivre en groupe un voyage mémorable, jeune et sportif, à vélo.

José Dosogne

Les écrits a posteriori

Du côté des petites filles et des jeunes filles

Laruelle-Louvet, Janine, *Le chant de l'alouette*, 2012, tapuscrit 110 p. [MLPA 00229]

Présentation

Dans ce témoignage autobiographique écrit en 2012, l'auteure raconte son enfance pendant la guerre 1940-1945, de la déclaration de la guerre aux quelques jours qui suivent la libération. Elle ancre sa narration dans l'ici-maintenant de son récit et le point de vue est celui de l'enfant de l'époque, entre ses 7 ans et ses 11 ans. L'histoire se passe à Schaerbeek où habite la petite fille, puis sur la route d'un exode avorté vers l'Angleterre, ensuite à La Panne, au milieu des combats, de nouveau à Bruxelles sous les V1 et V2 pour se poursuivre en Hesbaye, chez ses grands-parents maternels, à Hannut, et chez sa grand-mère paternelle, à Avennes.

Si le texte de Janine Laruelle s'apparente, par son sujet (la Seconde Guerre mondiale) et par les thèmes (le mauvais accueil fait aux réfugiés belges au début de la guerre, les enfants qui vivent une aventure exaltante, la course aux abris, etc.) qu'il aborde, aux autres récits contemporains de l'exode de 1940, arrivés dans nos archives des inédits autobiographiques aux AML – et c'est là tout l'intérêt de ce corpus – ce texte est singulier par son choix radical d'écriture, de se scinder en deux parties violemment contrastées. La première partie, la plus urbaine, montre les horreurs de la

²³ Cette querelle s'est déroulée entre la Papauté et les Empereurs germaniques de 1154 à 1250. Douze papes successifs se sont réfugiés à Maguelone pendant ces cent ans.

²⁴ José Dosogne, *Le mois le plus beau (cantique de mai) ou Un exode en mai*, MLPA 00089.

²⁵ Jacques Bellière, *Bruxelles, 1940*, MLPA 00221.

guerre : bombardements, séparations, privations, exode, morts, violences, présence militaire, incendies, destruction, peur. La seconde partie exalte le séjour à la campagne dans toute la plénitude et la sensualité de la nature offerte à la libre exploration de l'enfance. Dans ces moments plus épargnés, la guerre fait cependant de temps en temps irruption comme lorsque la narratrice voit passer un convoi de prisonniers à Marchienne-au-Pont. Sa famille et les habitants leur avaient préparé des seaux d'eau fraîche sur les trottoirs pour soulager leur souffrance et leur soif, seaux que les Allemands renversent, avec des rires narquois.

De cette forte opposition entre les ressentis de la période de guerre, ressort d'autant mieux l'intention de l'autobiographe, explicitement exprimée dans la conclusion, la seule partie qui soit rédigée du point de vue de l'adulte, et dans une lettre accompagnant le dépôt. Ce qu'il importe de transmettre, c'est la manière dont le vécu de l'enfance est la terre préparatoire où s'épanouira l'adulte. Pour Janine, l'harmonie avec, nous dirions « l'écosystème » et le bonheur qui en découle (c'est le sens qu'elle met dans son titre *Le chant de l'alouette*), est primordiale. C'est surtout sa grand-mère Mame, avec toute sa bienveillance, qui symbolise cette harmonie et la guerre, elle, qui la disloque de manière si absurde.

D'autres intentions, plus implicites, traversent ce récit à la première personne et en commandent son écriture. Il faut les chercher dans le fait que ce *je* est une femme, exception donc puisque, dans notre corpus, les témoignages de guerre sont majoritairement écrits par des hommes. En effet, la gamine apprend à écrire quand la guerre éclate et elle se demandera plus tard si sa graphie problématique, pleine de tensions, n'est pas le résultat du surgissement de la terreur au milieu de cet apprentissage. Elle pose ainsi indirectement la grande question de l'absence d'élaboration de ces traumatismes des enfants de la guerre. A-t-on jamais étudié cette incidence chez les adultes, anciens enfants de la guerre, anciennes petites filles de la guerre ? Une autre intention, anthropologique ou ethnologique, peut se lire en filigrane tant les descriptions minutieuses que cette petite fille, curieuse et solitaire (et que son entourage de cheminots a marquée – sa grand-mère est garde-barrière), fait des intérieurs des maisons et des espaces avoisinants qu'elle a habités, au plein sens du terme, pendant son enfance. Cet héritage visuel comme, par exemple, les soirées passées en bavardages, chez sa grand-mère à Avennes autour du « poêle plate-buse », à la lueur du « quinquet » devant la cheminée où trône le crucifix, est accompagné par la pensée intérieure de cette enfant qui se forge sa propre opinion sur tout. Bien évidemment, le lecteur ne peut savoir quelle est l'influence du jugement du scripteur adulte dans le jugement de l'enfant. Il reste vraisemblable, par sa mesure surtout, dans les grandes questions de conscience que le conflit a posées, comme, par exemple, lorsque les femmes ayant fréquenté des soldats allemands seront tondues en public à la libération. L'enfant se dit « qu'elle peut comprendre un geste qui finalement n'est guère meurtrier, tant de souffrances ont été vécues » (p. 106).

Cette parole d'une enfant-témoin d'une société en guerre ne dépasse jamais la pudeur du point de vue de son âge au moment des événements et restitue un catalogue complet et précis des faits de 1940-1945 dont elle prit connaissance à l'époque.

Francine Meurice

Écho de lecture

L'intention qui pousse Janine Laruelle à écrire ce récit autobiographique est exprimée dans une lettre d'introduction : rechercher dans ses souvenirs d'enfance, ce qui a pu servir de base à ce qui l'interpelle à l'aube de ses quatre-vingts ans. Elle constate qu'il lui est de plus en plus pénible de s'adapter à l'évolution de notre société dont la loi est le profit avant tout, l'homme n'étant plus dans ce monde qu'un robot à usage multiple.

Cette intention de principe arrêtée et, notre intérêt ainsi mis en éveil, nous allons donc partir avec l'auteure sur les traces d'un « paradis perdu » si souvent agressé par les horreurs de la guerre.

En effet, l'enfance de cette fillette nous apparaît en cinq séquences distinctes et en cinq grands moments, diversement ressentis, et, qui se contredisent alternativement.

1. 1936-1940

Native d'Hannut, l'enfant émigre avec ses parents à Schaarbeek. À la frontière d'Evere, existe un Schaarbeek villageois et fleuri. Les cimetières où l'on « joue à cache-cache derrière les pierres levées, la sablonnière où l'on se jette du haut des talus dans les fondrières de sable, le parc Josaphat où l'on peut danser à la corde, rouler en trottinette et écouter les fanfares sont les lieux de loisirs privilégiés de la fillette (p. 4-15).

Sur cette époque bénie où les enfants encore en bas âge jouent dans les rues et explorent le voisinage en toute liberté sans que les parents s'inquiètent de leur absence, tout est dit, avec une mine d'informations sur l'architecture, le mode de vie et les mœurs des Schaarbeekois. Le patois schaarbeekois est un mélange de bruxellois, de français et de flamand. Cela donne : « Chanin, chanin, kome een ki é » et se traduit par : « Janine, Janine, viens une fois ici. ». On zwanze à Schaarbeek. N'est-ce pas le « pays des ânes » !

2. 1940-1943

Alors que notre fillette va sur ses sept ans, la guerre interrompt soudainement ces plaisirs innocents de l'enfance. C'est entre Bruxelles et Dunkerque, à la recherche du papa, un exode fort chahuté et devenu classique : routes embouteillées par les réfugiés et les armées en déroute, mitraillades meurtrières des stukas, Dunkerque sous les bombes, rien des horreurs et des atrocités de la guerre ne leur est épargné. Récit haletant que cet exode de tous les dangers qui fait une pause dans une villa squattée, *Coste-belle*, surmontant la plage de la Panne, dernier pont de résistance qui verra se dérouler durant une semaine, jour et nuit, sans répit, des combats sanglants entre Anglais et Allemands. « Ça tire de partout à la fois avec ces bruits différents, des avions qui passent très bas en grondant, des bruits de mitrailleuses, des coups sourds tirés du sol devant, derrière... le sol tremble de partout... ».

Quant à Schaarbeek, retrouvée au bout du périple, elle est restée pareille à elle-même : « Tout est comme avant ... Un papa tout entier vient de revenir le même jour que nous !... Un peu à la fois la vie reprend son cours... et la guerre s'étire avec, pour nous, des conditions de vie de moins en moins bonnes... ».

Mille exemples pour illustrer ce qui signifie le *moins en moins bonne* : le malt remplace le café, la saccharine fait office de sucre, le lait est en poudre, les rutabagas dégoûtants tiennent lieu de pommes de terre... Aux pieds, des sabots de bois, dans l'estomac le pain de son fait des boules indigestes et les savonnettes vertes, fabriquées avec de la « graisse de juifs » dit-on, flottent sur l'eau. Et puis les longues et interminables files sur le trottoir du boucher pour un maigre morceau de viande. Tous ces inconvénients n'empêchent pas la célébration des fêtes religieuses et, entre autres, la communion solennelle de notre fillette qui va sur ses 11 ans. Mais la menace des bombardements alliés se précise et les premiers V1 sèment la terreur. « Tant qu'on l'entend, ça va c'est qu'il n'est pas pour nous, mais... soudain silence, plus rien. Mon cœur s'affole, ses battements viennent buter contre mes dents serrées... Un choc énorme, la porte d'entrée passe devant moi aspirée vers le fond du couloir... Je tremble de tous mes membres. Debout sur le bord du trottoir, je pleure doucement... j'attends sans savoir quoi. De minuscules filets de sang glissent lentement sur mes mollets mais je n'ai pas mal, je ne sens plus rien. Je suis ailleurs dans un autre monde... » (p. 15-42).

3. Hannut

Hannut, « dans les temps heureux », succède à ces périodes mouvementées et pleines de dangers qui marqueront de leur empreinte indélébile et douloureuse la vie de la fillette : longtemps elle éprouvera des difficultés de calligraphie. Les lettres se tordaient sous sa main.

Loin des remous de la guerre, Hannut qui ne présente aucune cible militaire, offrira à l'enfant meurtri et traumatisé une trêve bienvenue. Elle y retrouve sur la Grand-Place, dans la maison natale, ses grands-parents qui y tiennent boutique. Autour d'Hannut, les souvenirs foisonnent et s'entremêlent, ceux de la fillette et de l'adulte qui y retrouve son enfance, lors des vacances et des fêtes de famille. Conjugués au présent, ces souvenirs se confondent dans le temps comme à plaisir, et c'est l'occasion de chanter Hannut sur tous les accents au point que l'adulte se substituant à l'enfant, les époques se chevauchent et les souvenirs aussi (p. 43-81).

4. Avenne

À Avenne, chez Mame, la grand-mère paternelle de la fillette, c'est une autre vie qui commence. Quitter Hannut et aller chez elle « c'est quitter un monde pour entrer dans un autre totalement différent... Des sentiments diffus bien repliés tout au fond de moi se mettent à gonfler, à danser... La joie me transporte. Je saute d'une bille sur l'autre comme si j'escaladais une échelle horizontale vers le bonheur ». Qu'y a-t-il de si remarquable chez Mame ? La simplicité, le retour au juste nécessaire, une vie de labeur consenti et bien fait, une manière d'être qui accueille la vie comme elle vient, sans plainte inutile, et aussi l'air libre et illimité de la pleine campagne et certainement, l'amour entier que la fillette y trouve. « Elle nous regarde arriver avec un sourire qui lui inonde le visage... Elle s'écrie : « Ié ! Qui voilà ! » et tout est dit quand elle me serre sur son cœur en me garnissant de deux baisers sonores un peu humides... Avec elle, tout est simple et tendre, elle n'est que bonté... Mame a élevé cinq enfants dans cette maison sans eau courante ni électricité... C'est une femme qui semble à la fois avoir peu et avoir tout. Elle rit comme elle respire sans se soucier de laisser apparaître la dernière dent qui lui soit restée fidèle, sa broque comme elle l'appelle... ». Tout le monde de Mame trouvera une place de prédilection dans les souvenirs de l'enfant : le poêle, une *plate-buse* autour duquel on se réunit le soir pour bavarder à la lueur du quinquet, les paysans des alentours qui viennent chez elle pour réchauffer leur bidon de café, la chambre de Mame, toute « remplie par un lit au pied de l'escalier qui mène en haut, sous l'éclairage d'une bougie, la *belle pièce* réservée aux invités, la grange-étable qui s'ouvre dans le mur de la salle à manger et d'où l'on peut assister à la ponte des œufs que les poules annoncent par des gloussements. À l'étage, notre chambre à coucher d'où l'on peut voir l'arrivée du train à la gare d'Avenne, au-dessus le grenier qui est le domaine d'Eugénie. Enfin dans le jardin où poussent à profusion les légumes se trouve le puits qui donne l'eau. Dans ce cadre champêtre se promène un train que Mame salue régulièrement en baissant la barrière sur son passage car elle a choisi la profession de garde-barrière et les trains sont son gagne-pain comme ils le sont pour la plupart des membres de sa famille, cheminots : télégraphiste, machiniste, mécanicien... Le plus beau compliment que l'on puisse rendre à Mame réside dans ces quelques mots : « Mame sent la sueur du travail, le savon, les légumes de la soupe et parfois un peu l'urine, mais tout cela ensemble c'est l'odeur d'une grand-mère au cœur d'or... » (p. 82-102).

5. Hannut

Cela dit on se retire sur la pointe des pieds, mélancolique et, en même temps, réconforté, plus fort pour affronter ce monde toujours en guerre, redevenu entretemps inquiétant. Par sécurité, la fillette est rappelée à Hannut. Les Allemands, en retraite, traversent la ville à toute allure en tirant des coups de feu et à nouveau, la peur vient renouer les entrailles. Les caves deviennent des refuges. Soudain les cloches sonnent à toutes volées et annoncent que la guerre est finie ! « Les soldats américains nous gavent de chewing-gum », c'est la fête au village avant le retour à Bruxelles... (p. 102-110).

Enfance claire, orages sombres, l'enfance de Janine Laruelle ne se déroula pas dans un ciel sans nuages, et pourtant, les orages de la guerre passés, demeure le ciel limpide de la Hesbaye, son vent léger qui caresse les joues et le scintillement affairé et frémissant des insectes dans un silence qui étale à perte de vue un paysage si bien réconcilié avec la terre *qu'on en distingue la courbure*. Je ne

pasticheraï pas plus longuement l'auteure, mais comment se défaire de l'enchantement qu'elle installe dès les préliminaires, avec des mots si justes et une respiration de phrasé si bien balancée que dès l'abord nous sommes séduits par cette Hesbaye que nous méconnaissions jusque-là.

Pourquoi la guerre vient-elle interrompre ce chant des fées qu'on aimerait entendre se prolonger indéfiniment et mourir avec lui, tant est réel notre ravissement ?

Communer avec la nature c'est accueillir ses caprices, ses retournements et le fracas de ses bourrasques qui alternent avec son ciel impérial et bleuté au parfum de l'été. Par contre, le tintamarre arrogant de la guerre constituera toujours une intrusion incongrue et malsaine, et n'entrera jamais comme il faut dans nos paysages champêtres. Pour la contredire, il y aura toujours au creux de la vallée, par le printemps propice, des arbres qui fleurissent blanc au milieu des oiseaux.

Je suis aussi un enfant de la guerre, et j'ai aussi connu ce chant de l'alouette qu'évoque l'auteure et qui fut pour elle comme un baume sur son cœur ulcéré par les horreurs qu'elle dut subir durant l'exode et l'occupation nazie. Pourquoi l'écrivaine tente-t-elle de le faire revivre en s'égayant dans une abondance de détails que les yeux d'un enfant, aussi grands soient-ils, n'ont pu percevoir ? Même si ce bel effort de reconstitution du décor matériel de son enfance apporte sans doute une contribution non négligeable au patrimoine régional, la profusion des informations me dérange parce qu'elle noie parfois l'essentiel que sont « Ces lieux dont les espaces parlent mieux que les hommes ». Ces lieux d'où, couché, dans l'herbe, sur le dos, « on peut mesurer sa présence physique au monde » et vivre « un sentiment d'appartenance comme si la conscience venait de quitter subitement une matrice informelle pour venir se ficher sur ce sol en une révélation fondamentale... ».

« Aujourd'hui que Mame, rails, trains, maison, tout a disparu, je garderai de la Hesbaye ce qui restera à jamais dans mon cœur comme *le chant d'une alouette...* », un chant fait de solitude qui s'élargit sur la hampe du ciel, tourbillonne, grisé de soleil, gavé de nuages et de nostalgie et, s'atténuant en vagues imprécises, qui s'évanouit mystérieusement au pied des blés murs.

José Trussart

Van Malderen, Simone, *Mes souvenirs de 10 à 16 ans – Années de guerre*, 3 pages, 2011 [MLPA 00250]

Écho de lecture

Pour Simone, les souvenirs de guerre commencent en 1939. Son père travaille, comme sous-chef, au premier aéroport civil à Diegem où l'aviation militaire allemande repérait déjà les aéroports européens. Lorsqu'il observe le manège des espions allemands, son père les fait arrêter. Ils sont mis en prison.

Le 14 mai 1940, il reçoit l'ordre de partir en France avec sa famille, et est prié d'emporter en camion les documents et les projecteurs de l'aéroport. Mais à ce moment, les réfugiés ne peuvent plus atteindre la France et ils seront déviés vers Folkestone après moult péripéties. Arrivés en train à Londres, ils sont hébergés à l'Empress Hall, assez bien accueillis d'abord par les Anglais mais beaucoup moins après la capitulation de Léopold III.

Ensuite, des familles d'accueil très pauvres, sans eau ni électricité, les hébergeront. Les enfants vont à l'école. Leur situation s'améliore quand le gouvernement belge arrive à Londres. Le père a pu trouver un poste de comptable. Simone se souvient de la destruction complète par les Nazis de la ville de Canterbury et du haut fonctionnaire, Rudolf Hess, envoyé pour obtenir la capitulation de l'Angleterre, mais sans succès. C'est alors que l'Allemagne décidera de l'invasion de l'URSS.

Simone se souvient de sa mère refusant d'apprendre l'anglais et refusant aussi, en athée convaincue, de se déclarer d'une religion. Elle lui tient tête quand elle l'envoie apprendre la couture et finit par obtenir un emploi de téléphoniste.

Simone Van Malderen termine en disant combien elle a admiré les Anglais : il n’y a pas de marché noir, on fait la queue pour les transports en commun, il n’y pas de bousculades, pas de tricheries... Est-ce que cela existe encore ?

Ce court récit est l’occasion de descriptions humoristiques :

« En 1920, l’aviation civile recrute pour le 1^{er} aéroport civil de Bruxelles, situé à Diegem. Elle débauche, au Télégraphe, le personnel destiné à guider les avions à l’atterrissage. Mon père passe les examens et fait carrière. Il devient sous-chef d’aéroport. Les machines servant au radioguidage se trouvaient dans la tour en verre de l’aérogare. Le dimanche, quand mon père travaillait, maman nous emmenait à la tour de contrôle. Mon frère et moi étions subjugués. Lorsque la machine de morse crépitait, mon père appelait son cycliste, lui indiquant où, en fonction du vent, l’avion allait atterrir. Le cycliste roulait vers le berger et son troupeau et les guidait dans la prairie, loin du lieu où allait atterrir l’avion. Certains moutons, trop lents, y ont laissé leur vie. » (p. 1)

Nadine Hardt-Dekock

Oosters, Betty, Buchkremer, Claude, *La petite fille au balcon*, 2011, 122 p. [MLPA 0247]

Écho de lecture n°1

L’auteure est née en 1927 d’une mère luxembourgeoise, Anne Haag, et d’un père ucclois, Vincent Oosters, fils d’un patron plombier qui ne souhaitait pas que son héritier épouse une « étrangère ». Le mariage des amoureux se fera néanmoins parce que Betty a déjà été conçue. Sa mère était en service chez le Grand Rabbin de Bruxelles. Après leur mariage, le couple dépourvu d’aide de la famille pourra trouver refuge dans la chambre qu’occupait Anne chez le rabbin, rue du Luxembourg. Un peu plus tard Vincent est appelé au service militaire et caserné à Arlon. Il y fait venir sa petite famille et trouve à la loger Chemin des Espagnols. Ce sera le début de nombreuses résidences précaires. La vie n’est pas facile avec la solde d’un simple soldat et risque d’être pire lors des années qui suivront l’effondrement de la bourse de New York en 1929. Aussi Vincent rempile-t-il à l’armée. En 1932, il est nommé sergent et obtient sa mutation à la caserne du Petit-Château. Il trouve un logement assez minable et rappelle sa famille à Bruxelles. Betty raconte ce transbordement en camionnette militaire où elle finit par s’endormir. Elle ne se réveillera qu’au 84 bis chaussée de Gand à Molenbeek, dans son lit-cage à côté de la « petite cuisinière noire à boules cuivrées », le seul trésor ramené d’Arlon. On s’éclaire au gaz et l’on cuisine au charbon. Dehors, « quel contraste avec le calme et l’air pur d’Arlon » ! Quelle circulation ininterrompue, que de bruits divers ! De gros chiens sont attelés à de petites charrettes et « se mettent mystérieusement et brusquement d’accord pour aboyer tous en même temps. » Betty ne parle alors que le luxembourgeois, mais c’est une petite fille éveillée et elle apprendra vite le patois bruxellois, puis le français ; elle s’étonne du nombre de *caberdouches* de la chaussée de Gand. Nouveau logis dès 1934 dans un appartement de trois pièces au cinquième étage sans ascenseur, 1 chaussée de Gand. Le bel immeuble s’érige Porte de Flandre et domine les maisons des alentours. Du balcon, Betty observe les allées et venues sur de canal de Willebroek et sur ses rives très animées. La blonde fillette bénéficie aussi « d’une vue étendue sur la ville [...]. Bruxelles étire à l’infini une bonne moitié de sa forêt de toits », écrit-elle.

En 1940, Vincent Oosters est affecté avec son régiment à la frontière hollandaise. Pour essayer de ralentir l’avance des forces allemandes, les Anglais font sauter le pont du canal ; l’immeuble qui le dominait est rendu inhabitable. Betty et sa mère se réfugient d’abord avenue Molière puis rue du Comte de Flandre. Vincent est fait prisonnier mais sera libéré le 8 décembre. La famille obtient un nouveau logement avec cuisine-cave et deux chambres, rue d’Arlon, en échange d’un travail au Secours d’Hiver dirigé et animé par des militaires de tout rang. Vincent sera aussi membre de la Résistance. Au moment de la Libération, il prendra part à des escarmouches contre des Allemands isolés.

Dans la préface de ce petit livre, la fille de Betty, Claude Buchkremer, expose la genèse de la rédaction des souvenirs de sa mère. Celle-ci « par souci d'authenticité se met en quête de photos et de documents » et commence à dactylographier son texte sur ordinateur. Mais les fatigues de l'âge ne lui permettent pas de terminer. Elle décède en 2008. Claude Buchkremer reprendra ses notes et y mettra de l'ordre pour aboutir aux 122 pages rédigées d'une écriture primesautière non dépourvue d'humour. Leur intérêt historique et sociologique dépasse celui de simples souvenirs.

Jean Nicaise

Écho de lecture n°2

Ce récit d'une enfance de guerre est d'une lecture fluide et agréable, avec une qualité de style qui vaut d'être soulignée. J'ai beaucoup apprécié ce regard sur une tranche de vie dans un contexte historique particulier, où se nouent sans cesse *petite* et *grande* histoire, celle-ci étant responsable de celle-là.

L'auteur raconte avec beaucoup de précisions les conditions et les lieux de vie de ses parents et d'elle-même pendant les années de guerre, qui semblent être restés bien nets dans ses souvenirs. Le récit est d'un grand intérêt quant à la manière dont la guerre atteignait la population civile, et aussi en tant que témoignage architectural et urbanistique, avec notamment une description du mobilier et des instruments culinaires de l'époque, en lien avec les conditions sociales de leurs propriétaires.

L'auteur s'attache donc plus particulièrement aux lieux, aux déménagements et emménagements divers et aux difficultés liées à chacun de ces déplacements involontaires, ce qui peut créer une légère frustration du lecteur par rapport aux aspects plus émotionnels de cette vie marquée par les événements de la guerre et au vécu personnel de la narratrice *victime* de cette traversée des événements.

Et pourtant, par quelques termes employés, par quelques légères allusions, la narratrice parvient à esquisser en finesse une image des relations qui unissent les trois principaux protagonistes du récit : la mère, le père, elle-même, de sorte que nous pouvons nous faire une idée relativement précise du type de famille à qui nous avons affaire et des liens qui les unissent. Il y a, dans ce sens, l'amour évident de la petite fille pour un chien, dont elle sera séparée à plusieurs reprises.

Ces touches plus affectives confèrent au récit une dimension *réelle* qui donne à la relation des événements, un arrière-fond d'humanité souriante et attachante.

La fille de l'auteur, qui a suscité et aidé à la réalisation du récit ne s'est pas trompée en estimant que ce témoignage méritait d'être écrit et conservé.

Nicole Leclercq

Du côté des petits garçons et des jeunes gens

Trussart, José, *Un exode de proximité*, récit, 9 pages, 2011 [MLPA 00184].

Écho de lecture

L'exode de centaines de milliers de Belges fuyant l'invasion allemande en mai 1940 a suscité de nombreux récits. Jean Nicaise notamment en a déposé un florilège aux APA-AML [MLPA 179]. On fuyait en France, parfois jusque dans le Midi.

L'*exode* de la famille de José Trussart offre cette particularité de n'avoir atteint que la proximité de son foyer. José le raconte avec humour. La Belgique est envahie depuis le 10 mai 1940. La

première communion de sa sœur, de deux ans son aînée, sera tout de même célébrée le dimanche 12 mai. Tandis que se déroule la cérémonie, une explosion fait voler en éclats les vitraux du chœur. Fuite éperdue des fidèles malgré les efforts du curé pour les retenir : « Ne craignez rien mes enfants, ce sont les canons du Seigneur qui repoussent les Teutons ! ». Une batterie de défense aérienne se trouve en effet non loin de là. La petite communiant en robe blanche, ses parents et ses frères se retrouvent à la maison pour un repas de circonstance. Mais personne ne viendra le partager. Il se déroule dès lors dans les larmes. Seul se présente le cousin Albert servant de la batterie de DCA. – Un comique cet Albert ! Pour animer la fête il se met à chanter : « Tout va très bien, Madame... », « Ya d'la joie... » et, « Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried... ». José se demandait bien quand on irait pendre son linge chez Siegfried !

Comme la batterie antiaérienne risque d'être la cible de l'aviation allemande, le cousin conseille de s'éloigner sans tarder. On ira successivement dans la campagne proche, dormir à la belle étoile, puis dans la cave d'un marchand de charbon, enfin dans des casemates aménagées dans des grottes lors de la guerre de 1914-1918. De là-haut, on voit défiler les troupes allemandes. Le départ s'était fait avec le landau familial, dont José parle comme d'un personnage : « Il prit sans discuter les chemins ensoleillés... Il se remit en marche et nous le suivions ». Le landau reconduira la famille chez elle. Namur occupée, on retrouvera la maison intacte à l'exception d'un carreau cassé.

Pour José, l'exode, c'est l'aventure, et les enfants inventent des tas de jeux, tournant autour de Siegfried, de la 5^e colonne, des Allemands déguisés en nonnes et de « pan ! pan ! t'es mort ». Papa déclare depuis le début qu'on n'arrête pas les Teutons avec des fusils à plomb !

Par la fenêtre du salon, José aperçoit des hommes à mitraillettes, casqués d'herbes, comme des sioux sur le sentier de la guerre, tournant la tête de gauche à droite en saccade, comme des automates remontés à la clef. « Les schleus ! souffle Papa, les enfants, nous sommes faits comme des rats ! » Interdits de sortie, les enfants jouent dans le jardin du voisin et construisent une cabane dans le prunier.

Le 26 mai, José a 9 ans et son petit frère 7. Maman arrive à faire un gâteau avec 16 bougies.

Le 28 mai, c'est la capitulation de la Belgique. « L'honneur est sauf » a dit le Roi, ce qui fait piquer une crise de nerfs à Papa ; il brise le cadre avec toutes ses décorations de l'autre guerre et crie : « Honneur, Honneur, je te chie et je te pète dessus, nom de Djiè ». Maman entraîne les enfants dans la rue en leur disant de se boucher les oreilles...

Voici comment José Trussart termine son récit : « Ce fut un printemps mémorable et prodigieux que ce printemps-là avec, dans le ciel, des avions qui fleurissaient comme des marguerites, des oiseaux qui pépiaient avec un bruit de sirène, des canons qui bourdonnaient comme des abeilles autour des coquelicots et des bluets... et la mort qui courait un peu partout comme une folle échappée du centre psychiatrique du Beau Vallon... ».

Jean Nicaise et Marie-Lou De Moor

Leclercq, Jean, *Mes cailloux blancs*, manuscrit dact., 312 pages [MLPA 00245]

Écho de lecture

Mes cailloux blancs : c'est ce titre, référence explicite au *Petit Poucet* de Charles Perrault, qu'a choisi Jean Leclercq²⁶ (1923-2008) pour son autobiographie. Le tapuscrit, particulièrement soigné, comporte 312 pages très denses ; il ne couvre pourtant, si l'on excepte un bref épilogue, que les vingt-deux premières années vécues par son auteur. Ce fait s'explique il est vrai facilement : quel que soit le sujet abordé ou presque, Jean Leclercq le traite avec une somme de détails impressionnante, d'où l'inévitable lenteur du récit, lenteur qui n'a d'ailleurs rien de négatif.

²⁶ Jean Leclercq est né à Chênée, faubourg de Liège, le 29 juillet 1923 dans une famille modeste.

L'extrême précision du texte suscite immédiatement une question : comment Jean Leclercq a-t-il travaillé pour pouvoir rapporter avec une telle abondance de détails des événements vieux de plusieurs dizaines d'années²⁷ ? Le résultat – cette chronique minutieuse d'une jeune vie sur fond de grands événements historiques – est en tout cas heureux.

Dans les cinq premiers chapitres de son autobiographie qui en comporte neuf, il nous retrace sa vie de sa naissance à ses dix-sept ans ou, plus exactement, au 10 mai 1940, date de la déclaration de guerre. Il présente tout d'abord les différents membres de sa famille, puis, en trois chapitres distincts, il évoque sa petite enfance, ses années d'école primaire et ses années d'adolescence. Un cinquième chapitre est consacré aux vacances à Blois chez un oncle et une tante, vacances qui ont été, dans la vie de l'adolescent, de grands moments de bonheur.

Cette première partie, où la grande histoire est encore discrète, n'en est pas moins intéressante. On s'attache à cet enfant, à cet adolescent, dont la vie nous est décrite avec la plus grande précision. Premiers jeux, succès scolaires, activités scoutistes, équipées à vélo : une vie assez banale en somme, marquée cependant par un drame : la mort de la mère en 1935, une mort que Jean Leclercq nous relate avec cette distance pudique dont il se départit rarement et qu'on pourrait, à tort, je crois, prendre pour de la froideur. Tranche aussi sur l'ordinaire, mais dans un registre heureux cette fois, l'apparition dans la vie de l'enfant de celle qui, bien des années plus tard, deviendra sa femme, Francine Delahaut.

L'intérêt majeur de ces cinq premiers chapitres est cependant ailleurs. Dans cette vingtaine d'années qui suit la Première Guerre mondiale et précède la seconde, la vie quotidienne – est-il besoin de le rappeler? – est extrêmement différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Ponctuant joliment son récit, ici ou là, de petites notes de wallon, Jean Leclercq nous introduit dans cet autre monde. Eclairage au gaz, cuisinière en fonte émaillée, lessiveuse-tonneau, café qu'il faut moudre, poste à galène, tant d'autres choses aujourd'hui disparues apparaissent au fil des pages. Des événements sont longuement décrits qui ont marqué les esprits ou plus simplement impressionné le narrateur : les grandes inondations de février 1926, les travaux d'élargissement de l'Ourthe trois ans plus tard, le pèlerinage annuel de Chênée à Tancremont, l'exposition de l'Eau et son grand parc forain.

Très instructif tout autant qu'émouvant est aussi le long passage – près de trois pages ! – que Jean Leclercq consacre à son grand-père paternel et au métier que celui-ci a exercé jusqu'à sa retraite : « serre-frein »²⁸, passage qui montre mieux qu'un autre l'intérêt du narrateur pour ce monde disparu et l'extrême minutie de ses descriptions.

Dans cette première partie – nous l'avons dit – la grande histoire est absente ou presque. Notons cependant, dans le chapitre quatre, d'assez longues considérations sur la montée du rexisme, mouvement qui n'a aucunement les sympathies du narrateur dont la famille est, comme il le précise, « socialiste, de façon aussi viscérale qu'héréditaire ».

Le cinquième chapitre appartient au même ensemble que les quatre premiers. Comme eux il se rapporte à cette période qui prend fin en mai 1940. Il n'obéit cependant pas tout à fait aux mêmes critères. Exceptionnellement Jean Leclercq abandonne le récit rigoureusement

²⁷ Dans un courrier, Nicole Leclercq, précise que son père ne s'est fondé que sur ses souvenirs pour écrire ses Mémoires. Il n'a fait appel à aucun journal intime ni à aucune documentation, peut-être à quelques lettres ? Elle nous dit également que ses parents ont conservé toute leur correspondance dont, après les « Cailloux blancs », Jean Leclercq avait entamé la dactylographie...

Dans le même courrier, elle se réjouit que cet écrit, destiné au départ uniquement à la constellation familiale, soit lu au sein de l'APA.

²⁸ « Avant cette invention [celle des freins Westinghouse], quelques wagons, répartis dans le convoi, étaient munis de patins métalliques qui venaient s'appliquer sur la jante des roues à mesure que le serre-frein tournait un volant sur la plate-forme arrière. [...] Son rôle était donc d'assurer l'arrêt du train dans les gares en freinant la locomotive. »

chronologique et traite en une fois l'ensemble des nombreuses vacances d'été qu'il a passées à Blois, de 1924 à 1937, chez le frère de sa mère, Marcel, et sa femme Laure.

Jean Leclercq a gardé de ces vacances un souvenir ébloui. Élevé à Liège très simplement, il jouit là, pendant tout un été, d'une existence plus facile et plus libre. Il en détaille tous les charmes et s'attarde longuement, en particulier, sur le magnifique spectacle d'un meeting aérien où – cerise sur le gâteau – il reçoit son baptême de l'air. Jamais, à aucun autre moment, il ne manifeste une telle émotion et le chapitre s'achève sur un véritable chant d'amour à ce « paradis terrestre » perdu.

Les jours paisibles n'ont qu'un temps ! Survient la Deuxième Guerre mondiale. Jean Leclercq consacre les quatre derniers chapitres de son récit autobiographique à ces années 1940-1945. Cette seconde partie, plus encore que la première, est d'un double intérêt. Très riche sur le plan personnel, c'est aussi, pour les recherches concernant cette période historique, un document de premier ordre.

L'exode, l'occupation, ces deux grands moments, sont chacun l'objet d'un chapitre. Jean Leclercq excelle à faire revivre, sur fonds de grande histoire, son quotidien et celui de ses proches.

On retiendra tout particulièrement, parmi tant d'autres passages captivants, le séjour dans une ferme du Cantal, durant l'exode, avec le difficile apprentissage du travail à la faux, apprentissage facilité, semble-t-il, par l'absorption quotidienne de deux litres de vin rouge par personne. On retiendra aussi, dans le long chapitre *Occupation*, les difficultés d'approvisionnement avec « appoints alimentaires inattendus » – comprenez escargots et grenouilles –, mais aussi, terriblement usants pour les nerfs, les bombardements américains, trop souvent imprécis et meurtriers.

Malgré les grandes difficultés liées à la guerre, la vie continue. Jean Leclercq termine son athénée et s'inscrit à l'université, en sciences économiques. Il voyage en Flandre, participe à plusieurs Noëls chez des amis, se baigne dans la Meuse, apprécie les distractions culturelles et ne dédaigne pas les soirées dansantes baptisées *surprise-parties*. Il poursuit, dans le même temps, sa camaraderie amoureuse avec Francine, ce qui ne l'empêche pas d'être sensible, à l'occasion, aux charmes de Gabrielle, de Louise ou de Gilberte.

L'insouciance de la jeunesse l'emporte souvent. Parfois cependant, de quelques mots, Jean Leclercq sait nous rappeler la gravité du moment. Commentant sa participation en amateur à une représentation des *Femmes Savantes* il ajoute : « Nous serions cependant plus tristes encore, et c'est un euphémisme, si nous pouvions savoir que, sur la dizaine que nous sommes, trois ne verront pas la fin de la guerre. La jeune fille qui fut Bélise et pleurerait dans mes bras un amour déçu, mourra de tuberculose pulmonaire deux ou trois ans plus tard. Le notaire et Léandre seront tous deux fusillés en 1944, le premier par les Allemands pour s'être engagé dans la résistance, le second par la résistance pour s'être engagé dans l'armée allemande ».

Liège est libérée le 7 septembre 1944 par l'armée américaine. Cette libération ne met pas un point final aux épreuves subies, loin s'en faut. Dans son huitième et avant-dernier chapitre, le plus impressionnant sans doute, Jean Leclercq nous fait longuement revivre ces mois terribles qui précèdent l'anéantissement définitif de l'armée allemande. Comme à son habitude il raconte avec la plus grande précision, et c'est comme en direct que nous assistons à l'interminable larmage des V1, ces redoutables bombes volantes. Plus de deux mille sont tombées sur Liège, précise-t-il, et sa famille, celle de Francine, et plus largement tous les habitants de leur quartier, déploient des trésors d'imagination pour s'en protéger. Un ancien charbonnage est investi qui devient un véritable village souterrain, là encore décrit avec une minutie qui n'exclut pas une pointe d'humour.

Noël 1944 est vécu sous les bombes comme le jour de l'An qui suit. Dès les derniers mois de l'année qui s'achève, Jean Leclercq a décidé de s'engager comme volontaire à l'armée. L'Allemagne n'est pas encore vaincue et, parmi d'autres raisons, il souhaite apporter à la lutte contre l'ennemi sa modeste contribution.

L'expérience, relatée dans le neuvième et dernier chapitre des *Cailloux blancs* et qui le mènera jusqu'en Irlande, sera finalement décevante. Ces huit mois d'une vie sans grand intérêt lui permettront toutefois de faire la connaissance des Gaston, sympathique et accueillante famille irlandaise, dont la fille, la charmante Maud, ne le verra pas partir sans regret. « J'aimerais peut-être mieux ne pas me souvenir », avouera-t-elle à mi-voix le dernier jour.

Le 7 août 1945 – Hiroshima a été bombardée la veille – Jean Leclercq accoste à Ostende. Une permission bienvenue lui permet de regagner Liège où il retrouve Francine. Les deux jeunes gens tombent dans les bras l'un de l'autre, bien décidés cette fois à unir leur destin.

Sur cette note heureuse Jean Leclercq termine son autobiographie. Il n'a que vingt-deux ans en 1945. Que deviendra-t-il ensuite ? Quels moments heureux ou malheureux vivra-t-il en famille ? Quel regard jettera-t-il sur l'évolution de son pays et, plus largement, sur les réalités européennes et mondiales ? On ne le saura pas. Tout au plus nous donne-t-il dans l'épilogue, en deux pages, quelques informations sur ce futur : il travaillera à la FGTB, aura enfants et petits-enfants, fêtera ses noces d'or avec Francine. Ces informations sont encore suivies de quelques considérations plus générales, brèves également, sur l'évolution de la société. Idéalisant sans doute un peu le passé, Jean Leclercq déplore vivement la perte d'un certain nombre de valeurs mais appelle et espère encore – sursaut d'optimisme – un heureux « retour de balancier ».

Un texte aussi dense et riche que celui de Jean Leclercq ne peut être, en quelques pages, que survolé. Soulignons encore une fois, en conclusion, l'intérêt qu'il présente. Très clairement et agréablement écrit comme en témoignent les longs extraits choisis, il nous propose une sorte de « roman d'apprentissage », roman-vrai évidemment. Jean Leclercq nous devient proche et son itinéraire nous retient d'autant plus qu'il a pour cadre des temps que nous connaissons mal et, pour certains du moins, d'importance capitale. Sur de nombreux sujets comme la vie quotidienne avant la Seconde Guerre mondiale, l'exode, l'occupation, les ultimes sursauts de l'armée allemande, d'autres encore, il nous apporte d'irremplaçables informations.

Recherche d'un passé perdu pour son auteur, Jean Leclercq, *Mes cailloux blancs* est donc aussi pour tous un précieux témoignage.

Michèle Jodogne Maitron

Extraits

Avant cette invention [celle des freins Westinghouse], quelques wagons, répartis dans le convoi, étaient munis de patins métalliques qui venaient s'appliquer sur la jante des roues à mesure que le serre-frein tournait un volant sur la plate-forme arrière. [...]

Son rôle était donc d'assurer l'arrêt du train dans les gares en freinant la locomotive.

Sa tâche est d'autant moins une sinécure qu'à cette époque, c'est-à-dire avant 1930, les wagons des lignes secondaires n'ont pas de couloir intérieur. Chaque compartiment est isolé de ses voisins et a sa propre porte d'accès, au flanc du wagon. Le long de celui-ci court un marchepied de bois qui sert aux voyageurs à se hisser dans les compartiments mais tient lieu aussi de couloir extérieur. C'est là-dessus que circule le serre-frein pour aller d'une plate-forme à une autre, en se tenant aux mains courantes de cuivre fixées verticalement à côté de chaque portière. [...]

Ces vacances furent pour moi, on l'aura deviné de très heureuses périodes. J'en garde un vif attachement au Val de Loire et à sa délicate lumière. Chaque fois que j'y arrive, j'ai la même

émotion en retrouvant le fleuve, faussement indolent entre ses bancs de sable clair, ses îles boisées de vieux arbres au feuillage léger et ses berges herbues, sous un ciel immense où dérivent paresseusement d'éclatants nuages, à l'ombre légère et comme frivole. [...]

Beauté toujours, et curiosité bien souvent, des objets dont la maison est pleine.[...]

J'ai eu le privilège de recueillir bon nombre de ces précieux objets. [...] Ma soeur en a elle aussi quelques-uns.

Que ce soit chez elle, chez moi ou encore chez mes enfants, qui en possèdent également, poser les yeux sur l'un d'eux ou, surtout, le rencontrer du regard sans m'y attendre, éveille à chaque fois et aussitôt en moi la nostalgie douce-amère d'un bonheur tellement vivace que j'ai un bref instant, l'illusion de pouvoir le saisir encore alors que je le sais pourtant si définitivement révolu.

À quelques minutes à pied du bas de notre rue, se trouve un ancien charbonnage dont le puits a été foncé du sommet d'une colline bordant la cuvette liégeoise, mais dont l'exploitation se faisait par une galerie horizontale percée au pied de cette même colline, dans le quartier du Laveu. Là où elle rejoint le puits, d'autres galeries rayonnantes servaient à stocker le matériel d'exploitation et de transport. [...]

Chacune des petites loges, délimitées par les meubles hauts ou les rideaux, marque son individualité. L'une étale deux gros fauteuils club en imitation cuir, qui forment, autour d'une caisse à savon retournée, une émouvante et cocasse ébauche de salon. Plusieurs femmes ont apporté leur machine à coudre à pédale. Certains ont amené des lits complets, avec boiserie sculptées ou marquetées et couvre-lits de piqué rose ou rouge, qui donnent au passant le sentiment de violer l'intimité d'une chambre à coucher. Je revois surtout un couple de personnes âgées, couchées dans un de ces lits somptueux et qui nous regardent longer leur logis en tirant jusqu'au menton une courtepointe en satin cramoisi.

Jean Leclercq

Des voix de femmes reprenant la voix des hommes

Van Remoortere, Simone, *Souvenirs de captivité (1940-1945) de Baudouin Van Remoortere*, 1988, 60 pages [MLPA 00253]

Présentation

L'introduction de *Souvenirs de captivité* mentionne que l'auteure, Simone Van Remoortere-Huillet, a décidé d'écrire une version subjective des récits oraux faits par son mari et ses amis en y incluant ses propres souvenirs. Elle destine ce récit à la transmission de son histoire au sein de la constellation familiale. Baudouin Van Remoortere a vérifié l'exactitude de certains événements en confrontant ce que sa mémoire avait retenu, à d'autres sources autobiographiques : les *carnets* tenus par quatre camarades de promotion qui sont cités.

Écho de lecture

Ce récit – qui présente un grand intérêt, accru par la présence d'illustrations – a été rédigé en 1988 par Simone Van Remoortere lorsque son époux, Baudouin, lui a raconté en détail sa vie d'officier du 9 mai 1940 au 6 juin 1945.

Le récit s'ouvre sur l'évocation de la cérémonie de sortie, le 9 mai 1940, de la 96^{ème} promotion polytechnique de l'École Royale Militaire. Âgé de vingt ans, Baudouin Van Remoortere, qui appartient à la promotion suivante, fête l'événement avec des camarades, dans la nuit du 9 au

10 mai, dans le célèbre cabaret « Le bœuf sur le toit ». À 3 heures, les fêtards sont rattrapés par un appel téléphonique : ils doivent immédiatement regagner l'École militaire.

Le 12 mai Baudouin et ses condisciples quittent Bruxelles pour Beveren-Waes. Après être passés à Nieuwkerken, Gand et Furnes, les jeunes officiers sont à Coxyde le 17 mai. Ils feront ensuite un long et lent voyage vers le sud à bord d'un train formé de « wagons à bestiaux et de wagons plats ». Le 19 mai, ils franchissent la Somme vingt-quatre heures avant l'arrivée des Allemands. Quatre jours plus tard, ils atteignent Toulouse. Le 25 mai, ils débarquent dans la petite ville de Limoux où ils sont très bien accueillis. Les bonnes dispositions de la population ne se changeront heureusement pas en hostilité après la capitulation de l'armée belge, le 28 mai, malgré l'infâme discours radiodiffusé du chef du gouvernement français qui accuse de trahison le roi des Belges. Les officiers belges réfugiés à Limoux seront particulièrement bien accueillis chez M. et M^{me} Huillet. Baudouin fera la connaissance de leur fille Simone. Un grand amour naîtra... Au lendemain de la fin de la guerre Simone Huillet deviendra M^{me} Baudouin Van Remoortere.

Lorsque la décision sera prise d'employer ces officiers qui vivaient « dans une douce attente d'on ne sait quoi », Baudouin recevra l'ordre de rejoindre à Nîmes un groupe de jeunes garçons faisant partie des civils mobilisables qui avaient été appelés à rejoindre les Centres de Recrutement de l'Armée belge et dont un grand nombre avait cherché refuge en France. Les « CRAB » de Nîmes et d'autres endroits de la région seront rapatriés soit en train soit dans des camions venus de Belgique.

Baudouin et ses compagnons montent le 6 septembre, à Limoux, dans un train qui doit les conduire en Belgique. Ils s'attendent à être démobilisés à leur arrivée à Bruxelles mais cette perspective se révélera illusoire. Le 7 septembre à Chalon-sur-Saône, au passage de la ligne qui divise la France en zone libre et zone occupée, les Allemands confisquent les revolvers des officiers belges puis bouclent les wagons tandis que des sentinelles se placent à l'avant et à l'arrière du train.

Ce dernier passera à Liège, Dusseldorf, Berlin avant d'atteindre, le 14 septembre, Hammerstein où nos officiers doivent s'installer provisoirement dans un camp de soldats prisonniers de guerre (un « stalag ») où sont rassemblés des milliers de prisonniers de différentes nationalités, destinés à travailler dans l'agriculture pour les plus chanceux ou dans des usines.

Baudouin vivra un mois à Hammerstein où les baraquements sont sinistres, avant d'être transféré dans un camp pour officiers (un « oflag ») situé à Juliusburg en Silésie. Ce camp est un couvent... Il occupe une partie d'un pensionnat pour jeunes filles tenu par des religieuses. Des couloirs murés partagent le bâtiment en deux parties, l'une est conservée par le pensionnat et l'autre, devant laquelle ont été tendus des fils de fer barbelés, abrite l'oflag. Le narrateur restera un an et neuf mois dans ce couvent, souffrant du confinement, du froid (la température tombe à -32 degrés) mais guère de la faim sauf tout au début, avant l'arrivée de colis.

Le camp suivant sera celui de Fischbeck à une quinzaine de kilomètres de Hambourg. Ce camp est constitué d'un ensemble de doubles baraquements. Chaque baraquement contient douze lits superposés par deux, une table et des tabourets. La journée commence avec l'appel lancé par un soldat qui hurle « aufstehen ! ». Il est difficile de susurrer ce mot-là et aucun dormeur ne résistait à une telle injonction, se rappelle Baudouin. Le réveil matinal est donc brutal mais dans la journée les soldats de garde, qui sont assez âgés, se montrent plutôt bonasses. Ils ont besoin de cigarettes et font volontiers du troc avec les prisonniers pour en recevoir. Ainsi les prisonniers obtiennent-ils des ampoules qu'ils utilisent grâce à des prises de courant invisibles qu'ils ont habilement bricolées. Les cigarettes s'échangent aussi contre des briquettes pour alimenter le poêle de la chambrée.

Fin juillet 1943 Baudouin, effectuant un nouveau déménagement, débarque dans la gare brandebourgeoise de Prenzlau. Son nouvel oflag occupe un espace immense. Les allées entre les blocs sont bordées d'arbres. Les officiers sont logés dans ce que Baudouin décrit comme de grands garages aux larges fenêtres et aux portes métalliques. Chacun est divisé en six sections par deux rangées de couchettes disposées côte à côte.

Les officiers se livrent aux occupations les plus diverses en même temps et dans un esprit individualiste bien marqué. Plusieurs officiers, parmi les moins jeunes, organisent des activités très sérieuses. Ce sera l'Université de l'Oflag. Dans ce cadre studieux, les futurs polytechniciens de l'École Militaire, qui appartiennent aux 97^{ème} et 98^{ème} promotions, reprennent leurs études d'ingénieur et travaillent avec beaucoup de zèle. Un certificat consacrera leurs efforts mais il ne sera d'aucune utilité. À leur retour en Belgique, les intéressés devront encore faire des études pendant neuf mois. La vie au camp de Prenzlau deviendra de plus en plus difficile. La nourriture sera encore plus rationnée et sa qualité ne cessera de se dégrader. Les colis de la Croix-Rouge seront moins fréquents et ils n'arriveront plus à partir de fin 1944.

Au début de l'année suivante, pour céder la place à des officiers polonais, les officiers belges doivent quitter les « garages » où les nouveaux venus seront maintenus dans l'isolement. Nos compatriotes s'installent, vaille que vaille, au-dessus des cuisines.

Le 25 avril 1945, alors que les Russes arrivent, les officiers belges quittent Prenzlau en une colonne étroitement surveillée par des soldats et des officiers allemands. Deux jours plus tard, dans un village déserté par ses habitants, cette escorte abandonne les prisonniers et prend la fuite vers l'ouest. Dans la soirée du 28 avril, nos compatriotes sont « libérés » par des Russes plutôt menaçants qui réclament des montres puis disparaissent.

Le 1^{er} mai, au terme d'une errance pleine de péripéties, nos officiers sont de retour à Prenzlau ! Ils y passeront encore un mois, entourés de rescapés de camps de concentration avant d'être emmenés par des camions russes jusqu'à Magdebourg pour être remis aux Anglais. Le 6 juin, nos compatriotes s'envoleront dans des DC3 à destination d'Evere où ils seront accueillis par un aide de camp du Prince Régent.

Raymond Du Moulin

Les témoignages indirects

Les femmes dans la résistance

Bastin, Gisèle, *Mouchka*, 2011, [MLPA 00261]

Présentation

Gisèle Bastin, très proche de sa cousine au second degré, Amanda, a recueilli, transcrit et mis en récit les souvenirs de son engagement dans la résistance et de sa détention dans les camps durant la Seconde Guerre mondiale.

Écho de lecture

Au vu de la photo qui illustre ce récit, vous serez immédiatement sous le charme de cette belle femme au regard doux, profond, au sourire esquissé suscitant aussitôt l'envie de découvrir son parcours.

Destin bien particulier que le sien de par son vécu familial, de par sa jeunesse en temps de guerre et sa terrible expérience des camps de concentration et d'extermination. C'est avec tendresse et précision que Gisèle Bastin nous raconte sa petite cousine Amanda, appelée affectueusement *Mouchka*.

Mouchka, née en Suisse en février 1923, sera recueillie en Belgique par sa grand-mère Léonie et ses jeunes tantes jusqu'à l'âge de onze ans, ses parents étant partis travailler en Amérique... À leur retour, elle les rejoindra à Paris.

Pendant l'exode de 1939, les parents de Mouchka s'opposent aux nazis, font de la résistance. Secrètement et en toute ignorance, elle transportera des armes. Le père se cache, sa vie s'arrêtera probablement au camp de Dora.

Mère et fille adhèrent au réseau *Comète* et Mouchka reconduira à la frontière cinquante-quatre aviateurs par les chemins pyrénéens.

En février 1943, c'est l'arrestation par la gestapo de Mouchka et de sa mère Louise ainsi que des amis juifs. S'ensuit l'engrenage infernal : la prison de Fresnes, les camps. Au camp de Ravensbrück, Mouchka n'est plus que le numéro 35. 503 et est obligée de conduire sa mère morte au four crématoire... Puis elle est envoyée à Mauthausen, pour la première fois ouvert aux femmes. Là, elle est un nouveau et sinistre numéro, le 2. 646...

Mouchka a connu l'horreur des camps mais, par sa volonté et son sens de l'organisation, elle y a survécu et est libérée par la Croix Rouge suisse en avril 1945.

Cette fois encore, après sa libération, cette femme se reconstruira par des soins de santé, un apprentissage, une recherche d'emplois... Mouchka n'aura jamais d'enfants, ravagée et stérilisée à Ravensbrück par Gebhart qui n'a de docteur que le nom.

Mouchka, résistante dans l'âme, n'a jamais baissé les bras ; dans les écoles, elle a poursuivi son combat, rencontré les jeunes, parlé, raconté afin que jamais rien ne s'efface ; afin d'éveiller la vigilance car la bête immonde du fascisme veille toujours.

Courageuse, endurante, volontaire, résistante, Mouchka, tu es encore plus belle que sur la photo qui ne m'a pas trompée. Merci chère Amanda-Mouchka pour l'exemple que tu constitues, pour l'éclairage que tu nous apportes. Merci Gisèle d'avoir transcrit cette histoire.

Myriam De Weerd

Trussart, José, *Ma sœur cette héroïne*, 2011, 34 p. [MLPA 00252]

Écho de lecture

Si ce n'était la situation tragique, *Ma sœur cette héroïne* se lirait comme un roman haletant où la réalité dépasse la fiction.

C'est la guerre. À Namur, rue Delimoy se dresse une maison dont la particularité est que les fenêtres de la façade arrière donnent sur les cellules de la prison de la ville. Y habite la famille Trussart : père, mère, deux filles dont Marguerite et un garçon, José le dépositaire du récit. Tous se caractériseront par les actes héroïques qu'ils poseront au quotidien au risque de leur propre vie. Omettant tout danger, cette famille accueille parents, amis des malheureux résistants ou travailleurs réfractaires emprisonnés, torturés, condamnés et souvent fusillés par les nazis. Par des cris lancés du toit s'échangent les ultimes messages d'affection, d'amour, d'adieu...

Cette situation peu discrète s'avère de plus en plus dangereuse. D'abord un alphabet de carton remplace les appels, ensuite c'est le morse appris par Marguerite dite Micheline. Le toit sera abandonné, seule comptera encore la fenêtre de la chambre de notre héroïne âgée de seize ans qui pendant près de deux ans, de décembre 1942 à la libération, ne quittera plus son domaine. Ses mains « comme des ailes de colombe » transmettront et recevront les informations des prisonniers organisés en un réseau intérieur à la prison.

Plusieurs membres de la famille Trussart porteront les messages décodés à leurs destinataires. Notre-Dame du Rempart entre aussi en résistance. L'église sera le lieu de dépôts de secrets glissés dans des catéchismes, secrets parfois vitaux emportés par d'autres messagers ou résistants.

Micheline devient ainsi le centre d'un réseau de communication clandestin. Elle n'en restera pas moins une adolescente, amoureuse de différents prisonniers. Amour platonique, vu les circonstances, pour « Macadam » et pour « Spada », fusillé...

Par ailleurs, ce récit de vie et de mort est émaillé de nombreuses anecdotes qui nous transportent et lèvent le voile sur le vécu des personnes entraînées le plus souvent malgré elles dans le tourbillon politico-historique de l'époque.

Lutte du bien et du mal, anges et démons, humanité et bestialité, action et réaction, débrouillardise et organisation. Engagement, résistance et héroïsme face à l'adversité et au cataclysme que fut la peste noire du vingtième siècle. Nos héros ont survécu et ce fut miracle car les dénonciations pleuvaient et les êtres disparaissaient. Marquée à vie, « Micheline » fut décorée de la Ville de Namur ainsi que de l'Armée secrète.

Myriam De Weerd

Des carnets intimes particuliers

L'herbier spirituel

Molineaux, Aria, *Moments de joie, fleurs et fruits, Livre de photos d'Aria, 2004*
[MLPA 00246]

Écho de lecture

Quand Aria photographiait...

Aria, photographe et poète : « La fleur et elle ne faisaient qu'un ». « Elle voyait ce que d'autres ne voient pas, le moment où passe l'onde de lumière ».

Sur le seuil de son livre de photos, Aria récolte les roses, aux pétales perlés de gouttes de rosée, où elle lit au cœur de la fleur : le *silence du cœur* ; la *compassion* ; la *nourriture* ; la *prière*.

Pour une seconde escale, Aria s'en va cueillir les Fleurs des jardins : les *cosmos, qui tremblent et qui dansent* ; les *anémones, qui écoutent* ; les *iris, qui chantent la joie d'être là* ; les *campanules, aux discrets capuchons* ; la *tulipe blanche, qui illumine*.

Pour un troisième moment *de joie et de fleurs*, Aria invite dans son jardin d'autres spectateurs qui s'émeuvent sur ses images de *fleurs tendres du cornouiller* ; de *boutons de clématite* ; de *magnolia, s'ouvrant au divin* ; de *camélia blanc, distillant sa lumière* ; de *pavots roses, du jardin de Monet à Giverny* ; du *pavot aux pistils d'or* ; d'une *pivoine blanche, aux pétales de soie froissée* et d'une *pivoine rouge frémissante*.

Au centre de l'ouvrage, Aria place le chapitre des *Fleurs printanières d'arbres fruitiers* : fleurs de pêcher, de pommier, de poirier, de prunier, d'abricotier et amandier, de fusain étonnant et de cognassier.

L'envoi final sera dédié aux *Fleurs des montagnes* : tournesols, pensées, douces campanules, petites gentianes au bleu profond, œillet qui parfume rose ou blanc, ancolie bicolore, chardon bleu, coquelicot à l'envers et à l'envers, lavandes et papillon bleu et pour terminer, un chardon du Mont Sinaï, solitaire entre les roches du désert.

Ce qui ferait dire au lecteur : Merci Aria pour ce que tu nous as donné.

C'est pendant sa longue maladie qu'Aria a conçu le projet de cet album merveilleux, fait avec le trésor de ses photos, palette enrichie année après année, de fleurs et de fruits, dans les champs et les jardins. Ces photos, les commentaires émouvants et les pensées qui les accompagnent sont aussi une manière d'écrire son autobiographie.

Ce carnet d'instant de beauté a vu son aboutissement grâce à Louis Molineaux, comme un cadeau à son épouse décédée. L'histoire de cet album est contée à la fin du carnet par Laurence Noll. L'idée a germé en 1992 chez Louis Molineaux et tous les proches d'Aria, ses sœurs, ses fils, sa belle-fille, ont alors participé à l'élaboration de ce livre pour lequel Aria avait déjà choisi toutes les photos prises entre 1983 et 1991. Tiré à 200 exemplaires en 2004 par Louis Molineaux, le livre d'Aria est devenu pour elle et pour ses proches comme un herbier spirituel.

Cet herbier spirituel poursuit son histoire.

Le livre de photos d'Aria a poursuivi son histoire pour arriver dans nos archives APA-AML, puisque c'est lors des journées de l'autobiographie organisées à Genève par l'APA France à la Pentecôte 2012, que José Dosogne et Francine Meurice rencontrèrent Louis Molineaux. Louis est médecin, spécialiste en épidémiologie ; il a étudié spécialement le paludisme et a été un acteur important de l'O.M.S. dont le siège est à Genève. Il a fait ses études de médecine à Louvain (U.C.L.) et fut diplômé en 1956 (à la même période que Loulou De Moor). José Dosogne fut un de ses condisciples pendant les humanités gréco-latines à l'Institut Saint-Pierre de Jette. C'est à l'occasion de leurs retrouvailles à Genève que José reçut en cadeau un exemplaire de ce bel album...

En regardant encore attentivement l'album composé uniquement des très belles photos de fleurs et de fruits, prises par Aria, il apparaît qu'une seule image contient une présence humaine, à la page 27. La silhouette d'un homme, drapé dans une couverture blanche, se confond avec le paysage d'arbres fruitiers en fleurs, en fleurs blanches. La photo, par sa position, en tête du chapitre « Arbres fruitiers », et par sa singularité, la seule à contenir une présence humaine, est porteuse d'une signification. L'intention est d'autant plus claire si l'on se réfère à la liste des légendes des photos en fin d'ouvrage, qui renseigne pour la page et la photo 27 : « Verger de cerisiers en fleurs, Louis, Châteauneuf-de-Bordette, Drôme ». Cette photo est une dédicace. Dedicace au creux du livre, au centre de la composition. La note en fin d'ouvrage précise bien que « toutes ces photographies ont été prises par Aria et choisies par elle pour former ce livre ». L'album livre donc lui-même son secret, sa démarche autobiographique. La photographe est inscrite dans ce regard à son compagnon qu'elle place dans le champ de sa prise de vue. Ils sont tous deux présents, la photographe et son sujet, dans la solitude de ce paysage de cerisiers en fleurs, captés, par un beau matin frais, dans cette image de leur souvenir commun. Par la position centrale de cette photo singulière, au cœur de l'œuvre, Aria Molineaux dédicace à son époux, Louis Molineaux, ce qui devient, en quelque sorte, à travers cette lecture, son *herbier spirituel*.

Marie-Lou de Moor et Francine Meurice

La notation de la ville

Dosogne, José, *Journal de Paris*, partie I, « L'insolite existe, je l'ai rencontré, Journal d'un voyage intersidéral », 2012, 4 p. [MLPA 00255/0001]

Présentation

José est poussé à faire ses valises pour « faire un ménage intérieur ». L'histoire de son 91^e voyage à Paris dit qu'il réussira grâce au nombre d'aventures qu'il vivra durant ces six jours. Elles lui apporteront beaucoup de surprises, d'émotions affectives et esthétiques. Elles le transporteront, lui et sa tête, dans un monde nouveau.

Quand il sera de retour à la gare du Nord, son ménage intérieur est accompli.

Nadine Hardt-Dekock

Écho de lecture

José Dosogne éprouve une véritable passion pour Paris. En avril 2012 – très exactement du 30 mars au 4 avril – il s'y rend pour, précise-t-il, la 91^e fois.

Au fil de ces quelques journées, ses pas le conduisent dans des lieux très variés : au Musée Marmottan-Monet où il visite une exposition de Berthe Morisot, au cinéma *Le Champo* où il voit – ou revoit – *Zelig*, de Woody Allen, à l'Institut du Monde Arabe où le retient une deuxième exposition : « Le corps découvert », à l'ancienne Cartoucherie de Vincennes où il assiste à un spectacle basé sur la correspondance de Louis-Ferdinand Céline, au musée du Quai Branly, enfin, où il consacre toute une après-midi à une troisième exposition : « L'invention du sauvage ». Ces nombreux rendez-vous culturels ne l'empêchent pas, par ailleurs, d'arpenter à plusieurs reprises les rues de la capitale, l'œil et l'esprit toujours en éveil, et de rendre visite à une amie.

On suit José Dosogne de lieu en lieu, avec d'autant plus de plaisir et d'intérêt qu'il ne se contente pas de noter, à chaque visite ou pour chaque spectacle, quelques impressions personnelles. Toute nouvelle étape est l'occasion de nous informer. Qui était Berthe Morisot ? Quel est le thème de *Zelig* ? Comment a été construit l'Institut du Monde Arabe ? Quelle est l'histoire de la représentation du corps dans le monde arabe ? Que sait-on des « expositions de sauvages » si fréquentes au dix-neuvième siècle et au début du vingtième ? Mieux encore, José Dosogne n'hésite pas à prendre fortement parti, que ce soit pour célébrer la « féminité opiniâtre » de Berthe Morisot « qui lui a permis de prendre place parmi les hommes du XIX^e siècle » ou pour louer « la vision moderniste émancipatoire de l'IMA ». Sa plume se fait tout particulièrement militante lorsque, commentant sa visite au Quai Branly, il s'indigne du *voyeurisme* des occidentaux aux siècles passés et du regard qu'ils ont porté sur ceux que, bien à tort, ils considéraient comme des sauvages. Enfin – et c'est là un intérêt supplémentaire de ces quelques pages –, José Dosogne souligne à deux reprises la parenté des questions suscitées par les spectacles vus à Paris avec celles qui sont ou seront débattues aux APA-AML.

« Grâce soit rendue au Paris insolite de mon nonante et unième séjour » conclut joliment José Dosogne. Nous, lecteurs, attendrons avec curiosité et impatience le journal du nonante-deuxième séjour !

Michèle Maitron-Jodogne

Dosogne, José, *Journal de Paris*, partie II, « Paris continué, Paris toujours recommencé », 2012, 6 p. [MLPA 00255/0002]

Écho de lecture n°1

Il y a quelques mois, au printemps, José Dosogne nous avait donné en lecture le journal de son 91^e voyage à Paris, cette ville qu'il adore et qui, façonnée à son usage – ce sont ses termes – « devient un Paris rêvé, émotionnel, agissant [...] comme un excitant et quasi une drogue ». C'est aujourd'hui le récit d'un nouveau séjour dans la capitale française qu'il nous livre, le 93^e, et non le 92^e comme on s'y attendrait, José Dosogne ayant, depuis le printemps, retrouvé le souvenir d'un voyage non répertorié.

Du 13 au 19 juillet 2012, il séjourne donc à Paris. À Paris même il visite trois expositions, se rend à l'allée des Cygnes où a été érigée, offerte par les Américains, une statue de la Liberté en réduction, et, trois jours plus tard, au marché aux Puces. Curieusement, pourtant, c'est aux alentours de Paris qu'il consacre l'essentiel de son temps, ses pas le conduisant successivement à Saint-Germain-en-Laye, le 14, à Saint-Denis, le 16, à Chantilly le 17. On dirait qu'il veut cette fois élargir le champ de son regard, tresser à la capitale une sorte de couronne, qui, superbe elle-même, en rehausse encore l'éclat.

José Dosogne a cessé depuis longtemps, bien sûr, de découvrir pour la première fois les sites qu'il visite. De voyage en voyage, il les retrouve, et chaque retour est l'occasion d'un nouvel approfondissement, une prise de conscience aussi du passage du temps et de ses effets négatifs ou positifs.

Comme dans son précédent récit José ne se contente pas, à chaque visite, de noter brièvement ses impressions. Bien au contraire, chacune d'elles est l'occasion de nous fournir, avec un soin attentif, un grand nombre d'informations. Cette façon de procéder pourrait, à la longue, sembler un peu lourde ; aussi José a-t-il l'heureuse idée d'invoquer régulièrement au cours de son récit celui qu'il appelle son *compagnon de route*, son *guide imaginaire*, voix intérieure avec laquelle il entretient un constant dialogue.

Les fruits de ce « compagnonnage » sont d'un grand intérêt. Nous découvrons, le 14, au fil d'une véritable visite accompagnée, le domaine de Saint-Germain, première résidence de Louis XIV, puis, dans la même ville, le Prieuré du peintre Maurice Denis ; nous parcourons, le 16, la nécropole de Saint-Denis et y recevons un véritable cours de sculpture funéraire ; nous admirons, le 17, le château de Chantilly et perçons les mystères de ses quarante-quatre vitraux en grisaille. En un mot, trois belles leçons d'histoire.

La visite des trois expositions – dans Paris cette fois – ajoute à l'intérêt de ce voyage. La première « Quand nos mouvements façonnent les villes » laisse José, qui en juge en connaisseur, assez insatisfait. La deuxième, hébergée par le Musée de l'Homme, est consacrée aux phares. Cette exposition *pleine de poésie* ranime chez son visiteur, d'émouvants souvenirs de navigation côtière à la voile. La dernière, au musée Maillol, donne à mieux connaître l'œuvre d'une peintre italienne du XVII^e, Artemisia Lomi Gentileschi. Après Berthe Morisot, célébrée lors du précédent voyage, voici une autre femme dont le grand talent et le grand caractère ne déplaisent pas à José.

Une belle semaine de découvertes et de redécouvertes pour l'auteur de ces pages dans ce Paris qu'il aime tant ; un beau voyage aussi pour nous, lecteurs. Le 19 juillet nous quittons avec José, en Thalys, la capitale française, ayant beaucoup vu et beaucoup appris.

Michèle Maitron-Jodogne

Écho de lecture n°2

José Dosogne a passé un pari avec lui-même et avec Paris, sa belle maîtresse : à défaut de lui passer l'anneau au doigt, il s'est promis de la visiter régulièrement. Pari tenu, pari gagné, peut-on dire, après 92 visites pour la convaincre de sa bonne foi et de son amour éternel.

Ce pari sur Paris, en l'occurrence, fut, semble-t-il, précédé d'un serment passé par l'auteur, dès ses neuf ans, de retrouver cet espace de liberté et de magnificence qui le séduisit profondément lors de ce voyage initiatique en mai 1940, déjà en compagnie de son guide imaginaire qui ne le quittera plus. D'abord apprivoisé par Paris, il tentera de l'apprivoiser à son tour, tel un amant fidèle, toujours inassouvi.

Cette fois, entre le 13 et le 18 juillet 2012, José et son guide imaginaire, qui suit fidèlement comme la carte des vins, les guides millésimés, guides Vert, Michelin, Géo, Routard, tenant à jour les évolutions d'un Paris en perpétuelle gestation, mais toujours en retard d'une guerre, nous conduiront successivement à Saint-Germain-en-Laye, sur les traces de Louis XIV qui y vécut jusqu'à ses 44 ans avant de s'installer définitivement à Versailles. Du haut de la grande Terrasse, par-dessus la forêt des cinq millions d'arbres plantés par les soins du Roi soleil, on peut apercevoir par beau temps, à 12 kms de là, Paris ainsi que les ondulations de la Seine semblables aux ondulations de la Semois natale de notre guide. Emboîtant le pas de randonneurs de passage, José Dosogne et son double nous invitent ensuite à visiter en leur compagnie le « Prieuré », hôpital royal transformé en musée au profit des Nabis, cette école de peinture qui se revendique de l'émotion pour retrouver « la saveur de la sensation primitive ».

On vient, on va entre Paris et ses faubourgs comme on effleure une amante de ses caresses avant de la posséder, au risque de la perdre...

Le 15 juillet, nous caressons donc Paris en remontant la Seine pour y dénombrer ses îlots et ses îles chargés d'histoire tels saint Louis, la Grande Jatte, Saint-Germain et l'allée des Cygnes. Le 16 juillet nous voici à la Basilique Saint-Denis, plus fastueuse que le Panthéon, avec ses mausolées, ses gisants de pierre et de marbre, répertoriant 45 rois, 32 reines, 63 princes et chevaliers, ayant illustré la France, toutes sépultures pillées à la Révolution.

Architecte de profession, José Dosogne ne pouvait rester insensible à une exposition provisoire au Palais de Chaillot intitulée : « Quand les mouvements forment la ville ».

Mardi, nous découvrirons le château de Chantilly et son vaste domaine ainsi que les 44 vitraux contant la légende de Psyché et d'Éros.

La suite se fera au pas de charge sans pitié pour nos petites natures essoufflées : marché aux Puces de Saint-Ouen, Musée de la Marine qui expose ses phares, géantes statues humaines aux yeux incendiés, tournoyant sur eux-mêmes telles des chouettes pour orienter les chalutiers égarés dans une mer démontée, et enfin au musée Maillol, une exposition consacrée à une peintre italienne du XVII^e siècle, Artémisia Lomi Gentileschi, aujourd'hui oubliée, qui connut de son vivant une période de gloire et œuvra à la manière de Rubens, de Breughel et plus près de nous de Warhol, ayant son propre atelier-usine, ses assistants, et produisant sur commande et à la chaîne les copies de ses toiles à succès.

« Le temps manque » soupire notre guide avant de s'engouffrer avec son double imaginaire, dans un train en partance pour Bruxelles, et de nous abandonner, éblouis, subjugués, épuisés aussi, sur les quais.

Y a-t-il maîtresse au monde, qui puisse offrir autant d'attraits que Paris ? D'où les fidélités qu'on lui porte. Qui devons-nous remercier ? Paris, elle-même, le guide imaginaire, ce cicérone admirablement documenté ou José Dosogne, conteur conquis, séduit et enchanté, qui nous a pris par la main pour partager avec lui les opulences et les secrets parfois bien cachés de sa belle maîtresse ?

José Trussart

Un « carnet de poésie » musical

Detry-Van Humbeek, Georgette, *Carnet de musique*, 1904-1956 [MLPA 00200]

Écho de lecture

Le format du cahier est celui des carnets de poésie que l'on offrait aux jeunes filles lors de leur entrée dans la féminité. La couverture en cuir marron et la tranche dorée des pages annoncent le caractère secret, intime et précieux du contenu.

Le carnet ne livre rien directement de lui-même. Pas de page de titre, ni de mention de son propriétaire. On ne sait rien de lui, sinon qu'il a été livré par Simone Bellière-Vosch qui le tenait de sa mère nommée Van Humbeek qui elle-même le tenait de son cousin, le violoniste Jean Van Humbeek dont l'épouse était pianiste. Ce contexte explique la particularité de son écriture. Les trois quarts des pages sont remplis de dédicaces musicales : portées calligraphiées, extraits de mélodies ou de chansons, accords griffonnés ou dessinés. Du très beau graphisme que ces notations dessinées mais illisibles pour celui qui ne lit pas la musique. Des noms sont reconnus au fil des pages : autographes du Maître Gevaert, de José Sevenants, d'Edgar Finet, de Janine De Bussy et, en 1943, de Georges Octors confiant au carnet quelques notes du 17^e caprice de Paganini, – son favori.

Ce sont les dédicaces qui livrent les secrets du livre. La dernière page est écrite en 1956 par un poète E. Michiels qui adapte dans la langue flamande médiévale – la trouvant plus mélodieuse – des poèmes de Goethe, Heine, Herder, Verlaine et les offre aux époux Van Humbeek. Il en écrit lui-même aussi. La première dédicace, de la première page, date de 1904, elle est du Maître Gevaert. 52 années séparent donc l'ouverture et la clôture du *Carnet de musique*. Au centre du cahier, trois signatures désignent une Mademoiselle Georgette Detry comme dédicataire. L'un des hommages, d'Armand Du Plessy, du 13 février 1907, la loue pour ses talents de jeune pianiste à 16 ans.

La propriétaire du *Carnet de musique* est donc bien Madame Georgette Van Humbeek Detry. Elle l'a reçu lorsqu'elle avait 13 ans, comme un cadeau symbolique faisant date dans son histoire de femme. Elle y a consigné les traces des rencontres-clés de sa vie de musicienne.

Simone Bellière et Francine Meurice

La symbolisation du premier amour

Laffut, Léon, *Aurores*, 2011, 90 pages [MLPA00193]

Écho de lecture

En lisant *Aurores* de Léon Laffut, on a l'impression de lire un poème, un long poème en prose, composé de vastes strophes qui forment leur unité grâce à leur ordonnance autour de correspondances métriques. Cette impression est renforcée par les petites phrases poétiques écrites au seuil ou au terme des strophes comme par exemple, tout au début : « Un vent velours souffle sur la Meuse » ou, « Il plane une brume légère et bleue » ou, « Le vent discret ride la peau de la Meuse » ou, « Certains soirs, des reflets de la lune dansent sur la Meuse ».

Ces petites phrases introduisent l'événement ou le sentiment qui surgira dans la suite de l'histoire, comme dans les anciens chants folkloriques. Je pense à ceux qui commencent par une phrase courte et poétique qui n'a aucun rapport avec le texte mais sert à donner le ton et le sentiment à ce qui suivra.

Le récit évoque Aurélien qui a 17 ans ; il vient de recevoir son diplôme de l'enseignement secondaire et, parallèlement à ses études, il a suivi un cours de piano et est devenu un bon pianiste. Cependant, il ne veut pas en faire son métier.

Il connaît bien l'histoire de sa ville natale, Huy, mais il est encore plus attiré par la Meuse où il aime s'arrêter pour regarder l'immense débit de l'eau qui va à la mer.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, il y avait une île dans la Meuse, en face de Huy. Mais l'île a disparu lors de la canalisation du fleuve. Elle est devenue partie intégrante de la ville, bien que, pour les habitants, elle soit restée *l'île*. Des habitations, et des commerces se sont installés sur cette partie de la ville, plus populaire que l'ancien Huy sur la rive droite, où les riches et les familles nobles vivent depuis le moyen âge.

Depuis une semaine, chaque jour à la même heure, Aurélien se place sur une marche qui mène au ponton, cette installation faite pour les pêcheurs et leurs barques. Il attend. Il attend là, pour revoir ce qu'il appelle *l'apparition*.

Il ne voit d'abord qu'un simple point, puis une tête puis des épaules et « un léger sillage vibrant sous les rayons d'un soleil rasant ; des bras qui émergent, des mains qui sculptent le fleuve de formes éphémères ». De son observatoire, Aurélien voit une jeune fille sortir de l'eau, toute nue ; elle monte sur les marches d'une péniche, où elle disparaît, à une centaine de mètres de lui. Le jeune homme n'ose pas le croire mais il lui semble que la nageuse tourne la tête dans sa direction et instinctivement, il recule comme s'il ne voulait pas dévoiler ses manigances. Mais quelqu'un l'a vu. Une voix d'homme l'appelle : « Cette fois-ci elle vous a remarqué ! Si Aurore vous intéresse, pourquoi n'iriez-vous pas jusqu'à la péniche pour lui dire bonjour ? Ce sont des gens très gentils... ». Aurélien se retourne et voit le garde-chasse, un vieil homme, déjà à la retraite et travaillant bénévolement. C'est par lui qu'il apprend ainsi le nom d'Aurore.

Mais Aurélien est trop timide, trop renfermé pour y aller sans les connaître. Il se fait difficilement et trop rarement des amis. Quand il manque de compagnie, il fait de longues promenades dans la ville, où il est né ; ou encore, plus souvent, au bord de la Meuse. Il aime sa ville, il connaît bien son histoire.

Aurélien continue, chaque jour, à se précipiter au rendez-vous secret, pour revoir *l'apparition*. Il devient évident, que le garde-champêtre a parlé de lui à la jeune fille. Un jour, elle s'approche de son point d'observation et lui crie : « attends-moi, je viens tout de suite ».

Ainsi, par l'initiative de la jeune fille, Aurélien rencontre les habitants de la péniche. J'emploie le mot : *rencontrer* plutôt que *faire la connaissance de*, parce que le premier signifie plus de possibilités de futur, plus de possibilités à devenir proche des gens. Du moins Aurélien ressent ainsi cette rencontre, amicale, presque chaleureuse. Il se sent tout de suite accepté.

Sans trop s'embarrasser de questions, le père, Georges, et la mère, Aude, décident d'aller chez Gabrielle, qui fut, en son temps, une pianiste très connue. Aurélien demande s'il lui est permis d'entrer chez quelqu'un qu'il ne connaît pas, mais on le rassure. Gabrielle est contente de lui ouvrir sa porte.

Dès qu'un nouveau visiteur s'approche de la maison de Gabrielle, il est accueilli par la musique. Des morceaux classiques. Et Aurélien nomme le titre de l'œuvre, que Gabrielle joue, il la nomme, fier de montrer ses connaissances.

Aurélien, qui n'est pas très communicatif en temps normal, se demande à quel titre il peut jouir de l'amitié de ce cercle, – Germain est déjà là. Ils forment apparemment comme une famille. Il sait que Germain connaît tout le monde dans la ville, il peut parler de lui en termes flatteurs. Bientôt on lui demande de jouer à son tour. Il choisit son morceau préféré et on l'applaudit. Il lui semble qu'il n'avait jamais joué ce morceau aussi bien, auparavant.

Aude propose de faire du café et demande à Aurélien de l'aider. À ce moment Aurélien – toujours un peu méfiant – comprend, comment sa propre histoire rejoint celle de cette famille. Aude connaissait bien sa mère. Elle prenait le bac tous les après-midis pour aller sur la tombe de

sa fille. Sur le court trajet du passeur d'eau, les gens bavardent, se racontent, mais la jeune femme ne faisait que prier, en bougeant les lèvres, sans le son. Aude ayant pitié d'elle, elle la mit en confiance et provoqua sa confiance, pour découvrir qu'elle avait perdu une petite fille de quatre ans, adorée au-dessus de toute mesure. Enceinte à ce moment, elle priait le bon Dieu pour qu'il lui redonne une petite fille, qui remplacerait la disparue. Aude aussi avait perdu un enfant, elle comprit le chagrin de la jeune femme. Elle-même était enceinte, et désormais elles échangèrent l'expérience de l'attente d'un enfant.

Son vœu ne fut pas exaucé, elle donna naissance à un petit garçon : Aurélien. Elle ne put aimer ce fils et ne cessait de parler de l'enfant disparue. Aurélien reconnut son enfance, à côté de cette mère peu aimante. Dès qu'il en eut l'âge, il se tourna vers l'étude et ses professeurs appréciaient ses efforts.

Quand Aurélien quitte ses nouveaux amis, Gabrielle l'assure qu'il pourra venir jouer du piano chez elle quand il en aura envie. Il n'a pas beaucoup parlé à Aurore, mais cette après-midi les rapproche et l'attraction qu'il ressentait pour elle est devenue réciproque. Cela lui remplit le cœur de bonheur.

Aurélien devient le visiteur quotidien de la « famille ». Après l'histoire d'Aude, Germain et Georges lui racontent aussi la leur. Mais ces histoires ressemblent fort aux contes d'enfants ; elles finissent avec des événements miraculeux. Aurélien pose souvent des questions, surtout à propos des secrets qu'il pressent, mais tout le monde lui fait savoir qu'il doit avoir de la patience et qu'il comprendra plus tard.

Visiblement la rencontre quotidienne des deux jeunes gens se change en attraction amoureuse et guidés, tantôt par l'un, tantôt par l'autre, ils arrivent dans un coin où personne ne peut les voir, où personne ne peut les déranger. Quand l'acte de leur passion s'est accompli, Aurore dit à Aurélien qu'elle est une ondine. Les ondines viennent de la mer sur la terre parce qu'elles sont toutes féminines et, pour la procréation, elles ont besoin d'un homme. Aurélien s'écrie : c'est pour cela que tu as eu besoin de moi ! Aurore le rassure : il faut de l'amour pour qu'un enfant puisse naître et maintenant, même si elle doit partir, entrer définitivement dans la mer, Aurélien restera avec lui pour toujours.

Peu après, il raconte devant les autres son histoire que nous connaissons déjà grâce à Aude. Il ajoute qu'il hésite à continuer ses études au pays. Peut-être suivra-t-il le conseil d'un ami, qui lui propose de venir aux États-Unis, pour réaliser ce qu'il a toujours désiré, devenir ingénieur. Aurore l'encourage pour le départ. Aurélien décide de tout quitter après de si magnifiques aventures et est prêt à explorer les autres merveilles que la vie lui réserve.

Ce récit d'un premier amour sur fond de Meuse entre un adolescent, poète et musicien, Aurélien, et une ondine, nageuse du fleuve, Aurore, habitante d'une péniche, nous introduit dans l'atmosphère du symbolisme et dans le monde de ces récits personnels contés le temps d'un passage du bac, à Huy, sous l'écoute bienveillante du passeur d'eau.

Katalin Lakatos

La difficile conquête de soi-même en écriture

Évrard, Marcel, *L'azur en embuscade*, nouvelles, 180 pages [MLPA 00219]

Écho de lecture

Écrire pour accepter les souvenirs face à l'impossibilité de refaire son passé, consigner sa vie en sept nouvelles sur le mode de la fiction, choisir l'emblème de l'Azur, comme horizon littéraire à

débusquer – la référence à Mallarmé est tacite, mais évidente, chez ce professeur de français – voilà comment Marcel Évrard noue le *pacte autobiographique*²⁹ de son *Azur en embuscade*. Il est possible de relier les nouvelles en poursuivant des indices récurrents, nouant un fil autobiographique.

Dans la première nouvelle, *Désertions*, Jean-Pierre Bérel, enseignant, a vingt-cinq ans lorsqu'il rencontre Renée, institutrice plus jeune que lui et qu'il l'épouse. Leur amour-passion, raconté à la première personne et qualifié de terroriste, dure 16 ans.

Bien qu'il s'en défende par la dérision de son style et par son attitude désabusée, le narrateur a une grande sensibilité et ne peut se satisfaire d'un autre amour lorsqu'il aura perdu celui-là. Le scripteur exprime le caractère absolu et exceptionnel de cette union de trois manières : par son caractère fusionnel, irréprouvable et heureux, qui se traduit dans les rencontres des yeux, des baisers, des corps et des explications verbales ; par le repoussoir d'une trahison non-accomplie lorsque Jean-Pierre est séduit pendant une année par la belle Simone aux couleurs bleu pâle ; par la disparition de la protagoniste, Renée, ravie par un cancer, et dont la mort signe la perte définitive du seul amour féminin possible. Trois indices datent cette histoire pour le lecteur, en l'ancrant dans l'Histoire, « l'université fut un long mois de mai » (p. 2) et les apparitions de Paul Newman et de Robert Redford.

Dans la deuxième nouvelle, *Question de cœur*, Émile, un frère adolescent analphabète, se suicide après avoir été la risée du public et de ses camarades : il est incapable d'écrire « neuf de cœur » lors d'un spectacle de télépathie où il a été choisi comme volontaire, et fait un dessin. Il savait pourtant écrire *chœur*, mais pensait que ce n'était pas le bon mot puisque celui-là désignait le petit chanteur, l'enfant de chœur qu'il avait été et que son père avait brutalisé un jour d'ivresse.

La balle n'atteint pas son cœur. Après sa convalescence, dans la solitude des exclus des sociétés conformes, il décide d'apprendre à lire et rencontre Gilberte, un cœur simple avec qui il partage un amour intense. Le narrateur intervient à la fin du texte pour dire son admiration pour ces gens, – s'il les avait connus – et pour cet amour-là, déchiffrant ainsi la question de son titre.

La voix autobiographique passe par cette adhésion. Le lecteur perçoit l'enseignant, le professeur de français, ayant beaucoup de sympathie pour cet élève dont l'ignorance engendre une méditation sur la langue puisque son histoire est construite autour d'un jeu sur le mot *cœur* et cette fameuse *question de cœur*. Question de sens : le cœur simple, le cœur amoureux, le cœur blessé, le cœur des cartes à jouer, mais aussi question de forme des mots, pour Émile, *chœur* dans *enfant de chœur* signifie, ami, celui qui a du cœur. La référence à *Un cœur simple* de Maupassant n'est pas loin non plus.

Dans la troisième nouvelle, *Henriette ou la suspension du prononcé*, le lecteur recommence à connaître les noyaux centraux des récits de Marcel Évrard, ou, plutôt, les énigmes de son moi que son écriture explore sans relâche : le grand amour voué à l'échec et d'autant plus tragiquement vénéré ; l'anormalité de cet amour exprimée par un écart d'âge entre les protagonistes, ne les marginalisant cependant pas, mais les métamorphosant en êtres d'exception, capables d'échapper au conformisme ; une forme de cynisme face à l'existence que traduit le style métaphorique empreint de dérision et d'humour noir.

Henriette est un personnage attachant, le narrateur Paul le concède dès son entrée en scène : « Henriette est parvenue à me sensibiliser à mon personnage » (p. 36). D'où le titre de la nouvelle, sans doute, car elle ne lui était pas sympathique auparavant. Cette vague cousine de sa femme Anne-Marie, parisienne, la septantaine, garde une apparence jeune à force d'artifices de maquillage.

²⁹ Faut-il rappeler que l'expression est issue du titre de l'ouvrage de Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Seuil, Poétique, 1975, et est devenue depuis lors une formule consacrée.

Pourtant, lors d'une longue conversation, elle aura l'audace de se mettre à nu et de lui raconter sa vie, sa douleur, son mystère, provoquant chez Paul, pourtant si sarcastique et blasé, l'amitié. Henriette a vécu, à 34 ans, avec Albert, de 15 ans son cadet, un amour indéfectible et fut victime du triangle classique lorsqu'il la quitta pour épouser Lucienne dont il eut trois enfants. Mais tout l'intérêt de cette histoire est dans les marges et dans la manière de raconter. L'histoire d'Henriette est enchâssée dans celle de Paul et d'Anne-Marie qui divorcent aussi, en finale. La confiance d'Henriette advient dans le dialogue avec Paul comme si son empathie suscitait la grandeur du personnage, de réplique en réplique. Du pathos au sublime, comme au théâtre, à travers Henriette, c'est Albert qui a le rôle du héros lorsqu'Henriette apprend à Paul qu'Albert a décidé, lors de la séparation, de lui payer une rente à vie. Lorsqu'ils se sont quittés, ils ont beaucoup souffert, chacun de leur côté en sombrant dans une dépression de quatre ans sans être au courant de la souffrance de l'autre.

Le fait qu'après cette communion entre Henriette et Paul, dans une forme de fraternité de la douleur existentielle, Paul se referme, se replie dans l'inaffectif et évite tout contact avec elle jusqu'à ne pas aller à son enterrement pour avouer cependant « qu'elle restera sa morte préférée » (p. 70), laisse penser que la confiance de soi n'est possible pour Paul – narrateur double de l'auteur – que par la mise en scène d'un personnage fastueusement impudique. Une seule date fixe un repère temporel absolu aux événements de ce récit : Henriette se souvient d'avoir été enceinte (une fausse couche) en 1950.

La quatrième nouvelle, *Dieu à marée haute, à marée basse*, est la plus proche de l'équation autobiographique (le nom du personnage est le même que celui du narrateur et que celui de l'auteur) puisque le personnage-narrateur en *je* s'appelle Marcel tout en étant professeur de français comme l'auteur.

Le récit nous parvient à travers une conversation. Le dialogue entre Marcel et Hubert, son ami à l'université qu'il n'avait plus revu depuis 15 ans, nous révèle la vie d'Hubert et les pensées de Marcel. Hubert, alcoolique comme son confident, lui raconte une crise de mysticisme, ce qui a le don d'excéder son ancien camarade. Athée, il a rencontré Dieu au coin d'une rue misérable, en pleine crise de désespoir et d'incrédulité. La révélation se joue comme un jeu de langage – l'anonyme *on* des *on me provoque, on me veut du bien*, devient un *on* désignant quelqu'un : Dieu.

La nouvelle est construite sur le jeu de langage, comme souvent chez Marcel Évrard, Dieu devenant l'énonciation originée de ce *on* indéfini.

Deux ans plus tard, Hubert est heureux, marié à Élisabeth, athée à nouveau.

Marcel regrette l'univers poétique d'Hubert, en crise *élylicomystique*, et prédit à ce caméléon de ne pas être plus authentique dans son nouveau couple que dans son épisode divin.

Dans la cinquième nouvelle, *Retrouvailles*, la construction, encore une fois enchâssée, installe clairement un questionnement autobiographique : un vieil homme – pas si âgé que cela puisqu'il est à la veille de sa retraite – médite sous un prunier dans le fond du jardin de sa maison de campagne. Moment de bilan, mais davantage de rêverie, il décide de se souvenir de son enfance qui se déroule alors comme un film entrecoupé par les réflexions du vieil homme. L'ouverture et la clôture du récit sont à la troisième personne. Dès que l'enfant entre en scène le narrateur reprend un monologue intérieur à la première personne, et les commentaires du vieil homme sont en discours direct rapporté par le narrateur, à la troisième personne. Il n'y a pas que ce déploiement des différentes voix du *je*, récalcitrant à se mettre en scène immédiatement, qui contribue à l'effet autobiographique du texte. À plusieurs reprises, le producteur du récit enchâssé, celui donc qui décide de raconter son enfance, s'interroge sur ce qui est narrable ou ce qui ne l'est pas, et sur ce qui, selon sa propre représentation, se fait habituellement dans ce type d'exercice littéraire : « Bon ! Commençons par exorciser l'épisode à la fois comique et désagréable de mes insomnies et de mes angoisses nocturnes. » (p. 87) ; « Ensuite, il y eut les jeux, solitaires ou non, et les amitiés, enfantines, continuées bien au-delà, jusqu'aux découvertes des corps. Le

vieil homme se demanda s'il était opportun d'encore évoquer cela, lui que les plus belles de nos actrices avaient cessé d'émouvoir depuis longtemps. Il décida malicieusement que cela pouvait toujours conférer une dimension supplémentaire et qu'il verrait bien, le moment venu. » (p. 89) ; « Et les émois du sexe, dois-je les évoquer aussi, ceux-là, pensa-t-il ? [...] Non, non... je ne puis les passer sous silence au nom de je ne sais quelle forme de pudeur, ce sous-bois embourbé, ce cul-de-sac de l'âge adulte » (p. 107).

Ce qui est raconté de l'enfance d'André, de 7 à 12 ans, dans un village loin de ses Ardennes natales, ce sont les jeux et les émois sexuels. D'abord ce sont les jeux cruels, avec les insectes. Viennent ensuite les jeux imaginaires avec le compagnon, Yves, lorsqu'ils jouent à Zorro avec une panoplie de déguisements de fortune, ou aux billes, qui deviennent des véhicules dans les circuits creusés dans le jardin et qu'ils ne consentent à s'arrêter de jouer qu'à la tombée de la nuit, les billes n'étant que « des véhicules sans phares » (p. 104). Il y a aussi les jeux d'apprentissage de la synchronisation, lorsqu'avec Yves toujours, il joue au pilote de chasse avec les chaises de la cuisine.

Ce qui est surtout évoqué dans ces très belles pages de description poétique des jouets et des joueurs, c'est la faculté enfantine d'installer la magie de la croyance dans l'imaginaire, grâce à la création de règles qui fictionnalisent les objets du jeu. Ce n'est pas pour rien que le vieil homme, double de l'auteur, considère l'enfance comme seule manifestation positive de son moi, l'adhésion à l'existence y étant possible, ce qu'il ne retrouve plus par la suite.

Les trois épisodes d'émoi sexuel ont lieu quand l'enfant a 6 ans, lorsqu'il regarde sa marraine Mimi (Mireille) – qui est consentante – faire sa toilette ; à 7 ans, avec son ami Yves lorsqu'ils se montrent l'un à l'autre et se caressent ; à 10 ans, lorsqu'avec la sœur de son ami, qui a 7 ans et est consentante, il découvre le sexe d'une fille.

Dans cette confession, la volonté de l'écriture d'aller plus avant dans l'impudique rejoint également le registre poétique des épisodes des jeux, et restitue le même état magique et d'exception dans l'adhésion de l'être à son geste et à son vécu. Cette nouvelle, la plus lumineuse du recueil, a tout du paradis perdu, par la réminiscence de cette enfance-là, mais aussi par le cadre où la nouvelle s'origine, ce prunier du paradis, arbre à méditation, à dix mètres de la maison.

La sixième nouvelle, *Les défaites de la patience*, la plus mélancolique des sept et la moins acerbe, décrit le processus irrémédiable de la destruction d'une passion, dans le cadre désormais familier au lecteur de Marcel Évrard, celui d'un triangle amoureux. L'originalité de la construction du récit réside dans la métaphore du sentiment d'amour en sentiment de dérégulation.

Dans le premier triangle composé par Jacques Laloux, par qui passe le point de vue de l'histoire rapportée à la troisième personne, de son épouse, Pauline, et du père de Jacques, le protagoniste du couple, le père, est le *magicien* qui réussit à maintenir la *magie* de la passion qui unit ses enfants. Dans le second triangle composé de Jacques, de Pauline d'une amie du couple, Arlette, ce nouveau protagoniste se substituant au père décédé, devient l'objet du désir de Jacques et le déclencheur involontaire de la dissolution des amants.

La dissection de la chute pathétique de Jacques dans la dérégulation du désamour est implacable. Elle nous livre cette chute sur le registre de l'ébriété, au sens grec du terme, de la démesure, démesure de la souffrance qui engendre l'alcoolisme ou de la proposition inverse, souvent corollaire, selon laquelle l'alcoolisme engendre la démesure de la souffrance. La douleur presque absurde (puisque le titre le dit, les amants auraient *manqué de patience*) trouve une forme d'apaisement lorsque le divorce ayant été prononcé, ils redeviennent amants. L'écriture elle-même se fait le miroir de cette ivresse en empruntant le ton burlesque des descriptions à la Lautréamont, leur emphase excessive, et plus rarement leur autodérision. « Dieu ! leurs baisers asphyxiés et les blessures exsangues de leurs bouches accolées et si parfaitement circulaires, leurs visages pâmes de gladiateurs qui secouent dans l'éventrement de la face le glaive de la langue. » (p. 124)

Des résonances, de nouvelle à nouvelle, continuent de nourrir ce noyau de figures obsédantes que le lecteur attribue à un effet autobiographique. Jacques est un universitaire, alcoolique, littéraire, très sensible, il a 6 ans de plus que Pauline, leur amour est unique et passionnel, voué à la destruction et cependant indéfectible. La tomate éclatée, les Ardennes, la poussière d'ailes de papillon, réminiscences des jeux de l'enfant de *Retrouvailles* reviennent ici comme des termes de comparaisons.

La septième nouvelle, *Pas toi*, la dernière du recueil est plutôt une sorte de long poème à la lisière de la tentation de l'inceste de Yannick Loubet avec sa mère Liliane, sur un arrière-fond de désir de suicide et de nausée de l'ivresse. Volontairement plus lyrique, sans doute parce qu'elle a la position de *l'envoi* des anciennes balades, elle livre donc une dédicace finale, clé ou testament. « J'emporterai enchevêtré entre mes doigts un chapelet invisible, souple comme un cordon ombilical, sur lequel nos deux têtes alternent [...] » (p. 180).

L'impression générale que l'on garde de la lecture des sept nouvelles de Marcel Évrard fait penser au monologue autobiographique et schizophrénique du Malcolm Lowry, d'*Au-dessous du volcan* (1947, 1959 pour la traduction française) – parler à l'autre par le détour de l'écriture, en présence de l'autre, pour rattraper le glissant de la vie, avec des correctifs sarcastiques pour éviter le pathos.

Marcel Évrard s'auto-raconte à la verticale. Plutôt que de suivre le fil chronologique horizontal, il superpose les micros histoires des *je* du sujet aux différents âges. Dans cette épaisseur du moi, retranché du monde, le sujet apparaît comme séparé de son être-là, et du monde clair et lucide, par un écran, celui de la déréliction. Cette manière de se dire, de se livrer, passe par les bifurcations de l'instance racontante. Les moments fastes sont les baisers, ceux de la fusion avec l'autre, avec le monde, avec l'être, avec le bonheur. Les baisers sont des vases communicants et dans cet abouchement, il y a passage, porte, réunion, communication. L'autre bonheur est celui de l'enfance avec la fiction du moi dans les jeux. À l'âge adulte, lui, correspond la fiction du couple, mais sans réussir à retrouver l'adhésion ou la croyance des jeux enfantins.

Quant au titre, *L'azur en embuscade*, désignerait-il l'idéal de l'azur de Mallarmé, visible malgré tout, derrière les pièges et les traquenards de la grande illusion de l'existence ?

Francine Meurice

Des cahiers d'avant-textes

Dosogne, José, *À Bruxelles et ailleurs*, 2010 [MLPA 00201]

Présentation

Ces cahiers d'avant-textes sont un prélude à l'autobiographie *J'ai rêvé de Molenbeek sur les rives de la Semois* que l'auteur a publiée, bien que sous une autre forme et avec d'autres apports, aux éditions Molenbecca en octobre 2012. Au moment de leur rédaction, le projet du livre n'était pas encore conçu.

Écho de lecture

À Bruxelles et ailleurs. Cet intitulé rassemble cinq tranches de vie piquées d'anecdotes, marquées par le temps, les dates, marquées par les lieux mythiques, magiques, foulés et investis par l'adolescent et surtout par l'adulte ; ce qui détermine l'écrivain.

Ces écrits de 2010 sont présentés suivant la chronologie de vie et dactylographiés en format A4.

- 7 mai 2010 « Scout toujours prêt » : 3 pages+ 1 page de photographies d'époque ;
- mars 2010 « Notre collègue au cœur d'une commune, Jette » : 4 pages + 19 pages de documents de référence ;
- avril 2010 « Vingt et un mois passés à l'armée » : 2 pages + 1 page de photographies d'époque ;
- 3 août 2010 « Quinze ans de randonnées à la semaine de 1993 à 2007 » + 4 pages d'informations « Pour bien choisir votre séjour » ;
- mars 2010 « La voile... ce n'est pas que du vent » : 2 pages + 4 pages du journal de bord signé François Dosogne + 15 pages : « La voile en pratique ».

Lire ces cinq courts récits, c'est déjà partir en voyage. Ce voyage je l'ai fait en découvrant le passé, toujours présent en 2010, de José. José écrit et survole 70 années de son vécu. Cinq haltes. Pas de nostalgie mais de l'enthousiasme discret. Haltes-répertoire d'une vie qui m'apparaît riche de relations, de découvertes multiples et d'actions positives. Une présence très discrète mais incontestable : celle du vent. Une vie *dans le vent* parcourue *nez au vent* sur des *chemins au vent* terrestres ou maritimes. À partir de ces haltes, je planifie mes évasions futures. Plaisir d'inscrire mes pas dans ceux marqués par José sur des lieux prioritaires. Plaisir de découvrir des endroits pleins de charme(s) et d'histoire(s), d'anecdotes en référence avec les Gens, anonymes ou célèbres. Amis, originaux, artistes... Redécouvrir la Semois et autres rivières, les Fagnes, Bruxelles et puis la France et ses sites envoûtants et puis ailleurs. Obsession du départ... de la randonnée ... du temps qui subsiste... Ce temps bien daté précise les faits d'histoire et de société qui ont marqué José et nous rappellent que nous aussi nous avons vécu de près ou de loin ces événements. José ne se contente pas d'un inventaire mais signifie son point de vue, ses convictions avec une pointe d'ironie qui permet la distanciation. La vie conduit à la maturité...

Le souci d'information me semble prioritaire chez José Dosogne. Pas d'émotion explicite, – certainement pas d'envol ni d'exaltation. Je ressens un besoin inéluctable de marquer noir sur blanc les épisodes majeurs de chaque âge de sa vie.

J'aime découvrir les voies axiales et les chemins de traverse de quiconque veut bien me les transmettre.

Christiane Jacobs

L'introspection autobiographique dans le cadre d'une formation professionnelle

Deroo, Françoise, *Qu'est-ce que la dignité ?*, 2000, 6 pages [MLPA 00185]

Présentation

Présenté par une note manuscrite de José Dosogne, le texte déposé par Françoise Deroo, un tapuscrit de six pages, est le chapitre premier d'un mémoire de licence remis à Louvain-la-Neuve, en 2000, à la Faculté ouverte de politique économique et sociale (FOPES) sous le titre : « Présence de la dignité humaine dans l'aide sociale. Quelle reconnaissance sociale ? ».

Écho de lecture

La conception de la dignité qui est celle de Françoise Deroo doit beaucoup à l'expérience acquise au cours d'une longue carrière d'assistante sociale au Centre public d'aide sociale de la commune d'Uccle. Elle se livre à une longue introspection pour montrer comment s'est forgée pour elle la signification de cette notion.

Elle indique qu'il s'agit avant tout de la *dignité humaine*, de la dignité qui doit être reconnue à tout être humain, spécialement lorsqu'une personne se trouve en situation de précarité. Cette reconnaissance engendre un sentiment de respect. Ce respect, synonyme, en l'occurrence, de sollicitude et de fraternité, elle l'a ressenti, par exemple, pour une mère de cinq enfants qu'elle a soutenue durant de longues années en lui apportant sous différentes formes l'aide dont elle avait grand besoin.

Françoise Deroo se souvient aussi d'avoir jugé digne de respect la personne d'un handicapé mental profond qui constituait pour le CPAS un cas particulièrement difficile. Elle cite ensuite plusieurs exemples de dignité de personnes qu'elle a admirées pour leur courage et leur capacité à se faire respecter dans l'adversité.

En revanche, Françoise Deroo a été très gênée par l'indignité de solliciteurs du CPAS qui, trop polis, trop soumis, s'abaissaient en manifestant leur dépendance.

Le manque de dignité peut aussi apparaître dans la nature de l'aide accordée par le CPAS. Françoise Deroo évoque à ce propos, la problématique de l'octroi de colis de nourriture à des personnes assistées par le CPAS. Cette pratique s'est développée bien qu'il soit stipulé que « l'aide doit être conforme à la dignité humaine ; les interventions en nature seront donc normalement bannies ».

Françoise Deroo met en cause plusieurs autres formes d'aide qui ne permettent pas aux bénéficiaires de vivre conformément à la dignité. Elle dénonce l'insuffisance de l'aide financière qui condamne les allocataires à une situation dans laquelle ils ne peuvent que se sentir exclus de la société et frappés d'indignité. Elle reproche aussi au CPAS de se montrer trop sévère à l'égard de personnes recevant le « minimum vital » qu'il juge irrécupérables mais qui devraient bénéficier de plus d'attention et de plus d'égards pour leur dignité humaine. Elle ne critique pas moins vivement l'attitude que peut avoir le CPAS dans le domaine de la réinsertion. Elle relate deux cas dans lesquels le manque de compréhension, les exigences excessives et l'intransigeance du CPAS ont infligé mépris et humiliation aux personnes qu'il devait aider à se relever. Si les pratiques suivies en matière de réinsertion ne choquaient pas la majorité des assistantes, l'unanimité s'est faite autour de l'aide à accorder aux immigrés tandis que les décideurs du CPAS ne se montraient pas assez sensibles à leurs besoins et à leur dignité en donnant la préférence à l'aide sociale aux autochtones.

Après avoir stigmatisé ce manquement, Françoise Deroo conclut l'introduction à son travail de licence en soulignant que pour elle, le respect de l'être humain est une priorité absolue dans l'optique de la dignité. En même temps, elle est très réceptive à la sauvegarde de sa dignité par une personne courageuse, volontaire et attachée à son autonomie. « Mes indignations », dit Françoise Deroo dans ses dernières lignes, « vont particulièrement vers la souffrance, la honte, l'atteinte à la confiance en soi, provoquées par une atteinte à la personne physique et psychique, à son projet de vie ».

Le lecteur de l'intéressante introduction autobiographique au mémoire de Françoise Deroo a rencontré une femme sensible, généreuse, tout en étant exigeante envers les autres comme envers elle-même. Il ne peut manquer de sympathiser avec une femme qui a accompli une fonction sociale fort délicate avec tant d'altruisme et de conscience professionnelle.

Raymond Du Moulin

Le militantisme en Belgique

Le combat des objecteurs de conscience

Présentation

Le fait que nos archives possèdent une série de documents de Jean Van Lierde, concernant notamment l'objection de conscience, a donné l'idée à notre groupe de lecture de rassembler autour de ce dossier divers éléments d'autobiographies d'objecteurs de conscience, parmi lesquels Jean Van Lierde, Pierre Debbaut, Marc Garcet et André Van Der Mensbrugge.

Jusqu'il y a peu, nous ne savions pas grand-chose de la biographie d'André Van Der Mensbrugge, à part la mention de sa conversion au protestantisme dans l'autobiographie de José Dosogne. Fait qui remonte aux années 1950 dans le scoutisme. André en avait fait la confidence à José, son chef de troupe. Le départ en Afrique de José a fait qu'ils se sont perdus de vue. C'est seulement vers 2000 que José a rencontré André lors d'un de ses voyages à Bruxelles et qu'il a appris son ministère pastoral en Suisse ainsi que ses démêlés d'objecteur.

En 2011, le témoignage de Pierre Debbaut [MLPA 00217] concernant son propre cas nous est parvenu par l'intermédiaire de Michèle Piron d'Âges et Transmissions. Puisque celui-ci parlait de Jean Van Lierde nous avons interrogé Pierre sur le cas d'André. Il le connaissait et nous a fait parvenir un extrait de la brochure *Les objecteurs 1919-1984*.

« En novembre 1953, André Van der Mensbrugge refuse de signer les lois militaires au CRS. Curieusement, il n'est pas inquiété. Appelé en juin 1954, il n'accepte pas d'accomplir son service militaire et est incarcéré. Son procès a lieu le 29 septembre ; l'objecteur sera défendu par Maître Bricmont.

André fait partie de l'Église protestante mennonite, très peu représentée en Belgique, et qui est, avec celle des Quakers et des Doukhobors, une des trois Églises appelées « historiquement pacifistes ». Van der Mensbrugge, en devenant objecteur, ne fait que se conformer aux principes de sa religion, catégoriquement opposée à toute violence. Au cours d'une première audience, l'objecteur demande à être mis sur le même pied que les séminaristes catholiques et à servir comme brancardier. Le 29 septembre il comparait devant la Cour militaire avec pour témoins les pasteurs Jules Lambotte et David Shank, de l'Église mennonite, le pasteur David Blume et Jean Van Lierde.

Il est condamné à six mois de prison, et interjette appel. Lorsque la Cour militaire confirme la peine, l'objecteur se pourvoit en cassation, mais le pourvoi sera refusé. Libéré le 29 novembre 1954, il reçoit un second ordre de rejoindre et est à nouveau emprisonné. Le 31 janvier 1955 a lieu son second procès, au cours duquel Maître Bricmont s'écriera : *Ce ne sont plus les objecteurs de conscience mais les juges qui les condamnent qui choquent maintenant l'opinion publique*. L'objecteur sera condamné à six mois pour refus d'obéissance. Il sera chassé de l'armée le 23 septembre 1955. »³⁰

Nous avons donc cherché du côté de l'Église mennonite et nous avons trouvé la correspondance³¹ d'André Van der Mensbrugge avec David Shank (cf. ci-dessous [MLPA 00262]).

Notre attention a été attirée sur Marc Garcet par Pierre Debbaut également. Son père Robert Garcet, tailleur de pierre, autodidacte, a laissé une œuvre insolite d'artisan-bâtitseur évoquant les praticiens de l'art brut. Sa tour d'Eben-Ezer et le musée du silex, situés à Eben-Emael, font partie de l'univers visionnaire de cet écrivain philosophe et pacifiste, déjà citoyen du monde et membre

³⁰ *Les objecteurs 1919-1984, vingt ans de statut légal en Belgique*, Bruxelles, Confédération du service civil de la jeunesse et Communauté française de Belgique, 1984, p. 96.

³¹ Par l'intermédiaire de Peter Crossman, de l'Église mennonite de Bruxelles, que nous remercions ici pour ses renseignements et ses courriers échangés avec les archives David Shank.

du MIR-IMG. Dès 1955, il refuse le service armé au nom de Marc, son fils mineur, qui ratifiera son choix à sa majorité en 1958, et sera puni de prison, puis renvoyé de l'armée. Marc Garcet, citoyen du monde, président du MIR-IMG, et du service civil international, directeur d'une association de guidance et de santé, se réfère, dans le dossier [MLPA 00263] qu'il nous a envoyé, à deux de ses écrits, *La métamorphose du Nautille* et *Il fallait*, son mémoire d'objecteur de conscience déposé au Conseil de guerre.

La richesse de ce couple père-fils représente une activité humaine à plusieurs facettes, et notamment dans l'univers mouvant des idées, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, alors que le statut des objecteurs de conscience n'a été pleinement voté qu'en 1984. Ces *interpellateurs de la conscience*, ces *lanceurs d'alerte* – selon une appellation américaine de 1980 – étaient en avance sur leur temps.

José Dosogne et Francine Meurice

Le récit d'un militant pacifiste

Debbaut, Pierre, *Objecteur de conscience*, 2011, 4 pages [MLPA 00217]

Écho de lecture n°1

Au début de ce court récit autobiographique, le narrateur nous dit qu'il est né en 1931 d'un père flamand qui n'était pas croyant et d'une mère wallonne, catholique. À la fin d'études de sciences-mathématiques à l'ULB, en 1953, il fait son service militaire qui a duré dix-huit mois. Une conférence donnée par un compagnon de Lanza del Vasto, le célèbre écrivain pacifiste, le sensibilisera à l'idéal de la non-violence. Découvrant l'objection de conscience, il rencontrera Jean Van Lierde, figure centrale de la lutte pour la reconnaissance officielle de l'objection de conscience en Belgique.

Après avoir fréquenté l'université de la Paix du Père Pire, il organisera les camps de la paix pour des adolescents qu'il logera dans l'étable de l'ancienne ferme qu'il habite. Pierre Debbaut aura trop tardivement connaissance de l'existence d'une loi sur le statut de l'objecteur de conscience et ne pourra pas demander à bénéficier de ses dispositions.

En 1956, convoqué pour accomplir une période de réserviste, il sera arrêté par deux gendarmes et comparaitra devant un auditeur militaire pour n'avoir pas répondu à cette convocation. Au terme d'un procès, il sera condamné à un mois de prison mais il recouvrera la liberté parce qu'il avait passé trente-trois jours en détention préventive.

L'auditeur militaire ayant manifesté l'intention de le faire arrêter à nouveau, Pierre Debbaut prendra contact avec Jean Van Lierde qui obtiendra que la RTBF ajoute cette menace à son compte-rendu du procès. Pierre Debbaut, grâce à cette *publicité*, ne sera désormais plus inquiété.

De la conclusion du récit se dégage la constance de l'attachement de Pierre Debbaut au pacifisme et de sa foi en la solidarité des hommes.

Raymond Du Moulin

Écho de lecture n°2

Pierre Debbaut retrace, en quatre pages imprimées très denses, le difficile itinéraire qu'il a suivi pour obtenir le statut d'objecteur de conscience. Plus largement, détaillant les différentes étapes de cette lutte, il nous donne à comprendre comment ses choix de vie se sont, au fil des années, précisés et affirmés.

Au départ, une existence assez banale, du moins sans problème majeur. Né en 1931, Pierre Debbaut est adolescent pendant la Deuxième Guerre mondiale, une guerre que, de son propre

aveu, il juge alors de manière trop manichéenne : il y a les méchants – les *boches* – et les bons – les alliés. Il fait des études scientifiques, puis devient professeur de mathématiques, non sans avoir, dans l'intervalle, effectué un service militaire de dix-huit mois comme élève-officier. Il se marie et devient père de quatre enfants.

À la fin des années cinquante et au début des années soixante Pierre Debbaut voit sa philosophie de la vie se clarifier et s'affermir, et cela, en particulier, au contact de personnalités remarquables : Jo Pyronnet, disciple de Lanza del Vasto, et Jean Van Lierde, personnage central du combat pour l'objection de conscience. Oui, en tout homme, il y a du bon et du mauvais. Non, la violence ne résout pas les problèmes. Pierre Debbaut met aussi en pratique ses convictions en accueillant chez lui pendant huit ans des sessions inspirées par l'Université de Paix du Père Pire et réservées aux moins de vingt ans.

En 1964, pendant un petit mois concédé par la loi, Pierre Debbaut aurait pu obtenir le statut d'objecteur de conscience. Trop occupé alors, il ne l'a pas fait. Lorsqu'il le demande il est, malgré lui, dans l'illégalité. Courageusement, il s'obstine. En juillet 1966, il est arrêté. Il passe trente-trois jours en prison puis, après sa libération provisoire, il est traduit devant un tribunal et condamné à un mois de prison. Cette condamnation pourrait n'être pas la dernière, comme on l'en menace à mots couverts. Heureusement, l'annonce, à la RTB, de sa libération, comme du danger qu'il court encore, le protégera définitivement.

La lutte de Pierre Debbaut a été couronnée de succès. Sa satisfaction est d'autant plus grande que, grâce à son combat, le statut d'objecteur de conscience a été modifié ; on peut désormais faire aussi ce choix après le service militaire.

Le récit de Pierre Debbaut, dans sa sobriété, nous fait bien comprendre, combien ce long et pacifique combat en faveur de l'objection de conscience a été difficile. Sans son courage, mais aussi sans la solidarité de sa femme, de son avocat, de ses amis – solidarité dont, en conclusion, il souligne fortement l'importance – ce combat n'aurait pu aboutir. Cette belle victoire n'est pas seulement individuelle, elle est aussi collective.

Michèle Jodogne Maitron

La correspondance d'un pasteur

Van Der Mensbrugge, André, *Correspondance d'un pacifiste objecteur de conscience, 1952-1953* [MLPA 0262]

Nous avons acheté aux archives de la Mennonite Church of USA des reproductions scannées de la correspondance d'André Van Der Mensbrugge avec David Shank dans laquelle il parle de son choix et de son combat avant, pendant et après son procès et sa condamnation comme objecteur. Ces documents feront l'objet d'un écho de lecture dans le numéro 4 de notre bulletin de liaison.

Le bénévolat dans les ONG

De Moor, Marie-Louise, *Méharées sahariennes et expédition humanitaire au Sahel, 2011, 7 pages*, [MLPA 00251]

Écho de lecture

Une femme d'aujourd'hui nous parle tout d'abord de ses méharées sahariennes des années 1970, en quatre-vingts lignes exaltées, comme sorties des récits de légendes que nous avons tous lus en son temps.

Marie-Louise De Moor avait alors 40 ans de moins – va-t-elle me pardonner ces mots ? Est-ce de là que naît son rêve antérieur au voyage comme cela se produit toujours pour moi-même parce que le rêve est déjà la moitié du voyage ? Mais sans le terminer, comme elle, lorsqu'elle se découvre *amoureuse* au dernier mot de la quatre-vingtième ligne...

Il y a, certes, quelque chose de sensuel dans ce peuple berbère de 18 millions d'êtres humains, qui englobe les Kabyles et les Touaregs. Il est le premier peuple d'Afrique du Nord apparu dès la préhistoire.

Le ressenti de Marie-Louise De Moor coïncide avec le mien, au souvenir des mots et des photos de ma fille cadette revenant du Tassili des Ajjer, avec ses roches et ses gravures rupestres, classées par l'Unesco.

Avant de devenir un mathématicien de haute volée, un jeune ami parisien (Ismaël) m'avait expliqué que son père, un berbère authentique – et non pas un Arabe ! ce sont ses mots – avait choisi son prénom parce qu'il appartenait aux trois religions du Livre.

Le ciel de la nuit saharienne, envoûtant comme un miracle de l'imaginaire, peut-être plus encore que la voûte étoilée de la Toscane ou de la haute mer, évoque si bien le nomadisme et la liberté de ces Touaregs rebelles et séducteurs !

Oui, l'auteure de ces lignes nous parle à merveille de son ressenti des trois aventures sahariennes qu'elle a vécues dans les années 1970.

Quel basculement, dans son récit, lorsqu'elle évoque alors plus longuement, en cent quatre-vingts lignes, le Sahel de la détresse quasi dans le même temps ! C'est une inversion totale, dans une expérience fondamentalement différente, éprouvante, dans tous les sens du mot, et absolument inoubliable pour les raisons les plus opposées.

Le Sahel est une bande traversière de l'Afrique, située en bordure sud du Sahara et englobant des portions d'une demi-douzaine de pays. La sécheresse et la famine, prévisibles depuis très longtemps, y ont explosé à l'apogée du manque total de pluies, en 1972. Le monde entier a commencé à en parler dès le début des années 1970, alors que la population y mourait déjà de faim.

Médecin de profession, Marie-Louise a connu alors une des périodes les émouvantes et les plus éprouvantes de sa vie, alors que Oxfam avait appris, au début de 1974, la détresse extrême de près de 30. 000 Touaregs arrivés épuisés aux confins du grand Sud algérien.

Bénévole à Oxfam, elle met alors sa personne au service d'une mission humanitaire lancée par Pierre Galand pour assister le Croissant rouge algérien. Elle s'est chargée de la recherche et de la réunion des médicaments et du matériel indispensables.

Le 25 mai 1974, le convoi quitte Bruxelles. C'est l'histoire d'une équipe de dix personnes partie avec six véhicules et un gros chargement d'aide multiple, arrivée à Alger au bout de trois jours. Avec, en primeur, une intense émotion lors de leur passage au monastère des Trappistes qui seront assassinés 22 ans plus tard !

Après cinq jours à travers le désert, ils arrivent à Tamanrasset. L'expédition se divise en deux groupes : l'un part vers la frontière du Niger, l'autre – avec Marie-Louise – vers la frontière du Mali.

À Timiaouine, où survivent à grand peine 3. 000 réfugiés, des nomades touaregs, l'eau doit être puisée à dix mètres de profondeur et le scorbut règne. Les enfants sont atteints d'hémorragies dans les os, et d'une grave anémie. L'équipe met en place un travail sanitaire de deux mois sur place, avec alimentation de soutien, mais les soins sont rendus difficiles par le vent et les tempêtes de sable, sans oublier les scorpions.

Partie à 200 km vers la frontière du Mali avec trois personnes, Marie-Louise s'approche d'un camp gardé par des militaires maliens qui leur refusent l'entrée du pays, dirigé par une junte militaire de 1968 à 1990. L'accès au camp leur est interdit, il est en fait un lieu de détention et de mort lente des Touaregs retenus prisonniers.

Ensuite, c'est le tour d'un autre camp de 800 réfugiés touaregs, perdu dans les tempêtes de sable, atteints de scorbut et de malnutrition. Une réserve de médicaments et de nourriture y est déposée. Retournée dans ce camp 15 jours plus tard pour un contrôle, Marie-Louise constate que le personnel n'a pas utilisé le stock de secours.

À Timiaouine pourtant, la santé de la population s'était améliorée. Il y avait heureusement des rapports humains réconfortants : les chants, la musique, le courage, l'endurance, la valorisation des plus petites choses. En un mot, un échange.

Après deux mois, le groupe de Marie-Louise qui rentre en Belgique est remplacé par une équipe qui passe un trimestre sur place. La population est dès lors capable de reprendre une vie normale. Après sept ans de sécheresse absolue, la pluie est revenue et a fait reverdir les pâturages, un nouvel espoir pour les Touaregs et leurs dromadaires.

José Dosogne

Le combat des femmes

De Pelsemaeker, Dominique, *Le roman de Louise*, 2009 [MLPA 00220]

Présentation

Dans cette autobiographie familiale, la narratrice restaure le récit de vie de sa grand-mère Louise Notorange et de son arrière-grand père Auguste Notorange à partir de documents transmis par sa mère Gigie et grâce à la collaboration de celle-ci, – la « caisse à trésors » se réduisant à peu de choses : du courrier, quelques photos, des coupures de presse. Les faits remontent à 1907 et le récit s'arrête à la mort de Louise en 1957. L'auteure explique son intention d'écriture : partir à la recherche de ses origines pour mieux transmettre l'amour et le souvenir de ceux qu'elle a aimés. Elle raconte non seulement les rencontres amoureuses, heureuses ou parfois plus difficiles de ses ancêtres, mais se documente beaucoup pour reconstruire le contexte dans lequel ils ont vécu : l'émigration au Canada, aux États-Unis, la fondation par Auguste du premier syndicat belge des artistes reconnu par la Ligue mondiale en 1915, la Première et la Deuxième Guerres mondiales, le travail et la vie à Bruxelles et à Charleroi. Les lettres d'Auguste à sa fille nous apprennent qu'il était libre-penseur, franc-maçon et pacifiste, sympathisant en 1923 des camarades bolchéviques Jacqmotte et Lahaut. Dominique De Pelsemaeker nous montre comment elle a construit son récit à partir des indices qu'elle a retrouvés et c'est ce qui contribue à tenir le lecteur en haleine, d'énigme en énigme. Tantôt elle comble l'absence de confidences d'une lettre d'Auguste de 1907, à propos de son voyage en bateau vers le Canada et de son séjour à Montréal avec Louise, par le récit d'Edward Steiner, un témoin de l'époque, en 1906 ; tantôt elle imagine le dialogue entre Auguste et un ami dans un café de Bruxelles pour comprendre les motifs de sa décision d'immigrer. Autant de techniques d'écriture, sans doute apprises dans les ateliers d'Annemarie Trekker auxquels elle nous dit avoir participé, pour mêler adroitement l'imagination aux traces de vie dans l'élaboration du récit de vie de trois générations de femmes.

La figure centrale de Louise, que Dominique De Pelsemaeker réussit à reconstruire dans toute l'épaisseur de la vie au quotidien, nous donne un portrait très précieux d'une femme du milieu ouvrier. À travers les multiples changements d'emploi, de logement, de lieu, de couple pour assurer sa subsistance et celle de ses enfants et malgré toutes les difficultés, elle apparaît plus libre ou plus autonome en tout cas – elle divorce et se remarie – que les femmes des milieux bourgeois. Son combat de prolétaire est doublé d'un combat de femme que la loi ne protège pas

encore de la violence conjugale, – les extraits ci-dessous de sa correspondance en révèlent tout le drame.

Francine Meurice

Écho de lecture

Puzzle à reconstruire, boîte à trésors, découvertes de lettres et bien d'autres choses dont une petite robe bleue à moitié tricotée... Voilà ce que découvre Dominique en 2007, comme souvenirs émouvants de sa grand-mère Louise (1898-1957). Elle décide de faire revivre cette grand-mère qu'elle a si peu connue puisqu'elle est décédée un an seulement après la naissance de sa petite-fille. Elle entreprend des lectures, des enquêtes, questionne sa mère Georgie, appelée Gigie, fait des recherches auprès des Archives de Bruxelles et de communes belges, et même à Montréal et à New York.

Louise est née le 7 mai 1898, d'une mère Anna-Augustine Latour, tailleuse, et d'un père Auguste-Jean Notorange, sertisseur de diamants dans une bijouterie de Bruxelles. Leur mariage civil aura lieu le 25 mars 1899, une année après la naissance de Louise, qui prendra dès ce moment, le nom de son père Notorange. Auguste devra faire un service obligatoire dans la « Garde Civique », car il a tiré un bon numéro lui évitant ainsi le service militaire qui durait 3 ans – ce service civique consistait à prester chaque dimanche matin, 7 à 8 mois par an. Le jeune couple et la petite Louise déménagent fréquemment dans Bruxelles et finissent par s'établir à Liège en 1900. Deux ans plus tard, ils retournent à Bruxelles, mais se séparent et, en 1903, Anna quitte Bruxelles et part à Paris, abandonnant fille et mari. On apprendra plus tard qu'elle ne reverra jamais sa fille et qu'elle mourra en avril 1919, dans un hôpital à Anvers où elle était revenue, suite à une chute qui a mal tourné. Auguste n'abandonnera jamais sa fille et s'en occupera avec amour tout le long de leurs nombreuses pérégrinations.

En 1906, Auguste Notorange décide de partir au Canada, où la main-d'œuvre belge est fort demandée. Dur voyage de deux semaines par la ligne de navigation *Red Star Line*.

Installé à Montréal, il se trouve une compagne, appelée Flore. Il devient le vice-président d'un club athlétique où il se signale dans les concours de gymnastique et d'haltères – deux coupures de presse retrouvées dans les archives de Gigie le prouvent.

Leur séjour au Canada dure un an. Ensuite ils s'en vont à New York, par voie de terre. En train ? Par la route ? En tout cas, il n'y a aucune trace d'eux à la Ellis Island où tous les émigrants arrivés par mer doivent se signaler. Ils vivent plus de quatre ans à New York de 1907 à 1911. Dominique a retrouvé trois adresses différentes et trois écoles différentes, toujours à Brooklyn.

Auguste et sa fille sont de retour à Bruxelles, en 1911, sans Flore. Pourquoi ? Nostalgie du pays ? Louise a 13 ans, parle presque uniquement anglais et son accent entraîne les moqueries de ses nouveaux condisciples belges. Auguste reprend son métier de sertisseur en bijouterie. Mais la vie est dure, et Louise est « placée », comme bonne, pendant trois ans dans une famille de la chaussée de Boondael à Ixelles. Trois années malheureuses.

En 1913, le divorce est enfin prononcé entre Anna et Auguste et le 11 octobre 1913, Auguste épouse Adèle, qu'il connaît depuis toujours ; un peu plus âgée que lui, elle a 41 ans. Elle habite dans une grande maison à Etterbeek avec ses trois sœurs mariées. Parmi cette famille unie, il trouvera une chaleur familiale qu'il cherchait tant.

En 1914, Louise quitte son emploi de bonne, heureuse de retrouver son père. Mais Adèle est jalouse et montrera même de la méchanceté vis-à-vis de la jeune fille. Louise travaillera deux ans dans une bijouterie de la Galerie de la Reine, mais le 5 août 1914, c'est la guerre ! La misère s'installe vite parmi la population belge, surtout chez les ouvriers. En 1916, Louise est licenciée

car le travail manque. En 1918, c'est l'Armistice, suivi par la terrible épidémie de grippe espagnole qui aurait fait 20 millions de morts en Europe. Plus que la guerre...

Malgré ce contexte, Auguste réussit bien dans le Music-Hall, grâce à ses talents d'athlète. Il crée en 1915, le premier syndicat artistique belge reconnu par la Ligue mondiale des artistes, l'UAB (l'Union Artistique Belge) et en 1920, il organise et préside la Conférence Internationale du Music-Hall. À 45 ans, il fait même des tournées en France (Nancy, Metz, Paris...) sous le nom d'Auguste Gozzini, son nom d'artiste. Il entre à la franc-maçonnerie, tout en étant sympathisant des bolchéviques.

En 1921, Louise part s'installer à Charleroi, où elle rencontre Georges Renard (né en 1885 à Huy), d'une famille de riches musiciens. Elle en tombe amoureuse, mais ne sera jamais acceptée par sa famille. Louise vivra de gros problèmes avec Georges, qui n'a pas le sens de l'argent, fait de mauvais placements boursiers et perd fréquemment aux jeux. La mère de Georges, riche, n'accepte d'aider financièrement son fils que s'il quitte Louise et épouse Marcelle, qui est de très bonne famille. En 1922, Georges, acculé par ses dettes, accepte, mais aimera toujours Louise et le lui prouvera tout le long de sa vie. Il aura une petite fille avec Louise. L'enfant est prénommée Georgie (Gigie) et est née le 27 août 1923. Avec son épouse, Marcelle, il aura quatre enfants.

Deux ans après la naissance de sa fille, le 27 octobre 1925, Louise épouse Albert Taquet, qui donnera son nom à Gigie. Il est coiffeur de profession, mais alcoolique et violent, il perdra souvent son travail et fera mener une vie très dure à Louise, allant jusqu'à la rouer de coups quand il a bu... mais il ne touchera jamais à Gigie. Le 21 août 1926, Gigie aura un petit frère : Jean.

Quant à son père, Auguste, il mourra en février 1928, d'une rupture d'anévrisme, après avoir souffert d'un cancer du rectum ; il a 52 ans et sera enterré au cimetière d'Etterbeek (au bas de l'avenue Georges Henri à Woluwe-Saint-Lambert), qui est devenu un parc avec une plaine de jeux pour les enfants.

Plus tard, dans les années 1930, Louise trouvera une place comme ouvreuse de cinéma, Gigie comme apprentie modiste et Jean comme garçon de restaurant

La Deuxième Guerre mondiale apporte aussi son lot de misères et de souffrances, et en 1942, Louise qui a 44 ans est toujours courageuse. Elle suit des cours de pédicure médicale, obtient son diplôme un an plus tard et sa situation financière peut enfin s'améliorer.

En 1943, Albert qui a perdu successivement tous ses emplois de garçon coiffeur, finit comme garçon de café et va vivre avec une autre femme, Céline. Quel soulagement pour Louise et ses enfants ! Le divorce a lieu en 1945. Enfin, Georges, Louise et Gigie peuvent se revoir, sans craindre la violence d'Albert.

Gigie va rencontrer Georges B., un gentil voisin, mais qui se révélera au fil du temps, très menteur. Elle l'épouse le 8 décembre 1943. Ils vont habiter Gembloux où Gigie travaillera dans la sucrerie, puis dans une coutellerie. Le 2 février 1945, c'est la naissance d'Anny et le 2 mai 1949, celle de Martine. Entre temps la famille est rentrée à Bruxelles ; mais en janvier 1949, Georges disparaît avec une autre femme, Hélène. Le divorce a lieu en 1951.

Gigie a trouvé une place au mess des CCP, avant de rencontrer Albert De Pelsemaeker, d'origine flamande, avec qui elle se marie le 5 mai 1956. Mais la famille d'Albert refuse cette union, car Gigie est une divorcée francophone !

Louise aussi s'est remariée avec Julien, veuf et retraité, et tout ce monde habite deux appartements contigus dans une maison à Ixelles, chaussée de Waterloo.

Le 31 janvier 1956, par un froid sibérien, c'est la naissance de Dominique, notre narratrice. Ses deux demi-sœurs ont respectivement 11 et 7 ans. Son oncle Jean a très bien réussi dans l'Horeca et a pu ouvrir trois restaurants connus à Bruxelles ; il s'est marié et a des jumeaux.

Fin janvier 1957, Louise est atteinte d'une rupture d'anévrisme, comme son père, et meurt le 25 mars 1957 à l'âge de 58 ans. Georges, celui qu'elle a toujours aimé et le père de Gigie, sur laquelle il a constamment veillé, mais à qui il n'a jamais pu donner son nom, meurt le 1^{er} juillet 1969, et sa fille Gigie décèdera le 3 septembre 2009, quelques semaines après la parution de ce roman.

Marie-Louise De Moor

Extraits

Gigie souffre du climat de violence au sein de la famille. C'est à genoux dans sa chambre qu'elle pleure et supplie le petit Jésus de protéger sa Maman et son frère Jean.

Ce dernier a peur de son père et est affligé d'un rictus nerveux qui a le don de mettre Albert en colère. Pourtant l'enfant ne se moque pas de son père, il le craint trop.

Albert ne lèvera jamais la main sur Gigie, il n'a pas oublié l'entrevue qui s'est déroulée avec Georges et dont il se rappelle chaque parole.

« Je connais votre penchant pour la boisson et votre réputation d'homme violent, Monsieur Taquet. Pour Louise, je ne peux malheureusement rien, vous êtes mariés. Pour ma fille, c'est autre chose. Si vous touchez à un de ses cheveux, vous me trouverez sur votre route, et je suis très sérieux ! » (p. 66)

[...]

Le 6 novembre 1941, Georges écrit à Louise et l'on devine que la situation est grave.

« Ma pauvre Liliane (Louise), ta lettre est un véritable cri de détresse qui m'a profondément attristé. Je me demande si la loi ne peut rien pour toi car il n'est pas possible qu'elle ne protège pas la femme contre de tels bandits. Veux-tu que je vienne le trouver et que je lui fiche une de ces raclées dont il gardera longtemps le souvenir ? Il faut que cette persécution cesse. Tu as eu tort de lui dire que tu avais des économies. Si tu avais fait la pauvre, il y a longtemps que tu en serais débarrassée. Tu n'as pas à me demander de veiller sur Gigie. Tu sais bien qu'elle me trouvera toujours là pour la protéger. Tu pourrais écrire au Procureur du Roi et lui dire que tu subis des tortures d'un alcoolique et d'un vaurien. Si tu étais en danger, tu peux toujours venir avec Gigie auprès de moi. Tiens-moi au courant et s'il le faut j'interviendrai. »

Il s'adresse ensuite à Gigie : « puisse un jour où nous pourrons nous voir librement et quand nous le voudrons ». (p. 75)

Dominique De Pelsemaeker

Bastin, Gisèle, *Le centre pluraliste et les plannings familiaux*, 2012, 4 p. [MLPA 00256]

Écho de lecture

Soyons profondément reconnaissant à Gisèle Bastin d'avoir consenti à écrire ce message relatif à son action professionnelle comme thérapeute psychanalytique. Elle a hésité longtemps avant de parler d'elle en *je*, comme si la prise de parole à son sujet la gênait. Mais il y a plus : les quatre pages fournies sont précises et d'une grande densité. Elle nous rappelle ce qu'était la société dans son époque de combat – parce qu'il s'agit bien d'un combat – où elle appelle un chat un chat, ce qui accroît la force du message. Tout pouvait être message, en ce temps que beaucoup d'entre nous ont connu, selon que l'on adhérait, ou non, au devenir de cette époque si marquée par le changement.

Rarement une évolution a pu être aussi profonde, et capable de modifier l'intimité des êtres humains dans un domaine aussi fondamental que la sexualité, avec ses corollaires étroitement liés : l'épanouissement du bonheur personnel et la fertilité contrôlée, autant qu'assumée.

La façon dont Gisèle parle de son travail va dans le même sens. Au cours de l'année 1968, le premier centre pluraliste de planning familial est créé avec des volontaires d'horizons différents, où se trouvent notamment des chrétiens. La personnalité du chanoine De Lochet a été entière jusqu'au bout.

Aimer à l'ULB a été un second volet pendant que les Centres se fédéraient. L'interruption volontaire de grossesse n'était pas l'horreur morale que certains prétendaient. Une intense humanité se dégage du texte lorsque l'on prend conscience des précautions à respecter avec les personnes en difficulté. La volonté de ne pas s'imposer et de rester à l'écoute est primordiale. Placer *l'autre* au centre des modalités de l'aide apportée reste un souci constant. L'enfant à naître demeure au cœur du débat.

Gisèle fait clairement état de la compréhension catholique à son propre égard, en 1956, lorsque la contraception en était encore à ses balbutiements ancestraux. S'agissant des autres, elle a pris l'initiative d'accompagner des jeunes femmes enceintes en Hollande, avec sa propre voiture, pour des interruptions de grossesse.

Pendant 35 ans, elle a travaillé dans des équipes où le respect, l'attention, la tolérance, la mise en question, étaient de règle. Elle expose les modalités du travail et l'infinie gamme des situations rencontrées. La citation élogieuse du docteur Peers est à remarquer.

Le respect de l'autre est primordial, dans un monde où l'interdit et le non-dit tiennent encore les femmes dans un carcan. Leur rôle et leur place sont partout à valoriser, dans la perspective de leur libération, de leur indépendance et de leurs droits, toujours à conquérir³².

En annexe, je joins une mise en confrontation de cinq encyclopédies censées prendre en charge l'évolution du monde, chacune dans leur spécialité. Leur inventaire montre à suffisance, de façon paradoxale, combien la rétention des informations et le non-dit peuvent envahir des domaines où l'on s'y attend le moins, en raison de leur spécialisation. Comme si une question de société aussi innovante dans l'histoire de l'humanité, et de la femme en particulier, ne méritait pas nécessairement une mention.

José Dosogne

Annexe

Afin de mettre encore davantage en avant le caractère essentiel du témoignage apporté par le récit autobiographique de Gisèle Bastin concernant le combat pour le droit des femmes à disposer librement de leur corps, j'ai consulté cinq encyclopédies en ma possession depuis les années 1986-1989. Une seule (*La Chronique de la France*) signale l'apparition de la pilule contraceptive en vente libre en 1967. Mais en général, ce volume et trois autres (*La Chronique de la Belgique*, *La Chronique de l'Amérique*, *L'Aventure du XX^e siècle*) s'en tiennent à des rubriques privilégiant le sensationnel davantage que l'humain.

Très différente est alors *La Chronique de l'humanité* qui, tout en couvrant quatre millions d'années, réussit à évoquer – avec une clarté remarquable – les bouleversements profonds des années 1960 : la contestation étudiante mondiale, la révolte et la volonté d'autonomie de la jeunesse, la mise en question de l'autorité, la contre-culture s'attaquant aux tabous, le droit à la différence et à la tolérance, les nouveaux modes de vie, l'explosion des multiples voies de vie associative et le fait que, grâce à la pilule, la maîtrise de la fécondité et de la contraception étaient devenue une question de société, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, et dans l'histoire de la femme en particulier.

³² La contraception, comme le précisent encore les émissions récentes de la télévision belge (*La Une*, 8/10/2012), est le premier échec du Concile *Vatican 2* (1962-1965).

Le combat international et intercontinental pour les droits humains

Houtart, François, Pierson-Mathy, Paulette, *Correspondance personnelle de François Houtart – 1971*, [MLPA 00249/0001]

Lecture de la correspondance de François Houtart

Les papillons de la Toussaint Papillon 1 : la défense de Joachim Pinto de Andrade

Si vous vous promenez en automne dans le creux d'un méandre de la Semois, non loin de la frontière française, vous aurez peut-être la chance, par un temps ensoleillé, de voir les papillons de la Toussaint.

Nous étions en reportage pour l'APA-AML. Nous voulions prendre des photos des traces de la guerre 1914-1918 sur les monuments aux morts dans les douze villages de Vresse-sur-Semois pour préparer l'anthologie qui reprendra les témoignages autobiographiques de cette période, pour le centenaire en 2014.

Un papillon blanc virevoltait autour de l'appareil photo, dans la lumière étonnante de ces jours d'automne printaniers. Nous réfléchissions à la manière dont nous allions traiter le volumineux dossier de la correspondance de François Houtart qui nous était arrivée la veille, le 20 octobre 2012. Celui que l'on appelle le Chanoine rouge, avait surgi, quasi à l'improviste, militant infatigable de l'altermondialisme, profitant des quelques semaines passées à Bruxelles entre un voyage en Chine et un autre au Congo, avant de rentrer à Quito. Il était venu en personne, simplement, jovial et enthousiaste, nous déposer sa correspondance à joindre à d'autres dossiers déjà reçus et en annonçant d'autres, des lettres échangées avec Fidel Castro, notamment.

Nous réfléchissions à la manière d'entrer dans cette correspondance intercontinentale, racontant les combats de toute une vie. Un second papillon blanc aussi incroyable que le premier vint s'attacher à nos pas, dans les chemins buissonniers entre Vresse et Charleville, bourdonnant des échos d'autres marcheurs ayant hanté la forêt rouge et or de l'Ardenne littéraire. Nous parlions de François Houtart pendant que nous pensions aussi à Rimbaud et à André Dhôtel.

De retour à Vresse, devant La Glycine, qui fut le lieu de rencontre du cercle des écrivains ardennais dont André Dhôtel fut un moment président, c'est un grand papillon rouge sombre comme du velours qui nous attendait. Ces papillons inattendus, nous les avons aussitôt baptisés les papillons de la Toussaint. Et, dans le même geste de désignation, nous avons trouvé notre méthode de dépouillement de l'autobiographie épistolaire de notre ami. Nous ferions des papillons.

Il nous avait, pendant sa visite à Bruxelles, indiqué lui-même, incidemment, comment nous pourrions commencer à cheminer dans les innombrables feuillets de papier pelure de ses lettres. Il avait choisi un de ses correspondants, sachant que José le connaissait et l'admirait³³, en sortant une page de la farde de 1971, adressée à Charles Moeller. Il piquait en même temps notre amour du récit autobiographique en nous racontant pourquoi et pour qui il avait écrit à Charles Moeller, à Rome à cette époque. Son ami, le prêtre angolais Joachim Pinto de Andrade qui avait été torturé par les Portugais et avait enduré des années de prison, voulait se marier et retrouver son état laïc. François Houtart pensait qu'il avait déjà assez souffert et demanda à Moeller d'accélérer la procédure.

Nous sortirons donc des papillons de la correspondance de François qui seront autant de brefs avis au lecteur, répercutant les petits échos de ce grand courrier. Nous y mettrons le temps qu'il

³³ José Dosogne a été l'élève de Charles Moeller en classe de poésie en 1947-1948 ; il a participé au voyage d'étude qu'il a organisé en 1948 à Turin, Milan, Venise, Florence et Sienne. Lors des difficultés familiales rencontrées à l'occasion de son mariage en 1953, Charles Moeller lui a conseillé de partir au Congo belge avec sa femme (1953-1956).

faudra mais chaque papillon réunira les lettres d'une affaire, d'un dossier, d'une histoire, d'une amitié. Notre premier papillon de la Toussaint sera consacré au triangle épistolaire qui réunit François Houtart, Charles Moeller et Mademoiselle Victoria de Almeida e Souza autour de la défense de Joachim Pinto de Andrade, prêtre angolais. La correspondance (5 lettres de 9 feuillets) nous apprend qu'il a déjà subi onze ans d'exil, de prison et de camp de concentration en Angola et qu'il est emprisonné pour trois ans à Lisbonne, condamné pour « séparatisme ». François Houtart répond à Paulette Pierson Mathy (ULB), à Mademoiselle Victoria de Almeida e Souza qui établit le contact avec le détenu, à Mario de Andrade (MPLA) à Lusaka en Zambie, et il écrit au chanoine Charles Moeller à la Congrégation de la Défense de la foi à Rome pour obtenir son soutien afin d'accélérer la procédure par laquelle le militant demande sa réduction à l'état laïc.

Nous reproduisons ci-dessous deux lettres extraites de ce dossier, après une brève présentation de François Houtart et de Charles Moeller.

François Houtart est professeur émérite de la faculté ESPO à l'Université catholique de Louvain au sein de laquelle il a enseigné de 1958 à 1990. Il est le fondateur du Centre Tricontinental (Louvain-la-Neuve) ainsi que des revues *Social Compass* et *Alternatives Sud*. Il est l'auteur de plus de 50 ouvrages traduits dans de nombreuses langues. Parmi les plus récents figurent *L'agroénergie. Solution pour le climat ou sortie de crise pour le capital ?* (Couleurs Livre, 2009) et *El camino a la utopía desde un mundo de incertidumbre* (La Havane : Ruth Casa Editorial, 2008). Il a enseigné dans plus de cent universités à travers le monde et est membre honoraire de l'Académie des sciences du Vietnam et de Cuba. Il est également Secrétaire Général du Forum mondial des Alternatives et l'un des principaux artisans du Forum Social Mondial. Le 16 novembre 2009, François Houtart a reçu le prix UNESCO-Madanjeet Singh pour la promotion de la tolérance et de la non-violence. Selon les termes du Directeur général de l'UNESCO, ce prix honore « son engagement en faveur de la paix mondiale, du dialogue interculturel, des droits de l'homme et de la promotion de la tolérance, et en reconnaissance de ses efforts exceptionnels pour promouvoir la justice sociale dans le monde ».

Charles Moeller³⁴ est né en 1912. Devenu prêtre et Docteur en théologie, il enseigne au Collège St-Pierre de Jette à partir de 1941, en enthousiasmant ses élèves de la classe de poésie. Orateur particulièrement écouté par les étudiants d'université et partisan d'un christianisme moderne, il inaugure les conférences du lundi à Leuven³⁵, où il est nommé professeur en 1954. Il publia à partir de 1965 une grande fresque littéraire éclairée par la foi, les six tomes de *Littérature du XX^e siècle et christianisme*, tout en donnant des conférences très suivies à l'étranger. Fondateur des conversations œcuméniques de Chevetogne, il participe au mouvement international du renouveau chrétien. Préparateur et acteur du Concile Vatican II, il est attaché à la Commission doctrinale avant de devenir sous-secrétaire de la congrégation pour la Défense de la Foi en 1966. Œcuméniste viscéral, il joue un rôle majeur dans le rapprochement des Églises comme fondateur et premier recteur de l'Institut œcuménique de Jérusalem. Entré à l'Académie royale de langue et littérature à Bruxelles en 1970, il devient en 1975 Secrétaire du conseil pontifical pour l'Unité, en formant des liens étroits à l'étranger au cours de multiples voyages. Atteint de la maladie de Parkinson dès 1972, il cesse toute activité en 1980 et décède en 1986.

José Dosogne et Francine Meurice

³⁴ Cf. la somme d'informations contenues dans l'ouvrage, en partie autobiographique, de Fernand Colleye, *Charles Moeller et l'arbre de la Croix, Crise de l'Église et désarroi du monde, La vie d'un théologien du XX^e siècle*, Paris, Publibook, 2007 [MLPA 00258].

³⁵ Louvain, avant la scission de l'Université et le déménagement de l'université francophone à Louvain-la-Neuve.

Extraits

1. Lettre à Charles Moeller (texte intégral)

FH/DM/I2/763

Monseigneur Charles Moeller
Congrégation la Défense de la Foi
Piazza Santo Officio. 11
I. Roma.

Louvain le 11.10.1971

Mon cher Charles,

Un mot pour te demander à nouveau un service. Comme tu sais, je viens de rentrer de Ceylan et au retour j'ai trouvé une lettre de la part de mon ami Joachim Pinto de Andrade, qui comme tu le sais est en prison à Lisbonne. Il s'agit du prêtre angolais dont le procès eut lieu au mois de février dernier. Il a été condamné à trois ans de prison (après onze ans d'exil, de prison et de camp de concentration), plus une possibilité de doublement de la peine et la perte des droits civils pendant de nombreuses années. Voilà ce que c'est de défendre la justice autrement que dans un langage abstrait. Inutile de te dire que toutes les démarches auprès de l'Église portugaise pour une intervention en sa faveur sont restées lettres mortes.

Après des années de souffrances, d'impossibilité d'exercer réellement son sacerdoce, de tortures psychologiques effrayantes, Joachim Pinto de Andrade est arrivé à la conclusion qu'il vaut mieux demander sa réduction à l'état laïc. Sa demande a été introduite le 13 mai dernier. Il dépend de l'archidiocèse de Luanda, en Angola.

Pourrais-je te demander de faire accélérer les choses. Je crois que ce serait pour lui une source d'apaisement psychologique.

Si par ailleurs tu peux faire quelque chose pour changer plus vite cette Église plus préoccupée de défense de la doctrine que des hommes, je te supplie de le faire. Ce que j'ai encore vécu les derniers mois et les témoignages que je reçois tous les jours, surtout de l'Amérique Latine, pour le moment sont tellement bouleversants que cela me renforce dans la conviction que le problème de la défense de la foi se situe plus au niveau des attitudes concrètes qu'à celui de la doctrine.

Très amical souvenir.

Fr. Houtart

2. Lettre à Mario de Andrade (texte intégral)

FH/DM/I2/778

Monsieur Mario de Andrade
MPLA
P.O.BOX 1595
Lusaka, ZAMBIE

Louvain le 14.10.1971

Mon cher Mario,

À mon retour d'Asie j'ai trouvé énormément de travail, ce qui m'a empêché de prendre le contact plus rapidement avec toi. J'espère que cette lettre te trouvera en bonne santé et faisant du travail utile, ce dont je ne doute pas. J'espère aussi que tu as toujours de bonnes nouvelles de Sarah³⁶ et des petites filles. Si je passe à Paris j'irai certainement leur dire bonjour.

³⁶ Sarah Maldoror cinéaste française d'origine guadeloupéenne, sa compagne.

Je viens de recevoir une très gentille lettre de Victoria de Almeida e Sousa. Elle m'a donné des nouvelles de Joachim³⁷. Elle avait bien reçu la lettre que je t'avais confiée, mais évidemment Joachim n'avait pu la recevoir personnellement. Elle lui avait transmis oralement le contenu de la lettre et m'écrit très gentiment à ce sujet.

Elle me dit que Joachim est fort courageux, mais la prison est cependant très dure. Je te joins également un extrait des lettres que je viens de recevoir de Mgr. Muaca, qui a pu visiter Joachim. Ainsi tu as les nouvelles dont je dispose et j'espère que tu en as peut-être aussi directement. N'hésite jamais à passer par mon intermédiaire pour transmettre certaines choses si c'est utile pour toi.

En rentrant de Ceylan j'ai pu passer par Belgrade où j'ai été reçu de manière très fraternelle par José Contesse, le représentant du M.P.L.A. Je suis très reconnaissant de l'accueil reçu là-bas. Maintenant il s'agit de reprendre l'action en Europe. Si tu as des suggestions n'hésite jamais à me les envoyer. Nous continuons à préparer des publications. La petite brochure sur Dossier sur les Colonies portugaises vient de sortir à nouveau. Je t'ai envoyé un exemplaire.

Nous allons aussi reprendre le travail du comité et du groupe. Bien dommage que l'on ne dispose pas de plus de temps pour faire ces choses-là car elles paraissent souvent autrement concrètes et rentables que bien d'autres choses que l'on est obligé de faire.

De tout cœur amitiés aux camarades à Lusaka. Et surtout à Gunepa à Neto (le jeune). Je pense souvent à eux. Je n'ai pas eu l'occasion de contacts avec eux ces derniers mois à cause de ma présence en Asie, mais je ne les oublie pas. Si tu vois également Agustino Neto, fais-lui beaucoup d'amitiés de ma part.

Très cordial souvenir.

Fr. Houtart

Autobiographies à lire en ligne

Certains auteurs de notre fonds d'autobiographies inédites ont souhaité que leur texte puisse être lu en ligne à partir du site des AML. Grâce au logiciel *Plume*, c'est chose faite pour Jean Nicaise. Vous pouvez retrouver les PDF de son texte sous la même cote que la référence.

Nicaise, Jean, *Souvenirs d'un carolorégien, troisième partie, le bonheur al koupett*, 20 juillet 2010, MLPA 00176

Tapuscrit relié, 63 pages A4, 35 photos et 2 DVD.

Écho de lecture

Dès l'abord apparaît dans le récit de Jean Nicaise, en 1963, l'idée d'acheter un terrain à bâtir sur la Corniche de l'Esterel. Des collègues de travail venaient alors de me vanter le Dramont tout proche, et la coïncidence veut que mon premier séjour familial à l'étranger, la même année, m'a conduit au camping de Collobrières, au cœur de la forêt des Maures, en face de Bormes-les-Mimosas.

À l'époque, les Belges étaient déjà très nombreux à avoir pensé à la Méditerranée, première destination favorisée par la voiture popularisée, avant que surgissent l'Espagne, l'Italie et tutti quanti.

La villa de Jean et de sa femme Renée, qui sont nés en 1921, a été construite progressivement, avec leur participation majeure et constante aux travaux, à l'invention, à la gestion, dans la construction de leur rêve commun.

À partir de 1967, toutes les vacances scolaires se passent là-bas, du fait que Jean et Renée sont dans l'enseignement. Leur installation définitive a lieu en 1982. La dénomination du lieu – *al*

³⁷ Son frère.

koupett en wallon, c'est-à-dire, *au sommet* – représente à la fois les 135 mètres d'altitude de la villa qui domine la mer, et le magnifique symbolisme du bonheur *au top* de leur couple. Des travaux nombreux complètent les précédents : un funiculaire, une piscine, un système d'arrosage, une installation d'alarme, un barbecue. À travers tout, Jean a assumé une portion extraordinaire du chantier en abordant tous les problèmes et toutes les techniques. La grande nature méditerranéenne explose autour d'eux. Un potager et divers plantations s'y ajoutent. La mer est un spectacle permanent. Les paroxysmes météorologiques transforment les lieux en opéra. Mais la saison agréable s'étend sur près de dix mois. Une aubaine sans pareil !

Divers héritages ont permis au couple de construire un rêve à leur image, et soudain un immense incendie risque de le mettre en péril. 1987 est l'année d'un danger tragique. L'opéra se muera-t-il en drame ? Non, le feu s'arrête à septante mètres de chez eux. Mais n'y a-t-il pas un symbole, et comme l'annonce de ce qui suivra lorsque des forces maléfiques à l'antique s'ingénient à déconstruire leur éden ? Car Jean parle encore d'un paradis...

Vers 1990, l'autobiographie de Jean est déjà mise en route. Il dirige le conseil des propriétaires pendant neuf ans. Une grande amitié lie le couple à des voisins. Il y a aussi de nombreux voyages en France et en Italie. Cependant, la vie devient dure au hameau du Trayas à cause du relief et de l'isolement. De plus, Renée commence à faire des chutes et des fractures. La villa est vendue fin 1996 et un appartement acheté, début 1997, à Mandelieu-La-Napoule. Jean poursuit son autobiographie. Il découvre l'APA-FRANCE en 1999, et dépose son manuscrit sous le numéro 1 – quelle performance ! – à l'APA-BEL(gique) créée en sa présence en 2002.

À partir de 2000, les chutes et les fractures de Renée se multiplient, en 2003, 2005 et 2006. Un handicap demeure. Renée marche avec une tribune. Le retour en Belgique est décidé. Ils entrent en maison de repos à Uccle en septembre 2006. Le déménagement de Mandelieu s'achève en 2007. Le neurologue diagnostique une maladie dégénérative musculaire chez Renée. La commande des muscles est compromise. L'épreuve est dure pour le couple. Une nouvelle fracture, avec prothèse, rend Renée incapable de marcher. La paralysie gagne tout le corps, de proche en proche.

Le 13 octobre 2009, Renée qui a gardé sa lucidité décède avec l'assistance de l'ADMD³⁸.

Le couple d'exception de Jean et Renée, toujours soudé, toujours amoureux, a duré 68 ans. Mais le bonheur *al koupett* s'est évanoui de façon irrémédiable, comme un rêve démantibulé par un destin injuste dans ses choix.

Le texte de Jean formule avec force son intense émotion et son désarroi, qu'il assume en laïque éclairé.

Notre groupe des APA-AML trouve en lui un membre doté d'un grand courage, dans la neuvième décennie de son âge et son humanité bouleversée.

José Dosogne

Inventaires

Mallieux, Fernand

Le fonds Mallieux-Slacmeulder

Présentation

Germaine Slacmeulder, la belle-fille de Fernand Mallieux, a voulu conserver les « papiers personnels » de son beau-père en les donnant à notre collection APA-AML. Avec son époux, René Mallieux, dont nous avons déjà reçu l'autobiographie, *René Mallieux, Initiateur des écoles d'escalade en*

³⁸ L'ADMD (association pour le droit de mourir dans la dignité) existe depuis 30 ans et a travaillé pour que l'euthanasie soit dépénalisée, ce qu'elle est actuellement dans le Droit belge depuis 10 ans.

Belgique et alpiniste passionné [MLPA 0183], elle avait déjà classé les documents et transcrit une partie de la correspondance en la dactylographiant. Germaine Slacmeulder a désiré ainsi continuer la transmission de la mémoire de la famille Mailleux en créant le fonds Mallieux-Slacmeulder. Fernand Mallieux fut une personnalité multiple. Il était avocat à Liège mais il était aussi écrivain, dans la mouvance du courant symboliste, mathématicien, philosophe, juriste et homme politique engagé dans le mouvement wallon, et franc-maçon. Les AML possédaient déjà le n° de *Wallonia* qui le concerne cf. ci-dessous [MLR 02144/1911/001]. Tous les documents sont répertoriés sous la cote MLPA comme tous les documents autobiographiques de la collection APA-AML. L'inventaire n'est pas tout à fait achevé car la donatrice nous a encore remis des documents récemment et nous en a encore promis. Néanmoins l'intérêt de ces archives est déjà bien évident à travers les échos de lecture que ce numéro leur consacre pour les *Lettres de prison* de la guerre 1914-1918. À cet intérêt historique s'ajoute un intérêt littéraire et autobiographique. Fernand Mallieux écrivait beaucoup et parmi ses manuscrits conservés, dont la plupart sont des inédits, on le découvre poète, nouvelliste habile et sensible, romancier picaresque, conférencier mais aussi diariste.

Inventaire

MLPA 00227/0001 - correspondance

Lettres écrites de la prison Saint Léonard / Fernand Mallieux. - s. l. : s. n., 1917/10/28- 1918/01/15. - 12 feuillets recto/verso ; 30 cm.

MLPA 00227/0002 - manuscrit

Souvenirs de prison 1917-1918 / Nicole Langelier pseudonyme de Fernand Mallieux. - s. l. : s. n., 1918/08-1921/10. - 29 feuillets manuscrits recto ; 30 cm. - Manuscrit autographe – corrections de l'auteur - version dactylographiée avec annotations de l'auteur.

MLPA 00228 - manuscrit

Excursion en Russie -Mai 1912 / Fernand Mallieux. - s. l. : s. n., 1912/05. - 16 p. ; 35 cm. - manuscrit autographe avec corrections de l'auteur.

MLPA 00233 - livre

Les fées / Fernand Mallieux. - Liège : Georges Thone, 1932. - 179 p. : illus. couleur encouverture ; 19 cm, Revue de presse 1932-1933 : 13 coupures de presse + le travail d'une étudiante Jeanne Delattri 1933 + « La vie Wallonne » (1932 n°3) p. 97Compte rendu « des Fées ».

Déd. aut. Fernand Mallieux à Hubert Krains, Albert Mockel, Félix Bodson.

MLPA 00233/0001 - manuscrit

La montagne et l'étoile / Fernand Mallieux. - s. l. : s. n., 1922/09/19. - 24 p. ; 23 cm. – Manuscrit autographe signé. - Publication dans le recueil « Les fées ».

MLPA 00233/0002 - manuscrit

Le chasseur de nuages / Fernand Mallieux. - s. l. : s. n., 1921/07/21. - 2 p. ; 35 cm. – Manuscrit autographe. - Publication dans le recueil « Les fées ».

MLPA 00233/0003 - manuscrit

Le Prince de la porte noire / Fernand Mallieux. - s. l. : s. n., s. d.. - 9 p. ; 27 cm. - Manuscrit dactylographié avec corrections de l'auteur. - Publication dans le recueil « Les fées ».

MLPA 00235 - manuscrit

Poèmes de 1910 à 1934 / Fernand Mallieux. 1910-1934. - 250 pages ; 14 portefeuilles ; 36 cm. - Manuscrits dactylographiés signés avec annotations et corrections de l'auteur. - 14 dossiers classés par année. - dossier 1 (sans date) : 45 feuillets + 1 enveloppe ; dossier 2 (1910-1911-1912) : 8 feuillets ; dossier 3 (1913) : 10 feuillets ; dossier 4 (1915) : 4 feuillets ; dossier 5 (1924) : 83 feuillets ; dossier 6 (1925) : 9 feuillets ; dossier 7 (1926) : 18 feuillets ; dossier 8 (1927) : 6 feuillets ; dossier 9 (1928) : 3 feuillets ; dossier 10 (1929) : 24 ; dossier 11 (1931) : 19 feuillets, contient les poèmes japonais (haïkus) attribués à une étudiante japonaise, parus dans « La Femme Wallonne » juillet 1932 ; dossier 12 (1932) : 3 coupures de presse (poèmes parus dans le *Journal de Liège*) + 9 feuillets ; dossier 13 (1933) : 2 coupures de presse + 9 feuillets ; dossier 14 (1934) : 3 feuillets.

MLPA 00236/0001 - manuscrit

Contes 1905-1915 / Fernand Mallieux. - s. l. : s. n., 1905-1915. - 122 p. ; 35 cm. - Manuscrits autographes signés.

MLPA 00236/0002 - manuscrit

Contes et contes pour enfants 1916-1918 / Fernand Mallieux. - s. l. : s. n., 1916-1918. - 75 p. ; 35 cm. - Manuscrits autographes signés.

MLPA 00236/0003 - manuscrit

Contes 1920-1932 / Fernand Mallieux. - s. l. : s. n., 1920-1932. - 128 p. ; 35 cm. - Manuscrits autographes signés.

MLPA 00237/0001 - manuscrit

Journal de Montroc 1932 / Fernand Mallieux. 1932/08/12. - 35 p. ; 35 cm. - Manuscrit dactylographié signé.

MLPA 00237/0002 - manuscrit

Journal de Paris: Sous l' « aile » de bronze / Fernand Mallieux. 1932/08/29. - 10 p. ; 26 cm. - Manuscrit dactylographié signé.

MLPA 00238 - manuscrit

Les aventures de John Best / Fernand Mallieux. - s. l. : s. n., 1915-1922. - 123 p. ; 35 cm. - Manuscrits autographes signés.

MLPA 00239 - divers

Registre des procès verbaux de la Ligne pour la défense des intérêts belges (1919) / Fernand Mallieux. - s. l. : s. n., 1919. - 27, [n.p.], (registre cartonné et toilé) ; 34 cm.

MLPA 00241/0001 - article ou section de journal

Articles signés Fernand Mallieux / Fernand Mallieux. 1903-1934. - Environ 60 pages (coupures de presse) ; 34 cm.

MLPA 00241/0002 - manuscrit

Conférences signées Fernand Mallieux / Fernand Mallieux. 1910-1934. - Environ 50 pages (coupures de presse et manuscrits dactylographiés) ; 34 cm.

MLPA 00241/0003 - article ou section de journal

Coupures de presse lors du décès de Fernand Mallieux / Fernand Mallieux. 1934. - Environ 50 pages (coupures de presse et manuscrits dactylographiés) ; 34 cm.

MLR 02144/1911/001 - article ou section de revue

Enquête de « Wallonia » sur la néerlandisation de l'Université de Gand et sur le mouvement flamingant / Dirigée par M. Fernand Mallieux. 1911. - In : « Wallonia », xix^e année, n° 3-4, mars-avril, 1911.

Francine Meurice

Petites anthologies

Nous proposons, dans cette rubrique, la transcription de quelques morceaux choisis pour commencer une petite anthologie de notre fonds. La première déposante à y figurer est Arlette Raynaud, avec un récit épistolaire. Nous avons publié l'écho de lecture de ses « Dialogues avec mon âne » [MLPA 00182/0001] dans le n° 2 d'*Actualités du Patrimoine autobiographique aux Archives et Musée de la littérature*.

Raynaud, Arlette, *Correspondance d'Arlette Raynaud, 2011-2012* [MLPA 00182/0001/001]

Présentation

Ce courrier en évolution continue, inventorié au 27 août 2011, comporte 3 pages d'introduction par José Dosogne, 41 pages manuscrites d'Arlette Raynaud, la correspondance adressée à José

Dosogne, et une lettre de 4 pages manuscrites d'Arlette Raynaud adressée à José Trussart. Soit 48 pages au total et une carte localisant le village de résidence d'Arlette, Mirabel-aux-Baronnies.

José Trussart

Écho de lecture

Cet écho à rebondissements se répercute entre Mirabel-aux-Baronnies, petit village où réside Arlette Raynaud, et son correspondant à Bruxelles.

En effet, en juin 2011, je m'offre à rédiger un écho sur *Dialogues avec mon âne* d'Arlette Raynaud. Je ne dispose d'aucune indication précise sur l'auteur sinon celle que je déchiffre entre les lignes de ces dialogues et sur une photo de l'auteur en compagnie de son âne Zouzou. Je me résume comme suit : « Madame Raynaud est une artiste peintre qui aime bivouaquer sur les sentiers isolés des campagnes de la France profonde, en compagnie de son âne Zouzou. Elle a un certain âge. Elle aime la simplicité de vie et son indépendance ». Je lui envoie mon écho de lecture, en suivant notre usage apaisé et, en réponse, elle me corrige sur ce que j'ai dit d'elle et de son âne. Il en ressort que le bon Zouzou est en fait un diabolotin intenable dont elle a dû se débarrasser pour sauver sa peau. Mais de sa personne, elle ne dit rien de plus sinon qu'elle a l'impression d'avoir tout un groupe d'amis en Belgique, sans me donner plus de précisions. Je ne m'en formalise pas, me refusant de violer sa vie privée.

Or, le 5 octobre 2011, on me remet en dépôt un nouveau dossier Arlette Raynaud, qui me révèle qu'un autre diabolotin, qui n'est pas un âne celui-là et ne s'appelle pas Zouzou, mène depuis février une enquête serrée sur l'auteur des *Dialogues*. Il lance des appels dans toutes les directions afin de découvrir son adresse et d'entrer en relation épistolaire avec cette mystérieuse dame qui se cache derrière son ombre. Comment force-t-il sa porte et l'oblige-t-il à se découvrir (littérairement parlant) ? Je ne sais. Quoiqu'il en soit, Madame Raynaud tombe sous le charme de son correspondant et, de lettre en lettre, après mille contorsions et échappatoires, accepte de parler d'elle et de se profiler à nos yeux ou plutôt aux yeux de notre enquêteur.

Le 17 mars 2011, elle se dit très intéressée par les *amis des ânes*, et regrette de ne pas en trouver dans ses environs immédiats car elle aimerait rencontrer leur âne et les caresser. Elle nous apprend de plus qu'elle a 82 ans et se trouve, dit-elle, sur le chemin de la paralysie, devant s'aider de deux cannes pour se déplacer. Elle possède une petite voiture qui la conduit à l'occasion dans la campagne où elle peut marcher en toute sécurité.

Le 30 mars, elle nous dit aimer la simplicité de vie. Elle nous prie de l'excuser si elle radote. Et bien qu'elle se défende de vouloir gagner de l'argent sur le dos de son âne, elle cherche un collaborateur bénévole qui s'occuperait de multiplier son livret et de l'expédier sur commande. Elle se désole qu'il y ait, autour d'elle, tant de musées de toutes sortes, musée du carton, musée du tire-bouchon, et pas un musée qui fût dédié aux ânes, où elle pourrait écouler, sans doute, son recueil. Elle dit consacrer beaucoup de son temps à la peinture, au dessin et à la céramique.

Le 12 avril, elle nous apprend qu'elle a adopté, dans sa vie, une attitude bouddhiste, qui se résume pour elle à cette pensée: « L'impermanence est la loi universelle », ce qui l'aide à faire le vide autour d'elle. Elle est membre de l'association des peintres du village. Chez elle, elle se déplace en fauteuil roulant, espérant ainsi économiser ses genoux afin de retarder une intervention chirurgicale qui s'impose. Elle ne souffre pas d'une maladie grave mais est rongée par l'arthrose qui entame ses forces et la met dans une grande fatigue cérébrale.

Le 5 mai, elle nous révèle que les travaux *féminins*, ménage, cuisine, lessive, repassage et couture, sont, pour elle, des corvées si bien qu'une fois veuve, elle s'empressa de jeter tout son matériel

domestique à la poubelle. Elle préfère entretenir son petit jardinet, marcher une heure et surtout peindre ce qu'elle considère comme le meilleur remède pour le moral.

« Personne n'est aussi peu patriote que moi », affirme-t-elle. « Être née en France ou ailleurs, peu m'importe. C'est la Provence, pour sa seule beauté, que je chantais à mon âne. Quant à mon village Mirabel, je ne l'aime pas. Il est traversé par des voitures et des camions, et les trottoirs y sont étroits, aussi je m'en éloigne régulièrement pour m'aérer l'esprit et le corps à Vaison-la-Romaine.

Le 12 mai, elle dit s'intéresser à l'art roman qui, malgré les guerres de religion qui ont fait beaucoup de dégâts, est encore bien vivant dans sa région.

Le 9 juin, « Dans ma solitude (volontaire) je perds un peu la tête et parfois je dis n'importe quoi. C'est dur de vieillir en étant à bout de force ! »

Le 11 juin, « Un jour sur deux, je reste couchée toute la journée pour pouvoir le lendemain matin faire une petite promenade en campagne sur mon déambulateur et recommencer à souffrir l'après-midi. Je me dis parfois que je suis vraiment trop seule, ne supportant ni la radio ni le journal et encore moins la télé. »

Le 12 juillet, « Je suis une sorte d'animal préhistorique, une espèce en voie de disparition mais qui n'est même pas bonne à conserver. Je me déssole de ne trouver personne qui ait *un petit peu* les mêmes goûts que moi. Je n'avais que mon âne pour cela. Je m'isole le plus possible pour ne vexer personne. J'ai beaucoup trop besoin de dire ce que je pense. Alors j'écris des lettres à Zouzou (rassurez-vous je ne les lui ai jamais envoyées !). Je suis bien un peu idiote mais pas encore à ce point ! »

« J'ai aimé la Belgique », nous dit-elle, à travers une collection reliée de la « Semaine de Suzette » avec Bécassine et une série de dessins représentant les principaux monuments de Belgique détruits par les Allemands. « Mon monument préféré était *la Halle aux drapiers* à Ypres ». « J'aurais aimé correspondre avec tous ceux qui auraient été intéressés, mais c'est trop tard ! Je suis toute usée. »

« Un de ces jours, puisque vous voulez me connaître mieux, je vous ferai la liste de ce que j'aime et de ce que je n'aime pas. Alors vous comprendrez que je me cache dans un coin, que je n'ai jamais pu m'adapter à la *civilisation* et que personne n'a envie de me rencontrer. »

Le 12 août, son plus beau souvenir : la visite en compagnie de son grand-père d'une usine de porcelaine. Elle nous en fait un récit émouvant et surprenant dans le genre *Alice au pays des merveilles*.

Elle nous parle aussi de son enfance et de ses parents qui se sont acharnés à lui donner une *bonne éducation*. Elle dit qu'il lui fallut de nombreuses années pour se libérer de ces influences. « Être soi-même ; c'est cela qu'on devrait apprendre, avant tout, aux enfants ce qui éviterait bien des souffrances. »

En peinture aussi elle regrette de ne pas s'être révoltée plus tôt contre l'enseignement de ses maîtres. Cinq ans aux Beaux-arts de Limoges où on apprenait surtout à copier les Grands peintres. Elle aurait aimé aller s'instruire à Paris mais « ma maman ne voyait en moi qu'une fille qui devait absolument se marier et avoir des enfants et ne pas penser à autre chose ».

« Ce que je suis c'est simplement cela ! Une révoltée, et je le reste à cause de ce qu'on a fait de moi. Pour en revenir à la peinture, il m'arrive de recommencer sept à huit fois un pastel, pour n'en garder qu'un et déchirer les autres. À l'inverse de Picasso qui trouvait sans chercher, je cherche beaucoup et trouve rarement. J'aime beaucoup Picasso. En peinture, mon ennemie, c'est la fatigue due à ma mauvaise santé. Mais quand je peins, même si je barbouille dans mon coin, je peux rester ainsi sans savoir ce qui se passe dans le monde. »

Le 27 août, elle donne des indications plus précises sur son art pictural, déplorant de n'avoir pu suivre les cours d'un très bon professeur et avouant être écœurée du monde des *artistes*. Elle se plaint de n'avoir pas eu une enfance heureuse et d'avoir dû passer ses vacances chez une grand-mère, tellement *bonne* mais qui était pour elle une calamité.

Le 18 septembre, elle nous dit avoir vécu plusieurs années de sa peinture et de ses émaux sur cuivre. Ses peintures figuratives représentaient avec précision des endroits choisis selon les lieux d'exposition. Cela ne lui plaisait pas mais il fallait vivre. Elle aurait aimé faire une peinture moderne.

Elle a obtenu un logement social, une petite maison avec jardin et vit actuellement de son allocation d'handicapée.

Tout ceci pourrait sembler très commun et anecdotique, cependant, on est entraîné à poursuivre jusqu'au bout la lecture de ces lettres tant le ton employé par l'auteur qui se dévoile, tout en se dissimulant, est d'une simplicité authentique. Le regard qu'elle porte sur elle-même est à la fois émouvant et cocasse, d'une naïveté rouée et pleine d'humour.

Enfin, grâce à José Dosogne, nous en savons un peu plus sur cette dame qui se dissimulait dans l'ombre de son âne et qui nous attendrit et nous émerveille par ses qualités d'écriture, son esprit d'indépendance, son humour et son courage.

Le prochain écho nous dira peut-être quels sont les mots que José Dosogne a employés pour séduire cette dame résistante, par nature, aux intrus ? Comment s'y est-il pris pour obtenir des confidences aussi intimes ? A-t-il été drillé par Jean-Luc Delarue ? Ce serait un enseignement pour nous tous, férus d'autobiographie, qu'il nous confie sa technique d'approche.

Merci José Dosogne.

José Trussart

Extraits

Écoute bien, petit Zouzou, je vais te raconter la fabrication de la porcelaine, à Limoges, vers l'année 1935, comme je la voyais à cette époque, dans l'usine de mon oncle.

Ouvre bien tes oreilles. J'ai cinq ans.

Le pépé et la Mémée habitent dans cette usine et je viens souvent les voir. Le tonton, lui, je ne le vois presque jamais. Heureusement : il est grognon et sévère. C'est pourtant le frère de mon Pépé, et mon Pépé, il est très gentil.

Quand il est assis, je pousse une chaise derrière lui, je grimpe dessus, et je lui fais une grosse bise sur le dessus de sa tête, là où il n'a plus de cheveux.

Il est content !

Il cherche toujours à me faire plaisir, et comme il sait que j'aime bien regarder par la fenêtre, quand il y a la grosse fumée qui sort de la cheminée du four de l'usine, il demande aux ouvrières à quelle heure on remplira les alandiers. (Ça veut dire quand on mettra du charbon.)

Il le dit d'avance à Mémée, et Mémée me dit : « Arlette, c'est presque l'heure, j'ouvre la fenêtre et j'installe ta chaise. Tu peux y monter, mais surtout ne te penche pas ».

Moi, je reste bien sagement à genoux.

Il n'y a pas besoin de se pencher : c'est en l'air ce qui est beau.

J'attends un peu, quelquefois, en regardant la cheminée, et je vois le gros clapet qui la ferme s'ouvrir tout seul, et aussitôt la fumée sort, et j'ai un petit peu peur...

C'est une énorme fumée très noire, qui fait des ronds, comme des boucles qui s'enroulent, et je dis à Mémée : « On dirait les coquillettes de beurre que tu mets sur mes radis ».

Mémée n'a pas l'air de trouver que c'est tout à fait pareil...

Mais les jours où le grand four ne cuit pas, c'est bien aussi : il y a *les hommes de feu* qui sortent de dedans.

Ils ne sont pas en feu, seulement un peu noirs, et ils traversent la cour avec une grande planche sur l'épaule, et sur la planche il y a de grandes piles d'assiettes, et en marchant la planche se courbe et les piles d'assiettes se penchent comme si elles allaient tomber.

Mais jamais rien ne tombe !

C'est bien plus beau que le cirque et cela ne fait pas de bruit... Il n'y a pas d'enfants qui crient, ni de musique, alors j'aime bien.

Et tout au bout du bâtiment, il y a une grande vitre, et on voit derrière beaucoup de madames qui me font bonjour de loin. Et ces madames, elles ont de petits bonnets de toutes les couleurs, avec un volant tout autour.

Elles sont très jolies avec ces bonnets.

Quand il est presque midi, je remonte sur ma chaise pour voir la sortie des ouvriers mais il faut que je me penche un peu, alors Mémée me tient.

C'est très amusant : on voit d'abord des têtes derrière les portes vitrées, et même une moitié de tête à la porte du four ! Mais personne ne bouge, et il n'y a plus de bruit dans l'usine.

On attend la cloche.

Et brusquement : ding ! ding ! Ce n'est pas très joli, parce que la cloche est un peu cassée, mais ça ne fait rien ; tout le monde sort... Tellement vite qu'ils se font peut-être un peu mal en passant les portes tous à la fois ?

Je ne sais pas : ils ne crient pas, mais ils ont sûrement très faim pour sortir si vite. J'essaye de les compter, mais je n'y arrive jamais.

Ce qui m'amuse beaucoup, c'est qu'ils viennent tous passer sous ma fenêtre, parce que c'est là qu'il y a le grand porche et la sortie, et moi, je les vois par-dessus, je vois leurs chapeaux et leurs cheveux... et ils sont dessous !

Mais je ne vois jamais les petits bonnets de toutes les couleurs.

Pourtant, il y a des dames qui me disent bonjour, et Mémée me dit : « C'est les dames qui ont les petits bonnets ». Alors, pourquoi elles les enlèvent ? Elles sont bien moins jolies. Moi, si j'en avais un, je le garderais toujours. Mais je n'ose dire ça à Mémée.

Quand tout le monde est parti, j'ai faim moi aussi, alors je descends de ma chaise et je vais regarder sur la table s'il y a des radis avec des coquillettes de beurre.

Mais le plus beau de tout, c'est le gros cheval blanc qui vient quelquefois avec sa charrette pour emporter toute la porcelaine abîmée que l'on jette dans un coin, au fond de l'usine.

Il ne vient pas souvent, c'est dommage, il est tellement beau avec son énorme crinière et il marche si tranquillement que je voudrais bien monter sur son dos.

Mais là aussi, je ne dis rien : Mémée trouverait que c'est trop dangereux et peut-être que le cheval ne voudrait pas : il n'a pas l'habitude...

Il s'appelle *Mouton*.

Mais un jour, Pépé m'a emmenée visiter toute l'usine ! Et tous les ouvriers étaient très gentils avec lui et avec moi, et il était tout fier de leur dire : c'est ma petite-fille !

D'abord on a été à la *marche à pâte*. Là, il y a beaucoup de cailloux blancs et on les écrase pour faire comme de la farine, qu'on délaye avec de l'eau, comme pour faire des gâteaux, mais c'est dans de grandes cuves.

Et après, on met cette pâte dans une cuve encore plus grande, avec des énormes rouleaux qui passent dessus, en tournant, et d'autres sur les côtés.

Le monsieur qui fait marcher cette machine, il m'a dit : « Tu vois ce rouleau ? Il pèse plus de mille kilos ». Et en disant ça, il a mis sa main devant, sur la pâte, et le rouleau a passé dessus, et j'ai crié, et le monsieur il avait un grand sourire et il a sorti sa main et il avait pas mal. Sa main était seulement très sale et il y avait un vilain trou dans la pâte. Mais le rouleau a passé dessus et ça ne se voyait plus.

Ensuite, on a été voir l'autre atelier, où on fait des assiettes avec cette pâte.

On fait des galettes sur un rond qui tourne, et on fait descendre dessus un morceau de métal découpé qui fait le pied, et c'est fini.

Mais l'assiette est à l'envers.

Et après, c'est l'atelier où on fait les théières et les sucriers. Là, la pâte est toute liquide, on dirait de la pâte à crêpes et on l'appelle *barbotine*. (C'est un joli nom, je voudrais bien m'appeler Barbotine...)

Et le monsieur qui est là, il a de grandes boîtes blanches sur des étagères : c'est des moules, Pépé m'a dit, et ils sont en plâtre.

Il remplit ces moules avec la pâte... Un, deux, trois, quatre, cinq, six moules, très vite et après, il revient au premier et il le renverse et la pâte en sort ; et tous les autres pareils.

J'ai demandé à mon Pépé : « Pourquoi il les remplit pour les vider après ? » et le Pépé m'a dit qu'il restait encore un peu de pâte dans le moule.

Et un moment après, le monsieur m'a montré qu'il ouvre le moule et il en sort un joli sucrier, bien fin, bien sec, mais sans anses.

Et l'atelier d'émaillage ! Là aussi, c'est comme au cirque, et toujours sans bruit, pour moi toute seule. Le monsieur qui travaille là, il a une grande cuve pleine d'un liquide qui ressemble à du lait. Il prend une assiette et il la jette dedans d'un côté, et l'assiette sort de l'autre côté et vient se percher sur trois doigts du monsieur, comme un oiseau apprivoisé.

Quand je lui ai demandé comment cela se faisait, il m'a dit : « Il faut apprendre ». J'étais tellement émerveillée que je n'ai pas bien compris si c'était au monsieur ou à l'assiette qu'il faut apprendre ?

Plus loin, c'est l'atelier de décoration et je n'aime pas. On colle des petits bouquets en papier sur les assiettes, les tasses, les soupières, partout ! Et c'est presque toujours les mêmes, et ça ressemble à ceux qui sont chez Mémée, et partout.

Moi, quand je fais des dessins, ils ne sont jamais pareils, c'est bien plus joli !

Et dans cet atelier, il y a une odeur qui ne me plaît pas du tout. C'est la térébenthine, a dit Pépé, et il m'a dit aussi : « Tu vois ce marron foncé ? Il deviendra doré à la cuisson, et c'est de l'or véritable ».

Moi, l'or véritable, ça m'est égal ; j'aime mieux le doré quand il y a du chocolat dedans !

Alors, on ne reste pas longtemps dans cet atelier, j'aime mieux l'odeur de la pâte et du plâtre : c'est l'odeur que je sens sur mon Pépé et aussi sur mon Papa, quand il a sa blouse blanche de travail.

Et je veux vite aller voir, au bout du grand bâtiment, les madames avec les bonnets.

C'est des *retoucheuses* qu'on les appelle. Elles collent les anses des sucriers, mais aussi des tasses, et elles m'ont montré une tasse sur sa soucoupe en me disant : « Soulève-la, tu vas voir comme elle est légère ». Et moi, j'ai pris la tasse par l'anse et la tasse est restée à sa place, je n'avais que l'anse dans la main.

J'avais très envie de pleurer parce que j'ai cru que j'avais cassé la tasse, mais tout le monde a ri et on m'a dit : « On fait ça à tous ceux qui visitent l'usine. Il faut bien qu'on s'amuse un peu ! »

C'était la colle qui n'était pas sèche, et la colle c'est aussi de la barbotine.

Mais elles font aussi un autre travail, pas si joli, et très long : elles frottent les bords. Les bords de tout : des tasses, des assiettes, des sucriers... Tout ! Et ça fait beaucoup de poussière. Une poussière blanche très fine, qui recouvre tout, et c'est pour ça qu'elles ont ces petits bonnets de toutes les couleurs. Pour protéger leurs cheveux.

Pour les faire, elles vont à l'atelier d'emballage et demandent une feuille de papier de soie : « Donne-moi du bleu, c'est plus joli quand le ciel est gris » – « Je ne peux pas, je n'ai que du vert et du jaune aujourd'hui » – « Alors donne du jaune, ça fera du soleil ! Et mets-moi la ficelle autour. Avec tes grands ciseaux, tu découpes le volant. Et surtout, fais-le bien régulier ».

Que c'est joli, et comme je voudrais qu'on m'en fasse un ! Je n'ose pas le demander, on se moquerait de moi, peut-être...

Mais les madames qui protègent comme ça leurs cheveux, elles ne peuvent pas protéger leurs poumons de la même façon (cela, je l'ai entendu dire par mon père), et alors elles attrapent la silicose.

Elle ne doit pas courir bien vite, la silicose, parce qu'il y en a beaucoup qui l'attrapent, et elles ne viennent plus travailler. Mais ça ne fait rien, il en vient d'autres. Il y a beaucoup de dames qui veulent faire le travail.

C'est pour avoir le petit bonnet !

Mais plus tard, on a obligé le tonton à mettre des aspirateurs, alors les madames n'attrapent plus la silicose, on la laisse courir, mais elles n'ont plus de petit bonnet. C'est dommage.

Moi, à leur place, je le mettrais quand même... mais c'est fini, jamais je n'en aurai un...

Je l'aurais choisi rose !

Arlette Raynaud

Comptes rendus d'autobiographies éditées et présentation de collections

Le Congo

Raymaekers, Paul, *Nzala, Autobiographie d'un coopérant en Afrique Centrale*, Braine-l'Alleud, J.-M. Collet, 1993, [MLPA 00254]

Écho de lecture

« Quel garçon européen bien né n'aurait-il pas réfléchi un tant soit peu à se porter volontaire pour aider la cause civilisatrice qui – le divorce des époux Europe-Afrique le démontrera par après – ne coïncidait pourtant pas, et de loin, avec les aspirations africaines profondes... » p. 7

Ainsi l'auteur explique-t-il son engagement africain. Licencié en sciences commerciales et consulaires, il exerce de 1956 à 1959 la fonction de Secrétaire de la Direction générale de la CEGEAC (Compagnie Générale d'automobiles et d'aviation au Congo), filiale de la Société Générale, maîtresse absolue de l'économie coloniale et de l'exploitation des richesses agricoles et minières d'Afrique centrale. Dans ce contexte colonial, le scoutisme qu'il introduit au sein de la CEGEAC, à Léopoldville, ainsi que l'action sociale qu'il met sur pied avec la paroisse Saint-Dominique à Limete, l'éveillent un tant soit peu à la réalité congolaise.

À la suite des émeutes du 4 janvier 1959, qui virent des églises, des foyers sociaux et des écoles saccagés, on lui confie l'organisation d'un chantier agricole de la jeunesse. Ce sera le chantier de Mikondo, sur le plateau des Bateke. On y relègue les jeunes émeutiers de Léopoldville. Son système d'encadrement mixant le scoutisme, le travail obligatoire et la discipline militaire aboutit à un échec et il démissionne.

Au début de janvier 1960, de retour de son congé de *reconstitution*, il est affecté à l'Université de Lovanium à Kinshasa, sans poste bien défini. Il figure tout un temps sur l'organigramme, en tant que technicien dentiste des cliniques universitaires, jusqu'à ce qu'il obtienne, à force d'insistance, de tracasseries et d'appuis, l'autorisation de créer son propre département sous le nom de « Bureau d'organisation des programmes ruraux ». Ainsi put-il jouir de toute l'autonomie désirée pour ses entreprises qui dérivèrent, à l'occasion, vers la recherche des traces de la préhistoire et de la protohistoire, concrétisée en 1978 par l'installation d'un riche musée régional à la mission

catholique de Tumba (Bas-Zaïre), pillé par des *truands*. Les deux principaux programmes de promotion rurale qu'il lança et développa durant 20 ans, subirent le même sort que le musée. « Tshiala Mioko » (les deux mains), avec l'appui logistique de l'Organisation des Nations unies (ONUC), consista à réaliser de petits projets de développement rural (établissement de points d'eau, jardins maraîchers etc.) durant les vacances scolaires avec la participation des jeunes en utilisant les méthodes du scoutisme et de l'armée. *On vivait dans des buttes et on se retrouvait tous ensemble autour d'un feu de camp !* « Moko mole » est un projet plus ambitieux. Il vise, par l'implantation d'un élevage bovin sur les plateaux du Kwango, à apporter une solution aux problèmes nutritionnels de la population. Afin de se faire adopter par les Yakas, il se soumet, à sa demande, à de rocambolesques épreuves d'initiation aux coutumes. Ce sont ses initiateurs qui lui donneront le nom de *Nzala*, qu'il a adopté comme titre de son autobiographie.

Cependant, en tentant de s'allier les villageois mais négligeant de prendre les pouvoirs politiques en compte, il se fait des ennemis redoutables. Condamné à huit mois de prison et à 50 millions de zaïres d'amende, il doit fuir le Congo, ce qui entraîne le pillage complet des biens du Bureau d'Études pour un Développement Harmonisé et de ses biens propres, dont une habitation, ainsi que les collections ethnographiques uniques entreposées à Moanda.

Que reste-t-il de ses projets ? Un vain espoir, un Doctorat et, sur papier, son Bureau d'Études pour un Développement Harmonisé (BEDH asbl), belle couverture pour accueillir les dons et les Fonds de toutes sortes qui se perdront probablement, comme toujours, dans la nature...

Cette autobiographie, panégyrique des exploits et des avatars du héros, fourmillant d'aventures *tintinesques* où les truands de tous acabits croisent le fer, souvent victorieusement, avec l'ange rédempteur qui risque sa vie pour le bien de l'humanité souffrante, récitée sur le ton de la bonne foi outragée, sans une pointe d'humour, laisse le lecteur pantois.

Paul Raymaekers a mal digéré l'échec de son *mariage*, comme il l'appelle, avec l'Afrique noire. « C'est un dur, mais fort beau métier – pour ne pas dire un sacerdoce, que d'aider les hommes à se nourrir et à forger leur lendemain » : tel est le sens que l'auteur a donné à sa vie. Il regrette cependant de n'avoir pas été compris et d'avoir partagé durant 35 ans la vie des populations rurales et urbaines de l'Afrique centrale, ses espoirs et ses tourments, pour devoir admettre, en fin de compte, que sa mission civilisatrice n'a pas abouti – ses projets de développement ayant régulièrement été battus en brèche par les édiles politiques en place et par la Garde présidentielle. Ce constat justifie à bon compte l'engloutissement *obscur* des dizaines de millions de dollars mis à sa disposition par les Instituts de la coopération internationale et belge...

Peut-on faire le bonheur des gens malgré eux, d'autant plus si la notion de bonheur est retenue dans son contexte occidental déiste et néolibéral, centré sur des valeurs individualistes de réussite sociale et d'enrichissement à tout prix ?

En conclusion, Paul Raymaekers lance un cri d'alarme contre le matérialisme qui menace l'humanité et en appelle à plus de respect les uns pour les autres, ainsi qu'à l'avènement d'un humanisme authentique !

Les échecs successifs essayés par l'auteur nous enseignent plus simplement qu'il est inutile d'entreprendre un projet de développement *civilisateur* si, dès l'abord, celui-ci n'est pas désiré, conçu et pris en charge par les populations concernées, dans le respect de leurs propres valeurs et approprié à leur mode de vie et à leurs moyens.

José Trussart

Les mineurs

Les femmes de l'émigration italienne

Slongo, Olinda, *Et elle a voulu sa part, cette roche obscure*, Mons, coll. Quotidiennes, éditions du Cerisier, 2007, [MLPA 00230]

Écho de lecture

Et elle a voulu sa part, cette roche obscure, écrit en 1996 par Olinda Slongo, est la trame d'une vie difficile, misérable, reflet d'une époque où le charbon nourrissait les pauvres gens. Ce récit, agencé d'une manière très chronologique, nous décrit d'abord une région du Nord de l'Italie faite de beaux paysages mais d'une immense pauvreté. C'est là que l'auteure a passé son enfance. La maisonnette était dépourvue de cheminée, la fumée s'échappait par les portes. Le sol était en terre battue et l'eau puisée à la fontaine commune.

Après la description du cadre de vie, vient la présentation de la famille : grands-parents très pauvres, parents misérables mais extrêmement sévères. Le père était malade de la silicose et, à cette époque, il n'existait ni mutuelle, ni allocations familiales pour soulager cette famille nombreuse. La mère, mariée à 17 ans, donna naissance à dix enfants (dont trois sont morts dans la petite enfance). Pas d'argent, pas de médecin ; c'est ainsi que le père mourut à 47 ans, laissant sa femme seule avec ses enfants.

Il fallait nourrir ces petites bouches, se débrouiller avec presque rien, ce qui engendrait souvent des réactions violentes de la part de la maman. C'est ainsi qu'il lui arrivait de battre ses enfants. C'était la réaction d'une mère épuisée par le travail, exaspérée par la misère, écrasée par les responsabilités.

C'est le souvenir de cette mère courage qui a donné toute sa force à l'auteure et, à la lecture de cette vie, on se dit qu'elle avait bien besoin de cette force pour lutter contre le destin.

À 14 ans, elle quitte la maison familiale pour travailler au service d'une famille, puis d'une autre, où elle subit tellement d'humiliations qu'elle se retrouve désespérée à 17 ans, proche du suicide. Enfin, pour la première fois de sa vie, une famille milanaise la considère comme un être humain respectable. Là, elle rencontre des maîtres qui l'écoutent, la conseillent, lui apprennent des choses. Là enfin elle se sent en famille, retrouve la joie de vivre et surtout sa dignité. En juin 1940, avec regret, elle rentre chez elle, passe la guerre avec ses horreurs, ses difficultés. Elle se marie, elle apprend à parler le français.

En juin 1946, la Belgique fait appel à des ouvriers pour travailler dans les charbonnages. C'est ainsi que le couple et leur bébé s'installent à Liège dans une chambre minable. Tout ce qu'ils possèdent tient dans une seule valise. Une marmite sert à préparer la soupe, la viande et le café, une bassine est le lit du bébé. Le mari, malade, a souvent des réactions violentes. Par exemple lorsqu'il rentre, la soupe doit être sur la table, sinon il est capable de déchirer une couverture ou d'écraser ses fruits sur le sol. S'il exerce cette violence sur les objets, c'est probablement pour ne pas s'en prendre à sa femme, mais surtout à cause de son horrible souffrance. Le voilà malade, les poumons rongés par la poussière de charbon, ce qui le cloue au lit et l'empêche de travailler. Olinda a 32 ans et un deuxième bébé.

Le mari passe des périodes au sanatorium ; en plus de la silicose il souffre d'une maladie pulmonaire, ce qui oblige à éloigner les enfants, seule joie de la maman. Quel enfer pour cette femme et son mari qui crie un jour au médecin pendant une crise : « Tuez-moi ! ». Cette femme courageuse a bien des fois failli craquer, mais est restée debout seulement pour ses enfants. Après des moments atroces, le mari décède en 1967.

La voilà seule, dépressive, hantée par le bruit de l'oxygène. Elle s'enferme alors dans sa solitude. Elle a une obsession : celle de sortir ses deux enfants de cette vie, de leur donner une excellente instruction et un bon métier. Endurcie par tant de difficultés, elle est maintenant

incapable d'exprimer ses peines, ses joies, et dresse ainsi un mur entre elle et ses enfants que pourtant elle aime au-delà de tout. Elle est semblable à un automate, avec la difficulté même de sourire, d'exprimer ses sentiments.

La mort de sa mère lui fait comprendre bien des choses et, malheureusement, lui inflige une nouvelle culpabilité, celle de n'avoir pas été assez présente, de n'avoir pas fait ce qu'il fallait. À ce moment, tout lui revient en mémoire : le courage de sa mère, ses privations, sa violence parfois. Elle ressent alors tout l'amour enfoui pour cette mère disparue. La voilà bien triste et de plus en plus renfermée sur elle-même. Le temps passe et, à sa retraite, elle se met à suivre des cours de français car elle veut être capable d'écrire et de remplir ses papiers.

En 1964, la vie lui envoie enfin un rayon de soleil : sa fille a réussi de bonnes études et son fils est devenu ingénieur. Une année de répit avant le jour le plus horrible : la mort de sa fille dans un accident de voiture. Révoltée intérieurement, elle tient debout uniquement pour son fils. Et voilà une autre catastrophe : un cancer, dont heureusement elle guérit. Finalement grâce à son fils, à sa belle-fille et ses petits-enfants, elle trouve enfin la paix.

Au cours de cette lecture, on sent que ce n'est pas la pauvreté qui a fait souffrir et se battre Olinda Slongo, mais c'est l'humiliation, l'hypocrisie et l'injustice, tout ce qui l'a profondément blessée face à son destin tellement cruel. Ce récit est un hommage à toutes les femmes de mineurs qui ont fait face à tellement de difficultés, de tourments, de souffrances, leur propre souffrance et celle de leur mari.

Dans son livre Olinda Slongo écrit cette phrase tellement vraie : « Ceux qui n'ont pas vu un silicosé ne peuvent pas imaginer combien un homme peut souffrir. »

Pour nous, l'air est gratuit, mais pour un mineur respirer est une épreuve.

Nadine Conreur

Des souvenirs transfrontaliers

Chaineux, José, *La saga d'un prolétaire, Des plaines de Seine et Marne au charbonnage de Cheratte...*, Souvenirs d'enfance et de travail d'un ancien mineur, Blegny, Domaine touristique de Blegny, Comté de Dalhem, 1996, 23 p., D/1996/6347/1, [MLPA 00260]

Écho de lecture

Ce récit autobiographique court, mais très dense, a été édité en 1996 par le Domaine touristique de Blegny, ancienne localité minière dans la province de Liège.

« Des plaines de Seine-et-Marne au charbonnage du Hasard à Cheratte », l'auteur alterne les souvenirs des quatre années de son enfance (1934-1938) qu'il a vécues à la campagne dans la Brie, à une soixantaine de kilomètres de Paris, et les souvenirs de son rude métier de mineur depuis la période de la Deuxième Guerre mondiale à la fermeture du charbonnage de Cheratte en 1977.

« Il ne reste que de puissants souvenirs et des ruines de ce qui fut pendant bien des années une fourmilière humaine » : ce sont les derniers mots nostalgiques de José Chaineux.

En racontant sobrement sa vie de prolétaire, celui-ci a donné à lire un récit très émouvant. La narration est particulièrement intéressante lorsqu'elle décrit en détail les conditions dans lesquelles les mineurs exerçaient un métier tellement pénible et dangereux, mais qu'ils aimaient et qui leur procurait une juste fierté.

Au demeurant, si José Chaineux en devenant mineur de fond s'est engagé dans une vie professionnelle éprouvante, la vie qu'il a connue durant son enfance dans un coin de France n'était pas rose non plus. Courageux et endurant, José Chaineux a pourtant aimé ce village français où il a vécu dans la pauvreté, comme il a aimé le dur métier qui fut le sien.

Raymond Du Moulin

Le pacte de lecture autobiographique

Quaghebeur, Marc, *Les Grands masques, Waterloo, Renaissance du livre, Grand Miroir, 2012, 335 p.*

Présentation

Qu'est-ce qui fait que le lecteur des *Grands masques* ne peut se défendre de nouer un pacte de lecture autobiographique avec ce roman ?

Ce n'est sûrement pas l'enquête vaine qui consiste à vouloir vérifier l'adéquation des dires de l'auteur avec son vécu. Ce mode du *vrai*, existentiellement intenable, n'est jamais ce qui définit le genre autobiographique mais bien, comme nous le disons à l'APA pour les documents qui arrivent dans notre fonds, le simple contrat de la déclaration faite par l'auteur affirmant que pour lui, son texte est autobiographique. Or il n'y a pas de mention *autobiographie* sous le titre *Les Grands masques* ; le paratexte de la première de couverture ne précise pas le genre du texte ; au contraire, la 4^e de couverture le tire vers la catégorie du roman.

Pas de vérification non plus de la fameuse équation du pacte communicationnel canonique de l'autobiographie, établissant que le nom de l'auteur doit être identique à celui du narrateur et à celui du personnage.

Et pourtant...

Le contrat de lecture ne cesse de se chercher dans cette prose qui surfe sur l'intermédialité. Le récit se fait par le réfléchissement d'un média à l'autre et, pas seulement pour briser sa linéarité, mais pour multiplier les instances de l'origine de sa parole. Comme si l'épaisseur d'un *Je* absent se donnait à voir dans l'émiettement du *moi* du narrateur, rebondissant d'une incrustation d'un média à l'autre : la peinture et son déchiffrement visuel ; les textos et leur condensation poétique ; les dialogues téléphoniques rapportés, invraisemblables sans le recours à l'omniscience romanesque ; les noms propres des lieux et des personnes défictionnalisant et l'espace et le personnage romanesque ; le glossaire des biographies des personnages, intitulé *Galerie de portraits*, bousculant le régime de croyance en la fiction ; la citation théâtrale, non seulement de répliques, mais du héros, dénommé comme *personnage*, rappelant l'intertexte de ces romans de la seconde moitié du XX^e dont la particularité était cet autoquestionnement sur leur mise en histoire.

Le lecteur voyage donc aussi dans cette intermédialité sur les routes transeuropéennes arpentées par les personnages. En miroir à cette instabilité volontaire de la prise en charge de la narration, ce qui doit faire histoire et se transmettre – l'histoire d'une militance en Europe au XX^e siècle – échappe tout autant à une saisie univoque, mais noue par étapes comme des désirs de vouloir transmettre un savoir, encore ininterrogé sur cette militance. C'est à cet endroit des nœuds qui attachent le lecteur à l'intimité de son partenaire écrivant que le registre autobiographique joue sans doute. Car les familiarités de connivences sont multiples : les noms des artères de la ville Bruxelles (qui entrent ainsi en littérature...), les maîtres d'œuvres d'art, même si leurs noms sont dissimulés, ne sont pas les seules et l'évocation de l'*Internationale*, qui a existé au XX^e siècle par le combat de ceux qui se sont engagés à gauche, n'est pas sans rappeler le Plisnier de *Faux Passeports*.

Ces interrogations sont à poursuivre. La lettre de Paul-Étienne Kisters, ci-dessous, initie ces prolongements.

Francine Meurice

Avec Céline, avec *Les Grands masques*...

Cher Marc Quaghebeur,

À côté de la relecture de *Nord*³⁹ – une signature ce Ferdinand, un vibrato, pas boiteux du tout !, un maître, ce médecin des pauvres⁴⁰, redisons-le ! –, j'ai lu piano piano, pour attiser ce feu célinien, *Les Grands masques*. Dispositif original, une table des matières et des notices biographiques à la fin. Agréable police de caractères, assez souple, très manipulable, une maquette pensée avec la transparence carrée pour l'accroche... Quant à la photo de couverture qui devait être celle d'Alice, le jeu subtil des miroitements, laissons couler, fruit d'un non-dialogue entre auteur et éditeur, ne polémiquons plus... Certes, je lis longuement. Certes, j'écortique faiblement, ah ça oui, pas confortable du tout !, mais j'achève les livres, j'les termine jusqu'à la lie, la conclusion, bonne ou mauvaise ! Voilà tout chauds, sortis du four, mes modestes commentaires, bon appétit !

Les Grands masques ? Autre style ? Autre ambiance ? Tout le contraire du Renaudot 1932 ? On pourrait le penser quoique, sur près de 335 pages, une évidence : on s'intéresse aux différents visages qu'aura pris le siècle dernier. Si Art et Politique y jouent évidemment un rôle prépondérant, on se retrouve également ou on en perçoit l'esprit en toile de fond, sous l'Occupation, face à des milices, collaborationnistes, Vichystes, maréchalistes ou *degrellistes* – notamment avec la tuerie de Courcelles en août 1944, vingt civils assassinés par une bande de rexistes *en représailles* pour venger Oswald Englebin, le bourgmestre du Grand Charleroi exécuté par la Résistance – du beau linge, quoi !

Votre mémoire personnelle s'y invite, elle s'impose à vous et se veut tantôt enseignement tantôt évocation. Pleinement conscient de l'ampleur de la tâche qui est celle, sous cette forme romanesque, de « relater le siècle », vous nous faites revivre aussi l'après-guerre, pas étonnant pour quelqu'un qui est né en 1947 dans la Cité des cinq Clochers où plus de 5.000 maisons furent détruites après le Second Conflit mondial. En « propagateur d'émotivités », pour susciter l'aveu, vous faites interconnecter et dialoguer kyrielle de personnages. Vous nous parlez, ensuite, de trafics d'œuvres d'art, particulièrement sous Mobutu en *son* Zaïre de triste mémoire ainsi que d'autres régimes dictatoriaux comme en Roumanie sous la Securitate de ce mégalo-tortionnaire Nicolae Ceausescu, des agents doubles, des espionnages avec une sacrée Mata Hari, Milena Lilienfeld, juive devenue militante communiste qui a échappé aux rafles nazies en 1942... « Ces animaux » comme le raconte encore à nonante printemps l'auteur d'*Au nom de tous les miens* qui désire s'établir à Ciney...

À la lecture attentive de votre récit-fiction, on peut dès lors comprendre tout l'espace qu'il réserve au communisme car comment en effet réfléchir au XX^e siècle sans en parler ? Pour certains

³⁹ Un récit ahurissant ! Au plus près ! Céline essaie, à partir de juin 1944, de rejoindre le Danemark, accompagné de sa femme, Lucette-la-danseuse, de l'acteur Robert Le Vigan et de son chat Bébert. Il y relate au milieu des carcasses d'immeubles calcinées cette Allemagne de la Débâcle, agenouillée, six millions de soldats teutons ainsi que trois millions de citoyens allemands tués à cause de ce mégalomane-Führer-meneur-de-foules-affolantes-affolées !, ce moustachu national-socialiste autrichien, pour finir brûlé à son tour ! Tous ces « Heil ! Heil ! », ces bras tendus déchus... Cette Allemagne de la Chute, de la fin du III^e Reich si incroyablement décrite du dedans par un Céline « aux abois, éternellement en fugue, un judas pourchassé à vie » comme Dante visiterait les cercles de son Enfer. Ce Berlin « rougement » bombardé de jour comme de nuit par la RAF, d'un côté, par l'avancée des chars russes, de l'autre... Oui, avec Céline, c'est aussi de l'Histoire avec un grand « H » comme dans Humanité !

⁴⁰ Andrieux l'est aussi dans le « roman ».

personnages (Milena) l'adhésion se délite comme elle n'a jamais été pour d'autres (De Cormois). Le communisme n'est pas ma tasse de thé, étant un farouche opposant, de vive force ! Chaque tentative d'instaurer le « communisme⁴¹ » en Europe, comme ailleurs, s'est toujours soldée par des échecs – comme les fascismes, d'ailleurs... Au fil des pages de ce récit d'envergure aussi exigeant que labyrinthique, les masques tombent les uns après les autres. On sent tout votre travail de retoilettage, l'économie des mots, le polissage, la chirurgie fine et le sucrage qui furent les vôtres ! Oui, l'Histoire dans ses coulisses, ses brassages, ses zones d'ombre, ses atrocités... Cette flopée de caractères, autant insolites que singuliers, pour la plupart des intellectuels, des élites, des éminences grises, des notoires, des nobliaux, des grands bourgeois, fantômes, vivants ou plus de ce monde, sont tous ici convoqués de sorte à balayer, pour faire court, tout le XX^e siècle... Particulièrement un couple d'amants, issu de deux grandes familles bourgeoises, véritables enquêteurs sur les pas et autres secrets de leurs aînés, leurs héritiers plutôt, un père, un grand-oncle...

Sinueuse, ambitieuse et déconcertante histoire que la vôtre. Vous nous dites un « roman d'adieu au XX^e siècle », ce n'est pas faux, vous qui, scientifique doublé d'un aède, aviez en son temps créé une « Cellule Fin de Siècle » au 1^{er} étage d'un ministère qui peut représenter pour d'aucuns tout un univers carcéral hiérarchisé... Par bribes, autour de la figure principale, véritable fil conducteur, qui est celle d'un peintre résistant gaulliste de Gauche, proche du Général à Londres, ces forces françaises libres rejetant l'armistice demandée par Pétain aux Nazis, Ernest De Cormois – *De-Corps-Moi ?* –, tout vous revient et tout vous répond. Plus poète que vraiment romancier, je trouve, par touches successives, vous vous avancez masqué. À partir de Bruxelles, ville d'exilés, boulevard de Waterloo, avenue de la Toison d'Or, tiens, tiens... Émouvante description pour le Bruxellois que je suis et reste...

Vous esquissez, peignez puis, pour mieux la reconstruire, vous actez et portez haut la Mémoire vous faisant porte-voix expert de plusieurs protagonistes, via principalement Paul De Cormois et Suzanne Andrieux que l'on découvre par dédoublement. Vous y dévoilez, par ailleurs, aussitôt la passion qui unit De Cormois avec l'espionne Lilienfeld mais aussi le D^r Andrieux, Jean Lavigne ou, par opposition, ce beau salopard de Lespinois qui a trempé dans quelques affaires plus que douteuses, dit-on. On parle du viol d'Anne, du suicide de cette dernière... On préjuge, à force que les langues se délient, de la responsabilité de ce salaud-là !

Et tout cela à l'heure des bilans – et non des chants de cygne !, c'est qu'on vit jusqu'à cent piges de nos jours ! – comme des histoires interpersonnelles... Et tout cela pour vous témoigner que j'ai apprécié votre roman mais il faut bien s'accrocher pour en ces méandres et ces dialogues byzantins s'y faufiler... Il y a chez vous cette pudeur, fausse, assèneront certaines langues surchargées d'asticots, à ne point tout dévoiler tout de go... La part de création du lecteur, dites-vous, en effet, la belle affaire ! S'enregistre et s'enchaîne une suite de non-dits, de confidences, de légèretés, pas la bagatelle, ouf ! De même que d'étranges relations homme-femme, de l'intimité et non du sexe, ouf, pour une fois ! Des actes manqués ou pas, etc.

Simplement, au cœur de cette *autre* histoire du XX^e siècle en Europe dont vous décrivez, pas à pas, outre les deux Guerres, certains errements politiques et nombre de désastres, dont l'innommable en épingle ou les prémisses de l'ultra-capitalisme, en voyageur infatigable que vous êtes, à l'image de cette série *verbaerienne* signée Georges Tribout, une force en avant !, vous restructurez comme vous soulagez consciencieusement sa Mémoire. Notre grande chance après 1945, le « plus jamais ça ! », l'Épuration, c'est la Réconciliation en Europe, le fait d'avoir su surmonter les divisions, les conflits et su construire ensemble un continent de paix et de prospérité. En ce sens, même

⁴¹ « (...) Mauriac peut parler « communisme » il saura jamais ce qu'il cause ! (...) », Céline dans *D'un château l'autre* (Paris, Gallimard, 1957).

fragilisée, même en crise, l'Union européenne vient, après six décennies, de recevoir le prix Nobel de la Paix 2012, c'est encourageant.

Sans doute à force d'avoir trop consulté l'archive, de s'être trop imprégné de textes, de textures, au plus proche du manuscrit, cette Mémoire européenne, vous la magnifiez presque. Fort heureusement, vous ne la métamorphosez pas jusqu'à rendre cohérents anecdotes, confidentialités, lot de lettres, actes notariaux, codicilles, billets, dialogues, fax, sms, textos et autres monologues... Entre ronces, bonnes fortunes et brouillards... Entre déchirement, amourettes ou simples tendresses... Quelle saga pater-familiale ! De ville en ville, de Genève à Tournai jusqu'à La Paz, de Kinshasa à Paris... Outre pour Bruxelles, on ressent toute l'affection que, Picard-né, vous portez à certains autres ports d'attache comme Rome ou Bucarest, l'Est avant la Chute... De train en train, de l'Orient-Express aux TGV d'aujourd'hui qui filent à toute allure... « Et cette Mégane dans le fossé ? Cette femme en escarpins, le standing en prend un sérieux coup ! » De fuite en fuite...

Une belle berceuse, ma foi, c'est qu'on s'y laisse prendre au jeu rythmé de vos navettes. Seulement, en déchiffrant toute cette foisonnante comme ciselée littérature, je suis bien obligé de remarquer que le communisme auquel tout idéaliste-camarade-idiot-romantique pourrait facilement succomber, s'enflammer, attention danger !, y est partout – comme dirait l'autre : « vous en êtes ? », avec Pasternak mais surtout, avec Aragon qui est omniprésent dans le bouquin tout comme Sarah [Kaliski], me semble-t-il, si on vous lit entre les lignes... Avec *Les Juifs de Vienne*, œuvre majeure, voire capitale de ce peintre-jongleuse de mots, cette artiste unique que nous aimions, chacun à notre manière, oui, Quaghebeur, bas les masques !

Une belle galerie de portraits surprenants, formulai-je, des allusions, des influences comme des faits. Ceux-ci sont en effet assez têtus ! Car si l'Histoire dépasse les hommes dans son ampleur, ses gravités ou parfois ses heureux dénouements, elle les rattrapera toujours tôt ou tard, à un tournant quelconque, hélas ou tant mieux, comme ce crime d'Houlogate impuni, les horreurs et affres de l'Holocauste, la traque des nazis recyclés dans bien des appareils d'état d'après-guerre, etc. Que voulez-vous, certains forfaits ou délits resteront à jamais prescrits... Le tout étant d'entretenir cette Mémoire, en conscience, dire et redire le Mal, d'où l'importance des archives, ce qui nous relie. Si on les traite efficacement, devenues preuves, rajeunies numériquement, pas bricolées-bidulées !, elles parleront peut-être à défaut des hommes, c'est certain.

L'Histoire sans cesse en jeu, effectivement, dans ses contradictions ou parfois ses contre-vérités, très souvent même surtout si on continue à *décontextualiser* à l'envi telle ou telle situation historique au nom du politiquement correct. Comme par exemple la mise au banc systématique des anciennes colonies par certains bien-pensants, limite gauchistes « avis sur tout », soi-disant africanistes, qui n'y ont parfois jamais mis les pieds comme, jadis, Léopold II en *son* Congo... Bien que liées, intergénérationnelles, les souffrances et les blessures intimes, bien réelles, c'est autre chose, c'est hyper-personnel, nous le savons, celles-ci devront fatalement s'évacuer mais pas dans le mensonge...

À travers tous ces rapports humains que vous décrivez avec finesse, on les devine, on les rencontre tout au long de votre hapax, il s'agit d'un « roman » de traces et de témoignages écrit, vous nous dites, en sept étés... à l'ordinateur, diable, enfin, tout arrive ! Oui, on se laisse guider par cette narration précieuse dans le sens des Lumières parmi ces innombrables liants ou autres petites respirations classifiées en cinq chapitres-chapeaux fort bienvenues, je trouve, semblables à celles de vos petites proses, *Clairs obscurs*, pour, disons, comme l'expliquait ce tout terrible argotier anti-URSS, L.-F. Céline, vrai magicien vociférateur, éviter la lourdeur, cette apesanteur, « Dieu qu'ils étaient lourds » ! Oui, il y a un raffinement, de la dentelle chez vous aussi, ce côté

mallarméen qui vous colle décidément à la peau pour ne pas dire à la plume... Tout cela reste fort sibyllin pour moi mais, en écriture, vous êtes fort éloigné du vulgaire, du tapageur, voire de l'inélégance, du tape-à-l'œil...

Voilà ce que j'ai pu percevoir ou ressentir dans ce roman qui n'en est au fond pas un. Une énigme sous cette articulation, une tentative sensible d'approche d'un genre qui est autre, indéfinissable, proche certes de la fiction, mais, selon moi, c'est une sorte de cheminement historico-poétique comme dans *La Nuit de Yuste*, une conversation littéraire, du pur Quaghebeur, oserais-je conclure. D'où sans doute le titre générique *Les Grands masques*... Derrière les apparences, toujours trompeuses, se retrouvent, vous reconnaissant, nombre d'éléments autobiographiques certes dissimulés, mais qui sont incontestables... Puisqu'il m'apparaît qu'il y a une place pour chacun, chaque localité, même au Portugal, m'a répété Léo!, pour tel ou tel marivaudage, tel ou tel courant de pensée bien qu'émerge constamment, je le répète à l'envi, même en filigranes, le communisme... Celui-ci aura hanté le XX^e siècle – comme les autres totalitarismes –, il suinte de partout avec la fureur, l'indignation, l'allusif...

Or, le communisme, belle utopie sur papier, beau mirage, oui !, reste synonyme d'illusions, de dictature prolétarienne, de totalitarisme, de régimes marxistes-léninistes... Je vous renvoie au *Livre noir du Communisme. Crimes, terreur, répression* paru chez Robert Laffont en 1997, 80 millions de civils innocents assassinés, les grandes purges du Sorcier Staline aux exactions de l'oncle Hô nous laissent sans voix. Enfin, il faut bien vous connaître pour apprécier à sa juste valeur cette longue fresque... Qu'en penserait au fond Sarah qui ne fut entourée que par des violences tant physiques que verbales ? N'était-elle faite que d'Amour ? Bien curieux aussi de ce que va en penser notre Chère amie Chloé, née des caprices, intellectuelle de haut vol – une certaine exigence et de l'esprit et de l'ouverture à l'autre – que nous apprécions énormément, chacun à sa façon. Il y a des rencontres qui marquent.

Seulement, à force sans doute d'avoir longtemps côtoyé Jean Giono ou Kateb Yacine, la voilà passionnément éprise par les discours animés, entre Babeuf et Saint Just, de Jean-Luc Mélenchon, charismatique leader du Front de Gauche, maçon-trotskyte-robesspierriste qui, euphorique, discourd et tonne faisant croire aux masses qu'il exalte à un nouvel Eldorado marxiste, folie ! Or, nous l'avons appris et vous nous le rappelez en continuum dans votre opus, porteur de messages, qu'il faut a priori se méfier des tribuns comme des prometteurs de beaux jours ! Et comme l'exposait si bien dans ses documentaires de la Campagne élyséenne 2012 sur France 3 quelqu'un que j'estime, le documentariste Serge Moati, autre Mitterrandiste, à l'instar de François Hollande, resté fidèle à la « Gôche » – tel que l'oralisait ce tout terrible Céline – : « notre Histoire est toujours à écrire, à réécrire... »

Quoi qu'il arrive, « n'ayons crainte de ce XXI^e siècle », nous rapporte l'essayiste Jean-Louis Servan-Schreiber, il sera fait aussi d'espoirs, de renaissances, de nouvelles employabilités, d'innovations, d'investissements dans l'économie numérique, etc. Espérons que l'on puisse ouvrir d'autres horizons, avoir d'autres orientations, redéploiements, outils... Comprendre ce que veut dire l'Autre... Sinon il y aura un second tome aux *Grands masques*, dans la même veine, si pas plus grave encore, l'Histoire dans ses ruptures, réenchaînements, recommencements... Espérons que non car votre livre est unique – tout comme vous.

Féalement,

Paul-Étienne Kisters

Une collection réservée aux récits de femmes

Huart, France et Toussaint, Céline (interviews), Graff, Jeanny (interviewée), *Jeanny Graff, profession : couturière*, Université des femmes, Vies de femmes, Bruxelles, 2012 [MLPA 00248/0001 et 00248/0002]

Présentation

Collecte de « Vies de femmes » pour nourrir l'histoire du quotidien et des femmes⁴²

« Nous sommes toutes convaincues que les sources *intentionnellement* produites pour servir à l'histoire n'ont pas moins de valeur historique que celles qui ont été produites dans un autre but. La manière dont les femmes interprètent [leur] vie, la manière dont [la femme] veut que sa vie soit comprise par les autres femmes, voire par la postérité, n'a, pour nous, pas moins d'importance ou de réalité historique, que la manière dont les faits se seraient *réellement* passés »⁴³.

Lancée il y a plus d'une vingtaine d'années, *Vies de Femmes* est une collection de petits ouvrages publiés par l'Université des Femmes, qui se propose de recueillir des récits de vie et de mettre par écrit la mémoire de femmes ordinaires. Son but est essentiellement de combler les oublis de l'histoire contemporaine en rassemblant les souvenirs de femmes, de groupes sociaux marginalisés et de métiers féminins peu connus. Ces écrits constituent *in fine* des sources pour l'histoire des femmes belges, des mémoires individuelles et aussi collectives, souvent peu documentées et qui risquent bien souvent d'être oubliées. En 2012, est sorti le dernier titre de cette collection : « Jeanny Graff. Profession couturière »⁴⁴.

Dès les années 1970, histoire orale et histoire des femmes apparaissent comme deux domaines de recherche avec des pratiques historiennes qui se croisent. L'histoire orale est cette discipline qui consiste à recueillir des témoignages oraux d'acteurs ou d'actrices en relation avec les faits du passé ; elle complète les documents écrits et donne chair aux événements mal documentés, tabous ou mis sous silence. L'histoire orale joue un rôle fondamental dans les domaines où les acteurs ont laissé peu de traces écrites, comme lorsqu'on étudie par exemple l'histoire des femmes, l'histoire du monde ouvrier, l'histoire des résistances, l'histoire de l'immigration, l'histoire des personnes handicapées ou folles, l'histoire des peuples colonisés, l'histoire des minorités sexuelles. Ainsi, lorsque l'historien délaisse le registre des règles et des discours (mais aussi les domaines de recherche plus classiques) pour s'atteler, de manière originale, au vécu commun des individus ordinaires et pour analyser des catégories sociales à la marge ou des métiers peu valorisés, il se retrouve bien souvent face au désert des sources écrites traditionnelles. Pour certaines historiennes comme Françoise Thébaud et Geneviève Dermenjian, « l'écriture de l'histoire fait une part de plus en plus large aux acteurs individuels, prend au sérieux l'ensemble des *archives de soi* (correspondances, autobiographies, récits de vie, témoignages oraux) et accorde une portée interprétative de plus en plus large aux trajectoires des individus »⁴⁵.

Au milieu des années 1980, face au peu d'intérêt porté à l'histoire des femmes par la recherche historique traditionnelle, devant le déficit de conservation des sources pour nourrir cette histoire et convaincue de la richesse des récits de vie⁴⁶, l'*Université des Femmes*⁴⁷ ASBL lance le projet de

⁴² La version intégrale de cet article peut être consultée à l'adresse du site de l'Université des Femmes : www.universitedesfemmes.be (Rubriques Publications et Analyses).

⁴³ 4^e de couverture des récits de vie, Bruxelles, Université des femmes, 1990 (Coll. Vies de Femmes).

⁴⁴ Huart, Fr. avec la collaboration de Toussaint, C., *Jeanny Graff. Profession couturière*, Bruxelles, Université des Femmes, 2012 (Coll. Vies de femmes).

⁴⁵ Thébaud, Fr. et Dermenjian, G., (sous la dir. de), *Quand les femmes témoignent*, Paris, Publisud, 2009, p. 8 (Coll. L'Europe au fil des siècles).

⁴⁶ Depuis lors, l'histoire des femmes a trouvé un certain écho dans les ouvrages, dans les départements et recherches universitaires, mais aussi dans la conservation des archives de femmes et d'associations féminines, avec la création du CARHIF-AVIG comme Centre d'archives et de recherche pour l'histoire des femmes (CARHIF-AVG).

collecter, de conserver et de valoriser, de manière volontariste, des récits de femmes peu ou pas connues, et ainsi de nourrir la mémoire collective de l'histoire des femmes et celle du mouvement des femmes belges⁴⁸.

Parallèlement un premier séminaire sur l'histoire des femmes belges est organisé en 1985 dans une dynamique d'éducation permanente et intergénérationnelle en collaboration avec les historiennes du CARHOF⁴⁹.

Dans la foulée de cette formation et de ces rencontres, une nouvelle collection est lancée intitulée symboliquement *Vies de femmes*. Elle est conçue comme « des recueils de sources pour l'histoire des femmes belges et elle accueille principalement des récits de vies de femmes *quelconque*, mais aussi des correspondances, des journaux intimes, etc. »⁵⁰. La vocation de cette collection est alors de combler le manque caractéristique de l'histoire des femmes en Belgique, en *produisant* et nourrissant cette discipline de sources nouvelles.

La posture de cette collection est clairement militante et clarifie bien la problématique : « ces récits contribuent pour toutes les femmes, à rendre *public* ce qui était réputé *privé*, à transformer en *collectif* ce qui passait pour *individuel*, à montrer le caractère *objectif* de ce qui était donné comme *subjectif* »⁵¹.

France Huart [Université des Femmes (Bruxelles)]

Écho de lecture

Jeanny Graff est née à Bruxelles en 1930 dans une famille de sept enfants dont elle était la dernière. Son père était instituteur, puis directeur d'école. Sa mère était infirmière accoucheuse. La famille était très chrétienne et pratiquante. La maison était bien organisée et chacun y mettait du sien, ce qui n'empêchait pas la maisonnée d'être joyeuse et agréable. C'est après la guerre que Jeanny, âgée de 14 ans, décide d'entrer dans la filière professionnelle, bien que les frais d'inscription y soient assez élevés. Elle a suivi le cours professionnel de coupe-couture à l'Institut Saint-Vincent de Paul à Ixelles en 1946-1947, puis à l'Académie de coupe chez Nebeling en 1947-1948 et ensuite à l'École Nationale Supérieure de la Cambre en 1948. Elle commence à coudre pour son entourage : robes, soutanes de son oncle curé... Elle travaille ensuite comme ouvrière dans les ateliers de couture des maisons de haute couture de Bruxelles où elle perfectionne sa formation.

Le récit autobiographique de Jeanny Graff permet de rappeler, de manière un peu raccourcie ici, dans quel état était l'enseignement technique et professionnel des filles à cette époque. À partir de 1842, l'enseignement primaire était gratuit mais non obligatoire. Il le deviendra en 1914. En 1850, l'enseignement moyen est créé mais uniquement pour les garçons. Dès 1864, les libéraux vont alors promouvoir l'enseignement secondaire pour filles qui est créé en 1892. Mais celui-ci s'adresse aux filles de la bourgeoisie. D'autres écoles professionnelles sont mises sur pied pour les filles : ce sont parfois des lieux d'exploitation sous le couvert d'apprentissage avec une à

⁴⁷ L'Université des Femmes est une association féministe créée en 1982, reconnue en éducation permanente. Elle rassemble des féministes avec la volonté de développer et de diffuser un savoir féministe accessible à tous et à toutes. Ses travaux et recherches portent sur l'actualité socio-politique en lien avec les femmes. Ses principales activités sont la construction d'un savoir féministe et le développement de la bibliothèque féministe Léonie La Fontaine.

⁴⁸ Depuis, des collectes de biographies de femmes belges engagées et de féministes plus connues ont été réalisées. On peut notamment citer les publications du CARHIF retraçant les parcours de Miets Smets, d'Éliane Vogels-Polsky et plus récemment de Jeanne Vercheval (voir www.avg-carhif.be)

⁴⁹ CARHOP est le Centre d'animation et de recherche en histoire ouvrière et populaire. Pour plus d'information : www.carhop.be

⁵⁰ Coenen, Marie-Thérèse, *Philomène Coenen, Tailleuse*, Bruxelles, Université des Femmes, 1989, (Coll. Vies de femmes).p. 7.

⁵¹ *Idem*, p. 11.

deux heures d’instruction générale tous les jours. Cette éducation s’est développée à partir de 1914 lorsque l’instruction devint obligatoire jusqu’à 14 ans. Mais cet enseignement pour filles prône surtout le rôle familial et ménager des jeunes filles. Entre les années 1920 et 1930, la confection s’industrialise. On enseigne alors une couture plus raffinée plutôt que des habits fonctionnels et après la guerre de 1940-1945, une diversification des options professionnelles s’offre aux filles. Après 1970, la mixité apparaît dans les programmes scolaires bien que le sexe oriente encore fortement le choix des études. Les emplois moins rémunérateurs sont dévolus aux filles.

La trajectoire sociale de Jeanny Graff évolue de l’apprentissage en ateliers de haute couture à la petite entreprise privée. Quand elle se met à travailler en atelier, les salaires sont peu élevés, mais elle apprend ainsi son métier. Cherchant tous les endroits où il y a du travail, elle passe par tous les ateliers prestigieux : David Marber, Christian Dior, Wallewick, Lietard, Valens, Fanny Quick, France Champagne, Nathan, Suzanne André.

Successivement, son père meurt, puis son mari ; elle a 23 ans. Alors, elle travaille chez elle pour des gens qu’elle connaît et pour se remettre en selle. À ce moment, le métier de couturière se dégrade en raison du développement du prêt-à-porter dans les grands magasins. Elle entreprend alors un voyage en Afrique, devient ensuite gérante d’un magasin à Uccle, mais l’incendie du magasin met fin à ses activités...

Jeanny décide de se lancer dans la fabrication d’uniformes et fait de la prospection auprès de diverses firmes. Elle récolte des contrats : la Compagnie d’aviation TEA, l’école BCM, Tour Opérateur Railtour, Air Belgium, Sabena, la Loterie nationale, la Générale de Banque, la banque BBL, Assubel, la Royale Belge, AG Assurances, la RTBF, la Poste, les Ministères, la SNCF-Wagons-lits, l’Oréal, les Chœurs de l’Union Européenne, Barclay... Durant sa carrière, elle réalise aussi des toges d’avocat, des robes africaines, des tuniques et des créations marocaines.

Même pensionnée, Jeanny a continué à travailler pour des particuliers et pour les Arbalétriers, la confrérie de l’Ommegang. Elle a bien gagné sa vie dans la couture mais aurait pu gagner plus si au départ, elle avait suivi des cours de gestion. Sa famille l’a bien soutenue moralement, de même que ses enfants qui sont fiers d’elle. Plus loin elle dira regretter de ne pas connaître les langues étrangères. C’eût été plus facile pour elle.

Comment a évolué la relation entre la femme et la couture ? La couture a toujours été entre les mains des femmes. Autrefois, c’était en Europe que les travaux étaient pénibles et mal rémunérés, actuellement c’est en Asie. En Europe au XIX^e siècle, la fille est initiée à son rôle de future épouse et mère de famille en jouant à la poupée, en brodant son trousseau... ceci dans les familles aisées. Dans les familles ouvrières, les filles gagnent leur vie avec des travaux à domicile. La couture est une activité productrice rémunérée ou une simple occupation d’épouse au foyer.

En 1907, naît le premier syndicat chrétien féminin : « Union Professionnelle de l’Aiguille » qui présente un certain nombre de revendications. À partir de 1945, le ministère du Travail va réglementer le tout. Suivent alors une série de barèmes professionnels pour les métiers de la couture.

Le témoignage de Jeanny Graff et son parcours professionnel illustrent le rôle joué par les femmes dans le milieu de la couture et leur place comme ouvrières de l’aiguille au sein de l’évolution de la haute couture en France et en Belgique depuis 1850 jusqu’à nos jours.

La vie active de Jeanny Graff a mis quelque peu sa vie privée entre parenthèses. Son premier mari était l’ami d’un de ses frères. Ses parents aidaient ses frères partis en Afrique. C’est pourquoi, ils n’avaient pas d’argent à consacrer à son mariage. C’est elle qui a tout confectionné. Les jeunes mariés sont partis vivre chez la mère du mari. Très vite la santé de son mari s’est dégradée. Après sa mort, Jeanny s’est trouvée bien seule. Puis elle s’est remariée et a eu deux enfants. Elle a

beaucoup travaillé tout au long de sa vie, actuellement elle profite un peu plus de tout ce qui l'entoure.

Nadine Dekock

Publications des membres de l'APA-AML

Dosogne, José, *J'ai rêvé de Molenbeek sur les rives de la Semois*, autobiographie, Bruxelles, éditions Molenbecca, 2012.

Meurice, Francine, « Actualités du patrimoine autobiographique aux Archives et Musée de la Littérature (APA-AML) », in *Francophonie vivante, Femmes*, Revue de l'Association Charles Plisnier, n° 2, juin 2012

Vannieuwenborgh, Louis, « Amiel juge de Jean-Jacques » in *La faute à Rousseau*, n° 61, octobre 2012.

Vannieuwenborgh, Louis, « 27 septembre, l'anniversaire d'Amiel » in *La faute à Rousseau*, n° 61, octobre 2012.

Table des matières

PRÉSENTATION DU NUMÉRO -----	3
INTRODUCTION -----	6
REGARDS SUR LE CONGO COLONIAL -----	9
AUTOBIOGRAPHIE D'UN OPPOSANT BELGE-----	9
<i>Le projet du développement communautaire</i> -----	9
LES RÉCITS DES FILLES ET DES ÉPOUSES BELGES D'EXPATRIÉS-----	12
LE THÉÂTRE ITINÉRANT AU CONGO-----	21
LES ACCIDENTS INTIMES CAUSÉS PAR LES GUERRES MONDIALES -----	22
LA GUERRE 1914-1918 EN BELGIQUE-----	22
<i>Les lettres de prison</i> -----	22
<i>Les lettres du front</i> -----	25
LA GUERRE 1940-1945 EN BELGIQUE-----	26
<i>Les écrits d'époque</i> -----	26
Les journaux d'exode-----	26
<i>Les écrits a posteriori</i> -----	29
Du côté des petites filles et des jeunes filles-----	29
Du côté des petits garçons et des jeunes gens-----	35
Des voix de femmes reprenant la voix des hommes-----	40
<i>Les témoignages indirects</i> -----	42
Les femmes dans la résistance-----	42
DES CARNETS INTIMES PARTICULIERS -----	44
L'HERBIER SPIRITUEL-----	44
LA NOTATION DE LA VILLE-----	46
UN « CARNET DE POÉSIE » MUSICAL-----	49
LA SYMBOLISATION DU PREMIER AMOUR-----	49
LA DIFFICILE CONQUÊTE DE SOI-MÊME EN ÉCRITURE-----	51
DES CAHIERS D'AVANT-TEXTES-----	55
L'INTROSPECTION AUTOBIOGRAPHIQUE DANS LE CADRE D'UNE FORMATION PROFESSIONNELLE-----	56
LE MILITANTISME EN BELGIQUE -----	58
LE COMBAT DES OBJECTEURS DE CONSCIENCE-----	58
<i>Le récit d'un militant pacifiste</i> -----	59
<i>La correspondance d'un pasteur</i> -----	60
<i>Le bénévolat dans les ONG</i> -----	60
LE COMBAT DES FEMMES-----	62
LE COMBAT INTERNATIONAL ET INTERCONTINENTAL POUR LES DROITS HUMAINS-----	67
AUTOBIOGRAPHIES À LIRE EN LIGNE -----	70
INVENTAIRES -----	71
PETITES ANTHOLOGIES -----	73
COMPTES RENDUS D'AUTOBIOGRAPHIES ÉDITÉES ET PRÉSENTATION DE COLLECTIONS -----	79
LE CONGO-----	79
LES MINEURS-----	81
<i>Les femmes de l'émigration italienne</i> -----	81
<i>Des souvenirs transfrontaliers</i> -----	82
LE PACTE DE LECTURE AUTOBIOGRAPHIQUE-----	83

UNE COLLECTION RÉSERVÉE AUX RÉCITS DE FEMMES -----	88
PUBLICATIONS DES MEMBRES DE L'APA-AML-----	91
TABLE DES MATIÈRES -----	92
INDEX DES AUTEURS -----	94
Liste des dépôts traités dans ce numéro -----	95

Index des auteurs

	B		N
Bastin, Gisèle, 42, 65		Nicaise, Jean, 70	
Buchkremer, Claude, 34			
	C		O
Chaineux, José, 82		Oosters, Betty, 34	
	D		P
De Moor, Marie-Louise, 60		Pierson-Mathy, Paulette, 67	
De Pelsemaecker, Dominique, 62		Purnôde-Fraigneux, Georgette, 15	
Debbaut, Pierre, 59			Q
Deroo, Françoise, 56		Quaghebeur, Marc, 83	
Detry-Van Humbeek, Georgette, 49			R
Dosogne, José, 46, 47, 55			
	E		S
Évrard, Marcel, 51		Raymaekers, Paul, 79	
		Raynaud, Arlette, 73	
	G		T
Garcet, Marc, 58			
Graff, Jeanny, 88		Slongo, Olinda, 81	
	H		V
Heckmann, Monique, 21		Toussaint, Céline, 88	
Houtart, François, 67		Trussart, José, 9, 25, 35, 43	
Huart, France, 88			
	L		Z
Laffut, Léon, 49		Van Braekel, Gérard, 26	
Laruelle-Louvet, Janine, 29		Van Der Mensbrugge, André, 60	
Leclercq, Jean, 36		Van Dorpe, Isabelle, 12	
	M	Van Malderen, Simone, 33	
Mallieux, Fernand, 22, 71		Van Remoortere, Simone, 40	
Many, Renée, 19			
Moeller Charles, 69		Zimmermann, Jacques, 21	
Molineaux, Aria, 44			

Liste des dépôts traités dans ce numéro

1. Bastin, Gisèle, *Mouchka*, 2011, [MLPA 00261]
2. Bastin, Gisèle, *Le centre pluraliste et les plannings familiaux*, 2012, 4 p. [MLPA 00256]
3. Chaineux, José, *La saga d'un prolétaire, Des plaines de Seine et Marne au charbonnage de Cheratte...*, *Souvenirs d'enfance et de travail d'un ancien mineur*, Blegny, Domaine touristique de Blegny, Comté de Dalhem, 1996, 23 p., D/1996/6347/1, [MLPA 00260]
4. Debbaut, Pierre, *Objecteur de conscience*, 2011, 4 pages [MLPA 00217]
5. De Moor, Marie-Louise, *Méharées sahariennes et expédition humanitaire au Sabel*, 2011, 7 pages, [MLPA 00251]
6. De Pelsemaeker, Dominique, *Le roman de Louise*, 2009 [MLPA 00220]
7. Deroo, Françoise, *Qu'est-ce que la dignité ?*, 2000, 6 pages [MLPA 00185]
8. Detry-Van Humbeek, Georgette, *Carnet de musique, 1904-1956* [MLPA 00200]
9. Dosogne, José, *À Bruxelles et ailleurs*, 2010 [MLPA 00201]
10. Dosogne, José, *Journal de Paris*, partie I, « L'insolite existe, je l'ai rencontré, Journal d'un voyage intersidéral », 2012, 4 p. [MLPA 00255/0001]
11. Dosogne, José, *Journal de Paris*, partie II, « Paris continué, Paris toujours recommencé », 2012, 6 p. [MLPA 00255/0002]
12. Évrard, Marcel, *L'azur en embuscade*, nouvelles, 180 pages [MLPA 00219]
13. Heckmann, Monique, Zimmermann, Jacques, *Le Guignol de Bilulu, théâtre de marionnettes*, transcription d'interview, 2011 [MLPA 00259]
14. Houtart, François, Pierson-Mathy, Paulette, *Correspondance personnelle de François Houtart – 1971*, [MLPA 00249/0001]
15. Huart, France et Toussaint, Céline (interviews), Graff, Jeanny (interviewée), *Jeanny Graff, profession : couturière*, Université des femmes, Vies de femmes, Bruxelles, 2012 [MLPA 00248/0001 et 00248/0002]
16. Laffut, Léon, *Aurores*, 2011, 90 pages [MLPA00193]
17. Laruelle-Louvet, Janine, *Le chant de l'alouette*, 2012, tapuscrit 110 p. [MLPA 00229]
18. Leclercq, Jean, *Mes cailloux blancs*, manuscrit dact., 312 pages [MLPA 00245]
19. Mallieux, Fernand, *Souvenirs de prison 1917-1918, 1919-1921* [MLPA 00227/0002]
20. Many, Renée, *600 femmes sur un bateau ! ou la relève des ménagères, Congo belge 1945-1960, récit inédit*, Bruxelles, J. Goemaere, 1988 [MLPA 00257]
21. Molineaux, Aria, *Moments de joie, fleurs et fruits, Livre de photos d'Aria*, 2004 [MLPA 00246]
22. Nicaise, Jean, *Souvenirs d'un carolorégien, troisième partie, le bonheur al koupett*, 20 juillet 2010, MLPA 00176
23. Purnôde-Fraigneux, Georgette *De Namur au Congo belge, Souvenirs de 1941 à 1948*, 2008, 81 pages [MLPA 00213]
24. Oosters, Betty Buchkremer, Claude, *La petite fille au balcon*, 2011, 122 p. [MLPA 0247]
25. Quaghebeur, Marc, *Les Grands masques*, Waterloo, Renaissance du livre, Grand Miroir, 2012, 335 p.
26. Raymaekers, Paul, *Nzala, Autobiographie d'un coopérant en Afrique Centrale*, Braine-l'Alleud, J.-M. Collet, 1993, [MLPA 00254]
27. Raynaud, Arlette, *Correspondance d'Arlette Raynaud*, 2011-2012 [MLPA 00182/0001/001]
28. Slongo, Olinda, *Et elle a voulu sa part, cette roche obscure*, Mons, coll. Quotidiennes, éditions du Cerisier, 2007, [MLPA 00230]
29. Trussart, José, *Indépendance Tcha-tcha, Récit autobiographique*, 2011, 323 pages [MLPA 00211]
30. Trussart, José, *Un exode de proximité*, récit, 9 pages, 2011 [MLPA 00184]
31. Trussart, José, *Ma sœur cette héroïne*, 2011, 34 p. [MLPA 00252]
32. Trussart, José, *Un volontaire de guerre, 1914-1918*, 2012, 33 pages et annexes [MLPA 00243]
33. Van Braekel, Gérard, *Carnet de route, du 18 mai 1940 au 31 juillet 1940*, Journal manuscrit en trois tomes (copie), 56 pages [MLPA 00215]

34. Van Der Mensbrugghe, André, *Correspondance d'un pacifiste objecteur de conscience*, 1952-1953 [MLPA 0262]
35. Van Dorpe, Isabelle, *Une enfance au Congo, au temps où Dieu y était belge, Souvenirs*, 136 pages [MLPA 00216]
36. Van Malderen, Simone, *Mes souvenirs de 10 à 16 ans – Années de guerre*, 3 pages, 2011 [MLPA 00250]
37. Van Remoortere, Simone, *Souvenirs de captivité (1940-1945) de Baudouin Van Remoortere*, 1988, 60 pages [MLPA 00253]

CONGO BELGE

Transmis le

PROVINCE *Equateur*

à Monsieur le

DISTRICT *id*

, le 195

Commissariat de Police

Le Commissaire de Police
L'Officier de Police Judiciaire

OPJ Dosogne

P.V. — N° *—*

PRO JUSTITIA

Objets Saisis :

Date d'arrestation : *—*

L'an mil neuf cent *cinquante six* le *vingt-troisième* jour du mois
de *octobre* vers heures,

Devant Nous *DOSOGNE J. J. M. V.* Commissaire de

Police — Officier de Police judiciaire, à compétence générale, à

A charge de :

*E FIDJI
Henriette*

Dosogne — nous y trouvont
comparaît la nommé *E FIDJI Henriette P. Lyoma (-)*
M. Tange (-) V. Tange ci et *T. Dosogne*,
de sou *mongo*, célibataire, sans profession, âgé
d'une *vingtaine* d'années, résidant à *Log II*, de
parage à *Dosogne-CEC* - ~~*g...*~~

Prévenu de :

*art. 26 et 31
Décret Coord. CEC*

x
arrêté à *Dosogne-CEC* le *vingt-troisième* jour d'*octobre*
58 article après l'expiration de sa validité le per-
port de mutation lui délivré à *Log* pour *Dosogne* le
mois d'*août* 1954 pour une durée de *trois* mois
règlement. Fait peim par l'Art 26 et par l'Art
l'article 31 des décrets coordonnés sur les CEC -

Sur plainte :

d. offic

x
l'intéressé reconnaît l'infraction et accepte de
payer à titre d'amende transactionnelle la somme
de *cinquante* francs dont quittance *682* ce jour.
Après lecture permise et signée avec nous.
trois jours ce PV sera en.

le comparant, illettré

*L'OPJC
P. J.*

Actualités du patrimoine autobiographique est une revue consacrée à l'archivage et à la lecture des documents autobiographiques, de toutes natures et de toutes provenances, conservés aux AML.

La revue a pour fonction de dresser l'inventaire de ce domaine au fur et à mesure de sa constitution alimentée par l'arrivée de nouveaux dons et par l'exploration des archives des AML. Dans l'intention de rendre compte des contenus de ce fonds, des groupes de lecture et de recherche livrent systématiquement de brèves notices qui sont autant de lectures personnelles et subjectives des documents autobiographiques. Ce sont des « échos de lecture », comme nous les nommons, en empruntant cette manière de concevoir le compte rendu de lecture à l'Association pour le Patrimoine Autobiographique française.

Cette méthode d'archivage dynamique prend note de chaque autobiographie du fonds en donnant le rôle prédominant à l'interprétation d'un lecteur particulier. Elle présente un double avantage. En miroir à une écriture en « je », elle construit une lecture en « je », qui renvoie un retour à l'auteur sur son écrit, au sein d'une relation individualisée. Elle génère des lectures croisées provoquant une intertextualité significative pour l'étude de la réception de ces écrits du moi et pour l'exploitation des thèmes et des domaines dont ils traitent.

Mr Dosogne

Kolombe Paul
Bombeha

Les indigènes chassent ordinairement le samedi
l'européen ne prend qu'une partie de la chasse
Vous devez vous montrer prudent dans les requisitions
car il y a rapidement abus de pouvoir. Notez que
l'indigène ne doit pas ravitailler l'européen ni
son personnel. Montrez vous très prudent en ce dom-
aine et ne retenez jamais un indigène soit chez vous
soit au blok. Les palabres d'arrestations arbitraires
coutent excessivement cher. La viande européenne se
paie environ 10 à 12 frs le KILO.
Soyez très prudent ce serait trop bête d'avoir
une palabre pour des affaires pareilles